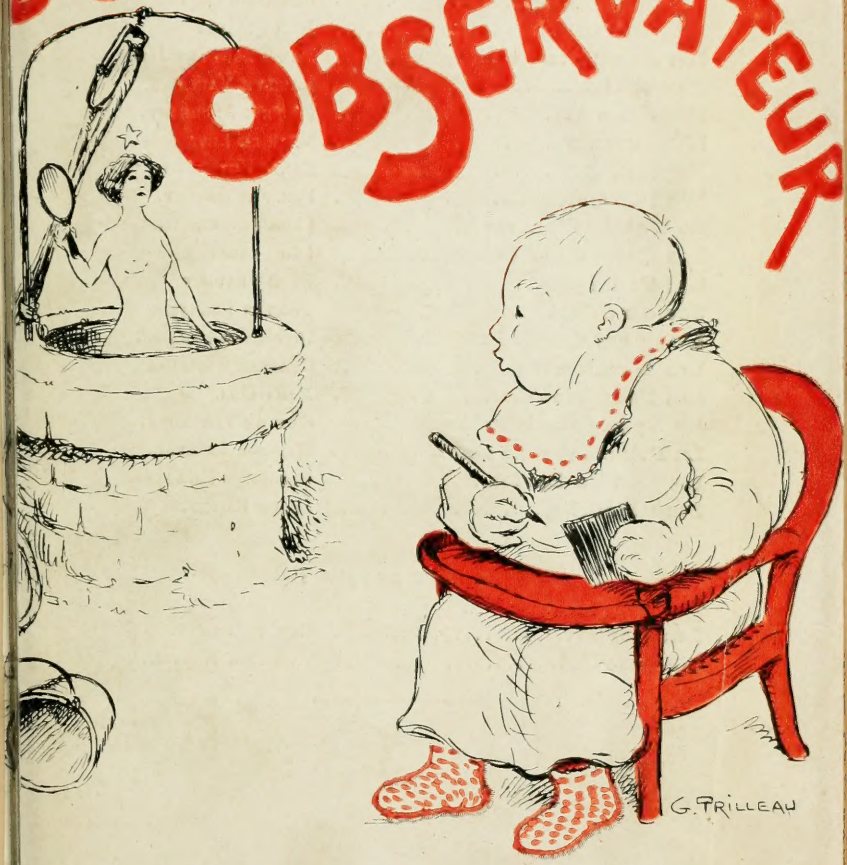
ERNEST DEPRÉ

MÉMOIRES D'UN JEUNE OBSERVATEUR



ÉDITION DU MONDE ILLUSTRÉ, 13, QUAI VOLTAIRE, PARIS

DANS LA MÊME COLLECTION

Lucinde (roman de théâtre)	PAUL GINISTY.
Le Roman de la Vingtième Année	JACQUES DES GACHONS.
Sous Peine de Mort ! (roman policier)	HEADON-HILL.
Du Berceau à la Tombe	JEAN SIGAUX.
Les Aventures de M. Haps	MAX MAUREY ET JUBIN.
Patatras !	MAURICE VAUCAIRE.
Nouvelles	LÉONIDE ANDREIEFF.
L'Épouvante	MAURICE LEVEL
Popote	HENRI DUVERNOIS.
Mlle Don Quichotte	PHILIPPE MAQUET.
Le Mot de l'Énigme	BERR DE TURIQUE.
Les Héros de la Yellowstone	LÉO CLARETIE.
Les Fatidiques	RENÉ FRAUDET.
Secrets d'État	TRISTAN BERNARD.
L'Eau qui dort	HIPPOLYTE LEMAIRE.
Les Musulmanes	CHARLES GÉNIAUX.
Les Faux Dieux	MARY-GILL
Le Mystérieux inconnu	GUY DE TERAMOND.
La Princesse sans cœur	MAURICE LEFEVRE.
Le Vent du Boulet	GEORGES D'ESPARBÈS.
Fine Mouche	SERGE BASSET.

A PARAITRE :

Les Noyés	HENRY JACQUES.
L'Afrancesada	TANCRÈDE MARTEL.

MÉMOIRES

D'UN

JEUNE OBSERVATEUR

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

THÉATRE :

Madame Boniface (Bouffes-Parisiens), avec Ch. Clairville. . . .	TRESSE, éd.
Le Chevalier Mignon (Bouffes-Parisiens), avec Ch. Clairville . .	—
La Miniature (Gymnase), avec Ch. Clairville	—
Mes Aïeux (Palais-Royal), avec Ch. Clairville	OLLENDORFF, éd.
La Briguedondaine (Palais-Royal), avec Clairville et Ferrier.	LIBRAIRIE THÉATRALE.
Le Drapeau (Ambigu-Comique), avec Emile Moreau.	OLLENDORFF, éd.
Fleur de vertu (Bouffes-Parisiens).	PAUL DUPONT, éd.
Les Petites Vestales (Renaissance), avec Arthur Bernède. . .	PAUL DUPONT, éd.
Père naturel (Théâtre Antoine), avec Paul Charton	FAYARD, éd.

ROMAN :

La Course au baiser	FÉLIX JUVEN, éd.

MONOLOGUES :

Le Ver de terre amoureux, dit par Coquelin cadet	TRESSE, éd.
Mon bureau, dit par Coquelin aîné.	OLLENDORFF, éd.
Le Rural, dit par Félix Galipaux.	TRESSE, éd
La Poupée, dit par Mme Blanche Baretta	TRESSE, éd.

Ernest DEPRÉ

Mémoires

d'un

Jeune Observateur

PARIS
EDITION DU « *MONDE ILLUSTRE* »
13, QUAI VOLTAIRE, 13
—
1909

PQ
2218
D6174

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

Published Juli 30, 1909, Privilege of copyright in the United States reserved under the act approved March 3, 1905, by « Le Monde Illustré. »

A TOUS CEUX

QUI ONT ÉTÉ PETITS

Mémoires

d'un

Jeune Observateur

CHAPITRE PREMIER

OU JE TROUVE BON DE DISSIPER LE VAGUE QUI PLANAIT JUSQU'ICI SUR MA PERSONNALITÉ, ET DE RÉVÉLER SUR MON ENFANCE DES DÉTAILS ENTIÈREMENT INÉDITS.

Bien que je n'aie jamais compris le besoin immodéré qu'éprouvent certaines personnes d'étendre leurs relations, j'estime que la présentation est d'un usage correct. Par elle on facilite les propos, et des gaffes sont évitées. Sans compter qu'il est bon de ne pas ignorer à qui l'on a affaire : pour peu que vos intérêts matériels soient en jeu, vous aimez fort que celui à qui vous êtes peut-être appelé à les confier soit un honnête homme; si au contraire il ne s'agit que des intérêts d'autrui, comme généralement autrui vous est indifférent, il ne vous déplaît pas de penser qu'il peut être roulé par une canaille.

Moi je ne suis ni l'un ni l'autre, ni trop honnête, par crainte d'être dupe, ni trop canaille par peur des gendarmes.

Bien que nageant, comme vous voyez, pour ainsi dire entre deux eaux, je crois pourtant ma silhouette exempte de banalité, et que ceux qui m'ont jusqu'ici accompagné dans la vie de leur précieuse sympathie ne seront pas fâchés de voir mon profil sortir des nimbes où jusqu'à présent il se tenait volontairement caché.

Mon père était professeur de mathématiques. Ma mère était demoiselle du téléphone. Papa l'avait tenue un jour au bout du fil : il avait été charmée par sa voix aigre mais volontaire et l'expression hautaine de ses réponses. Il pensa qu'elle saurait parler aux domestiques, fit appeler la surveillante, s'enquit de la personnalité de son employée, et, sans la voir, lui fit demander sa main.

Il se trouva que cette jeune fille n'était pas laide, mais ne répondait pas au type idéal dont, en ses soirées de solitude, il se plaisait à imaginer les traits. Peu lui importait du reste. Lorsqu'il voulait être heureux il en était quitte pour l'entourer d'ombre, et l'écoutait avec délices. Il avait épousé sa voix.

Le jour de leur mariage fut marqué par un incident fâcheux. Tonneau, le petit chien préféré de maman, fut trouvé dans la cave, mort d'insolation.

Ma mère déclara qu'elle ne voulait plus avoir d'enfant.

Mais la Providence veillait. Onze mois plus tard je faisais mon entrée dans le monde, l'œil vif et le sourire sur les lèvres, bien décidé, quoi qu'il pût arriver au cours de mon existence, à ne pas me faire de bile.

Pourtant comme je jetais autour de moi des

regards empreints de curiosité, je me surpris à faire la grimace : mon nouveau logement ne me satisfaisait guère.

Le médecin étant resté en tête-à-tête avec maman, on m'avait transporté dans un salon-bureau, bas de plafond, et dont les tentures me parurent de mauvais goût. Les rouleaux de papier qui recouvraient les murs représentaient le même paysage cent fois répété : une allée du parc Monceau où jouait au cerceau un enfant bleu surveillé par une nourrice mauve. Tous ces enfants et toutes ces nourrices me donnaient l'impression que je n'étais pas seul *chez moi;* je ne me sentais pas à l'aise parmi ces étrangers. J'en conçus également une répulsion pour le jeu du cerceau, auquel je refusai toujours de me prêter, ne voulant pas ressembler à l'enfant bleu que je trouvais ridicule.

Le mobilier manquait de confortable : mon père, habitué aux chiffres, avait limité ses achats au strict nécessaire; préoccupé de ses problèmes, il avait agencé son intérieur d'une façon géométrique. C'était sec, anguleux et cassant. Cela sentait la pauvreté voulue, l'entraînement à cette espèce de sport moral que pratiquent même certaines personnes riches et qui consiste à se priver *pour le plaisir* d'un tas de choses agréables.

Je me dis : « Mon bonhomme, tes parents sont comme ça, tu n'y peux rien... C'est à toi de te créer les ressources suffisantes pour contenter tes besoins de luxe. »

Comme je disais ces mots, je sentis brusquement s'ouvrir dans ma cervelle la case de l'Ingéniosité.

Mon premier soin, profitant du remue-ménage inséparable de l'arrivée d'un tiers dans un milieu bien ordonné, fut de me regarder dans un miroir pendu auprès de mon berceau.

Mon nez me parut frémissant, impatient de vivre ; ma bouche empreinte de bonté, portant au coin des lèvres une expression fine d'ironie ; mon menton rondouillard, signe de gourmandise, avec le bout relevé, gros comme une noisette, signe de sensualité. Mes yeux étaient vairons, c'est-à-dire de couleur différente : l'œil droit était bleu faïence, l'œil gauche était jaune chamois. Quant à ma chevelure, comme j'en manquais totalement, il me fut impossible d'en déterminer la nuance.

Ce dernier détail me vexa, et tout à coup je désirai vieillir, bien qu'une chose un brin me consolât : je n'avais pas de dents gâtées.

Mon examen fut interrompu par le bruit d'une discussion dans la pièce voisine. J'aperçus maman, couchée auprès de moi, qui prêtait l'oreille. Je dressai la mienne, et reconnus la voix de mon père et celle du docteur. Papa semblait irrité. Il disait :

— Evidemment je suis content que ça se soit bien passé... Mais je m'attendais à autre chose. Vous m'aviez tellement affirmé que si je suivais vos prescriptions j'aurais une fille !

— C'est que, répliqua le docteur, vous n'aurez pas strictement observé votre régime.

— Je vous demande pardon. Pendant deux mois je n'ai mangé que de la viande blanche et des épinards, et bu que de l'eau... Et ça n'a servi à rien qu'à me détraquer l'estomac !

— L'ordonnance est généralement infaillible.

— Enfin, moi, j'ai fait tout ce que j'ai pu... Et c'est raté, entendez-vous? Raté!

Raté! Décidément pour mes débuts dans le monde, j'avais, comme on dit, une mauvaise presse. Si je n'avais rien de ce qu'il fallait pour faire une fille, était-ce donc ma faute? Et mon père devait-il en prendre prétexte pour chercher querelle au médecin et faire claquer les portes?

Il rentra dans la chambre, la face congestionnée. Je n'avais certes pas lieu d'être satisfait. Devais-je paraître vexé? Devais-je au contraire y mettre du mien et inaugurer déjà l'ère des concessions?

— Bah! pensai-je, nous n'allons pas aujourd'hui commencer les scènes de famille!

Je souris donc et lui tendis les bras. Lui aussi avança les bras et se mit à sourire, et dans ses larges mains prit mes menottes qu'il couvrit de baisers très doux, serrés comme les gouttes d'une pluie fine, en murmurant malgré lui :

— Il est tout de même gentil, ce petiot.

— Tu vois bien! dit maman qui ajouta à voix basse en l'attirant vers elle : Ne te mets pas en colère... Que veux-tu, mon chéri, c'est la première fois!

Une des choses qui, ce jour-là, me stupéfièrent le plus fut le nombre de personnes que dérangea l'événement de ma naissance. Je m'amusai à les compter. Je n'étais pas encore quelqu'un que déjà ils étaient sept : maman bien entendu, papa, mon oncle Cyriaque, brave homme mais vieux garçon dont j'aurai l'occasion de reparler, le docteur, la garde-malade, la bonne, occupée à faire chauffer

de l'eau, la concierge, que les autres locataires envoyaient aux nouvelles. Sans compter le laitier, le pharmacien, l'épicier pour le savon, le ferblantier pour la baignoire, le marchand de layettes, les employés des postes et ceux du télégraphe.

Je vis à quel point dans une société bien organisée il était difficile de naître inaperçu. A peine avais-je eu le temps de pousser mon premier cri, que j'étais devenu un rouage de cette machine immense, absorbante et tyrannique, entre les griffes de laquelle j'allais me débattre toute ma vie. Mais comme les inconvénients ne me sautaient pas encore aux yeux, de tout ce que je voyais de nouveau je n'éprouvais qu'une vaste curiosité. Songez qu'au moment où ces réflexions me travaillaient la cervelle, je n'étais âgé que de cinq heures et demie.

Cependant il fallut s'enquérir d'une nourrice. Ma mère en voulait une sur lieu. Mon père penchait pour la nourriture animale. Il disait qu'à Paris surtout, on est plus sûr d'une bête que d'une femme. Impatienté, il finit par prendre son chapeau et partit en acquiesçant : mais moi, qui le connaissais bien, je voyais qu'il emmenait une idée de derrière la tête.

En effet, au bout d'une heure, il revint avec une vache. Un grand bruit s'éleva, et des paroles s'échangèrent avec les concierges qui se refusaient obstinément à ce que le quadrupède fît son entrée dans le petit pavillon que nous habitions au fond de la cour. Mon père tirait l'animal par les cornes, le concierge par la queue, si bien que la vache emplit la maison de ses mugissements. Des loca-

taires survinrent qui coururent chercher la garde : force dut rester à la loi.

Papa furieux, rentra et dit :

— Il suffit qu'on agite une question d'humanité pour que la civilisation, représentée par le sabre, s'oppose à ce qu'elle soit résolue.

Il fallut aussi me choisir un nom. Mon père s'arrêta à un nom très simple : Paul. « Paul », c'est court, euphonique, et ne fait pas d'embarras. On prononce « Paul » naturellement, sans y prendre garde. C'est un nom qui se place bien dans la bouche et n'attire pas exagérément l'attention.

Malheureusement mon pauvre papa, qui s'appelait Robert Dapy, n'avait pas réfléchi à une chose : c'est que je m'appellerais Paul Dapy, et que tout le monde entendrait et comprendrait : Pomme d'api. Combien crurent à une plaisanterie ou à un surnom! Cette déformation venait si logiquement à l'esprit que même ceux qui étaient au courant de mon nom de Paul m'appelaient « Pomme » par gentillesse, se figurant montrer par là qu'ils m'affectionnaient davantage : si bien que mon père, victime d'un excès de précaution, avait abouti au contraire de son désir.

A ceux qui font de l'amour paternel un bloc et n'admettent pas qu'on l'analyse, je dois dire ceci :

Mes parents ne m'aimèrent pas tout de suite avec véhémence et je crois qu'il doit en advenir ainsi pour tous les êtres équilibrés. Le sentiment instinctif est contrarié par un sentiment factice, particulier à notre monde où prévaut le besoin de confort et de luxe. L'enfant, qui tombe des nues,

bouleverse les habitudes, donne un surcroît d'occupations, ouvre un horizon vague d'inquiétude : par là il crée, dans les premiers temps, une atmosphère de gêne.

Je le sentis bien aux premiers baisers qui, durant quelques jours, furent ou hésitants ou trop précipités. Leur ardeur exagérée me démontrait la volonté de m'aimer plus tard d'une façon calme et régulière, ce qui est la vraie sécurité de l'amour.

Et le jour où ma mère, m'enveloppant d'un regard tranquille, m'embrassa sans m'étouffer, je compris dans la douceur sincère de sa longue caresse que cette fois j'étais bien de la famille.

Je n'insisterai pas sur le temps qui s'enfuit entre mes mois de nourrice et mon enfance proprement dite : cette époque transitoire, consacrée à la stricte observation des règles de l'hygiène, de la nourriture, des jeux et du sommeil, s'écoula dans l'éternelle banalité des choses.

Un seul détail me frappa que, pour mon instruction personnelle, je n'eus garde d'oublier.

Comme un enfant aussi profondément jeune passe pour n'avoir pas encore conscience du bien et du mal, personne ne se gênait en ma présence... pour faire le mal, bien entendu. Ma bonne, par exemple, ne pouvait pas voir traîner sous un meuble une pièce de vingt sous sans la fourrer furtivement dans sa poche, ce dont certainement elle se serait bien gardée si elle s'était sentie surveillée.

De même pour le frotteur qui, sans s'occuper de mes yeux grands ouverts, après avoir bu la moitié du flacon de cognac, le remplissait rapidement

avec de l'eau, — et avec de l'eau de Seine, ce qui était encore plus vilain.

Mon père lui-même, qui passait pour un homme correct, traversant un soir ma chambre dans l'obscurité avec une amie de maman, assez jolie ma foi, s'arrêta près de moi et l'embrassa à la dérobée, ce qu'il ne se fût jamais permis en présence d'un étranger.

Tous ces gens là savaient fort bien que, privé de l'usage de la parole, je ne les trahirais pas. J'eus alors une vision nette de l'hypocrisie du monde et des difficultés qu'il me faudrait vaincre pour ne pas laisser éclater plus tard mon indignation.

Ce fut à cette époque que j'eus à supporter mon premier grand chagrin ; je perdis papa bien inopinément. Certaine nuit de décembre il réveilla maman pour lui dire un mot d'esprit. Une heure après il était mort.

« Homme consciencieux et doux, parla-t-on « sur sa tombe, et qu'il ne fallait pas faire brus- « quement sortir de ses habitudes. »

CHAPITRE II

OU JE CONTINUE A RASSEMBLER MES SOUVENIRS D'ENFANCE, ET DÉCOUVRE SUR LA PRONONCIATION CERTAINS APERÇUS QUI NE LAISSENT PAS QUE DE M'ÉTONNER.

Bien que mon père, retenu au dehors par ses occupations professorales ne fût jamais chez lui, il tenait tout de même une certaine place dans « son intérieur. » Toute la semaine il était absent, rentrant le soir quand sa femme venait de s'endormir, sortant le matin avant qu'elle fût éveillée. Mais les dimanches et fêtes, il restait chez lui, n'en bougeait pas.

De sorte que, devenue veuve, ma mère éprouva un double et curieux sentiment.

Du lundi au samedi, comme rien ne se trouvait changé dans son existence, elle était, comme autrefois, d'une gaieté communicative. Mais quand arrivait le dimanche, elle s'apercevait tout à coup qu'elle était seule ; son mari lui manquait, et durant vingt-quatre heures, elle était triste à fendre l'âme. Après quoi elle reprenait sa belle insouciance à laquelle se mêlait une joie instinctive de vivre.

Ce singulier état d'âme influait même sur sa toilette. Pendant six jours elle mettait volontiers des robes de couleur voyante, des chapeaux jaunes, des cravates vertes : le dimanche, elle s'habillait tout en noir, corsage de crêpe et grand voile de deuil.

Ainsi elle accordait les signes extérieurs au désarroi de sa pensée. Nul ne s'y méprenait : on savait quand elle avait du chagrin et l'on agissait en conséquence.

Au rebours de bien des jeunes veuves qui affichent une mise contraire à leurs préoccupations, elle guidait obligeamment ses amis qui se mettaient au diapason de son âme. Elle leur évitait ainsi de ces maladresses fâcheuses qui jettent un froid dans un salon. Quoi de plus vexant, en effet, que d'accabler de phrases émues une personne qui vient de lancer gaiement une plaisanterie?

La légende raconte qu'un écrivain célèbre ôtait son ruban de la Légion d'honneur au cours d'une heure d'entraînement à des amours de passage : le deuil n'est pas un uniforme qui doive recouvrir continuellement la fragilité de nos âmes changeantes. Et j'ai connu par là que ma mère, sans le faire exprès d'ailleurs, agissait avec sagesse.

Il faut dire que, répugnant à ce qu'une créature jeune encore et de santé florissante se laissât déprimer par un chagrin éternel, je faisais ce que je pouvais pour lui changer les idées. Je l'occupais sans répit, la ramenant impitoyablement aux devoirs de sa maternité. C'était des cris, des gazouillements, des pleurs au besoin.

— Pauvre mignon! Il demande à prendre son bain.

Ou bien :

— C'est qu'il a faim, madame!

Ou encore :

— Quoi l'y veut? Attraper des mou-mouches?

Si bien que je prenais dans l'existence de maman une place considérable et qu'elle ne pensait plus à rien d'autre qu'à moi. Peu à peu je l'avais complètement abrutie. D'ailleurs la Providence qui veille à tout réservait bientôt une distraction nouvelle à la pauvre éplorée.

Un 14 Juillet, mis en belle humeur par les accents braillards d'un orgue de Barbarie, je me mis à parler.

Evidemment je ne fis pas un discours de longue haleine, mais étant donné que je débutais, ce que que je prononçai fut fort convenable, et, je puis le dire, inattendu. Car mon premier mot fut : Mystification.

C'était un mot difficile. Il étonna ceux qui l'entendirent. D'habitude ce qu'un bébé commence à articuler, c'est « papa », « dodo », « pipi ». Mais « mystification », il n'y avait pas d'exemple.

Au fond rien n'était plus logique. La qualité qui dominait en moi, c'était l'amour-propre, et, au lieu d'appliquer durant de longs mois mon attention d'enfant à la prononciation de mots d'un usage courant, j'avais tenu à attaquer de front la difficulté.

Cela m'amusait d'épater les gens.

Maman qui, dans le cercle de ses relations, passait pourtant pour avoir l'esprit assez vif, ne com-

prit pas tout d'abord ce que je disais. Elle crut que j'articulais des syllables dépourvues de signification et, comme toutes les mères disposées à se pâmer devant les moindres gestes de leur enfant, elle rit et me trouva très drôle. Il fallut que mon oncle Cyriaque, dont j'avais souvent eu l'occasion d'apprécier les reparties sensées, lui expliquât l'originalité de ma tentative, ajoutant que ce premier mot éclos dans ma bouche enfantine était probablement l'indice d'un caractère plaisant.

— Alors, s'écria maman, j'aurai donc un fils farceur?

Cette prévision la mit de bonne humeur, dissipa les nuages de tristesse que le souvenir du cher défunt accumulait aux jours de fêtes, et l'image bien aimée de son mari s'effaça peu à peu.

Son premier soin fut de m'emmener rendre visite à celles de ses bonnes amies qui avaient des enfants de mon âge. Elle était fière de me produire, et caressait l'espoir que je l'emporterais haut la main sur l'intelligence de mes petits camarades. En premier lieu elle se présenta chez Mme Lebarrot, la femme de l'architecte bien connu, dont la fillette d'aspect naïf et lent était de l'aveu de tous prodigieusement en retard.

Nous fîmes notre entrée dans le salon à l'heure où une dizaine de dames, dont un monsieur, prenaient le thé. Ma mère, craignant que quelque départ se produisît, aborda sans tarder le sujet de sa visite et conta le grand événement du jour. Aussitôt s'élevèrent des cris de surprise et l'on se répandit en compliments sans fin. Si jeune et si avancé! Vraiment ces mioches sont impossibles!

Où votre fils a-t-il été prendre ce mot-là, madame? Grisé par ces flatteries et fier d'être traité en objet curieux, je ne m'arrêtais pas de prononcer : mystification, mystification, mystific... jusqu'au moment où Mme Lebarrot s'écria vexée :

— Mais ma petite Marthe aussi pourrait dire : mystification... si elle voulait!

On fit venir la pauvre petite qui passa vraiment un vilain quart d'heure. Les dix dames, dont le monsieur, étaient tous après elle pour lui faire dire une chose qui évidemment lui faisait peur, car elle ouvrait sur ce cercle d'agités des yeux ronds et très inquiets. Ils parlaient tous à la fois, me tiraient par le bras pour m'approcher d'elle et me citer en exemple, m'encourageaient à répéter le mot que de mon côté je m'obstinais à ne plus faire sortir.

Si bien que Marthe se mit tout à coup à pleurer.

— Ah! c'est comme ça... hurla Mme Lebarrot. Je vais te faire pleurer pour quelque chose!

Elle mit l'enfant sous son bras, retroussa ses jupes et d'une main ferme vengea sur son derrière nu la supériorité de mon intelligence.

Maman prit alors congé et se retira ravie, tandis que j'emportais en moi l'impression d'une injustice et une pensée sympathique à cette fillette que je devais retrouver par la suite en des circonstances plus convenables.

Comme le premier pas, il n'y a que le premier mot qui coûte. Les autres suivirent aisément, puis les phrases, et je connus la joie de pouvoir m'exprimer. Mais le cerveau d'un enfant est comme la cire molle qui recouvre les rouleaux d'un pho-

nographe et où se gravent avec exactitude les moindres vibrations. Et je ne fus pas mis suffisamment en surveillance.

Nous avions alors pour domestique un vieux serviteur (il n'était chez nous que depuis quinze jours, mais il approchait bien de la soixantaine) en qui ma mère avait une confiance, je ne dirai pas aveugle, mais borgne certainement. Elle me confia à lui pendant qu'elle allait faire ses courses. Le brave homme me causait toute la journée de ses petites affaires et je faisais de grands progrès en sa compagnie. Seulement il n'avait plus de dents : elles s'étaient égrenées une à une comme des perles. Il n'avait jamais voulu mettre de râtelier, sous prétexte que ça le ferait ressembler à un cheval. De sorte qu'on s'aperçut un beau jour que j'avais une prononciation ridicule.

C'était à déjeuner. Le vieux serviteur sans dents m'avait coupé dans mon assiette un rond de saucisson, en y ajoutant par mégarde une pincée de sel. Je me tournai vers lui et lui dit :

— Che chauchichon che chert chans chel.

Ce qui signifiait :

— Ce saucisson se sert sans sel.

N'est-ce pas, pour comprendre, il fallait être prévenu? Immédiatement on m'enleva aux soins du pauvre mercenaire, et je fus confié à mon oncle Cyriaque qui réclama l'honneur et le plaisir de me débarrasser de ma prononciation défectueuse.

Il y réussit d'ailleurs admirablement. Six mois après je prononçais : saucisse, saucisson, — comme le premier charcutier venu.

Seulement mon oncle Cyriaque était bègue. Il redoublait les syllabes avec une remarquable ténacité, car il ne s'en doutait pas. Il existe, en effet, beaucoup de bègues inconscients. Leurs répétitions syllabiques leur semblent habilement calculées; ils les mettent sur le compte d'une hésitation prudente. Ainsi les mots, plus longtemps attendus, frappent davantage, et la preuve apparaît d'un effort consciencieux fait pour conquérir le terme propre. J'en sais à qui ce défaut nerveux valut une chaire d'orateur, en ce sens qu'ils passaient pour des esprits réfléchis, incapables de lancer une phrase à la légère.

Depuis quarante ans que mon oncle usait de son bégaiement en famille, on y était habitué, de même que, lorsqu'on habite un appartement sur le chemin de fer de ceinture, on ne fait plus attention au sifflet des locomotives. Personne ne lui en avait jamais fait reproche de peur de le froisser, et puis parce qu'il était vieux garçon et que chacun espérait avoir un petit souvenir de lui après sa mort. Sa susceptibilité légendaire avait même donné naissance à un propos plaisant qu'on se repassait à l'oreille pendant les longues soirées d'hiver : « Ne vous y fiez pas... Il a *bègue et oncle!* » Petite saillie inoffensive, reflet de celles dont on s'amusait tant jadis et qui, malgré le progrès, se retrouvent encore dans certains milieux de bourgeoisisme paisible et honnête.

Je passais donc mon temps à répéter deux fois les syllabes et les mots, ce qui me constituait une perte de temps considérable et menaçait un jour de retarder d'autant mes études.

Maman résolut de remédier à cet état de choses. Mais comment couper court à mes leçons de prononciation auxquelles mon oncle sacrifiait ses loisirs avec un dévouement regrettable? Il ne fallait pas songer à lui dire la vérité, toujours par crainte de le vexer et de perdre le fameux héritage. On usa donc d'un stratagème.

On lui persuada que j'étais en si grande admiration devant tout ce qui tombait de ses lèvres, que je répétais deux fois les mêmes phrases pour mieux me les fixer dans la mémoire.

— Imagine, mon frère, où cela peut conduire ce malheureux enfant! A bégayer peut-être?

— Quelle hor... orreur, ma chère Thé... Thé... ma chère Thérèse! Vois-tu qu'il y ait un b... un b... un bègue dans la famille!

CHAPITRE III

OU JE CONSTATE A PLUSIEURS REPRISES L'INEFFICACITÉ DE LA MÉDECINE ET LE DANGER DE CERTAINES MÉTAPHORES.

Je finis cependant par savoir parler comme tout le monde ; mais ces deux aventures avaient développé en moi une certaine timidité. Comme je possédais — vous vous le rappelez — un grand fonds d'amour-propre, je ne me risquais plus à lancer une phrase qu'à coup sûr. Pour ne pas me tromper, j'observais à la lettre la recommandation de ma mère qui, désireuse de me faire perdre mes mauvaises habitudes, ne cessait de me répéter :

— Avant de répondre à une question, tourne sept fois ta langue dans ta bouche.

C'était pour moi un travail assez malaisé, car j'avais la langue trop longue. Elle mettait donc un temps relativement lent à parcourir les parois de mon palais et à faire le tour de mes gencives. Quand elle avait enfin terminé ce petit voyage circulaire, mon interlocuteur impatienté s'était tourné vers une autre personne et causait déjà d'autre chose.

Cet exercice chaque fois renouvelé eut pour

résultat de faire mal interpréter mon silence. Je passai pour un idiot.

Maman, désespérée d'avoir mis au monde un être en dehors de la norme, fit appeler en consultation un médecin réputé. Membre de l'Académie de Médecine, le docteur Grossecôte traitait tous les malades par l'électricité. Il s'en était fait une spécialité, ce qui lui permettait de demander des honoraires beaucoup plus élevés que ceux de ses confrères. En effet, sa nombreuse clientèle, intimidée, effrayée même par la vue d'appareils inconnus, crépitants, mystérieux, ne résistait pas à ses conditions imposées d'un ton sec et hautain.

— Votre fils, demanda le docteur Grossecôte, a-t-il déjà été examiné?

— Par le docteur Ballast, médecin de notre quartier, qui hésite sur la nature du mal.

— Cela ne m'étonne pas. Le docteur Ballast est victime de son ambition. Il a perdu son temps à étudier beaucoup trop de choses. Par conséquent il ne sait rien. Il a voulu toucher le fond de la nature humaine qui est insondable. Comment voulez-vous qu'il s'y retrouve? Qu'ai-je fait au contraire? Je me suis limité. J'ai choisi une méthode précise. Cette méthode je l'applique à tout. Je suis sûr ainsi de ne pas me tromper.

Eblouie par ce discours, par le geste de nageur dont le savant ponctuait chaque raisonnement comme s'il tirait sa coupe dans un océan de sottises, ma mère écoutait avec admiration.

— Voyons, nous disons donc, comme dans Molière, que votre fils est muet... ou presque, ce qui revient au même.

Il me tira la langue en haut, en bas, en long, en large, conclut à une paralysie partielle de l'organe de la parole, mit mon filet en contact avec le courant. La secousse fut plus violente qu'il n'avait prévu, et comme le point lingual qu'il attaquait se trouvait en communication directe avec le nerf sciatique, ma jambe droite se détendit violemment et allongea à l'infortuné Grossecôte un énorme coup de pied dans les narines. Il saigna avec abondance, ce qui lui permit de hausser le prix de sa consultation.

Inutile de vous dire que cette petite séance d'électricité ne servit de rien, puisque je n'étais aucunement paralysé, — et je continuai tranquillement à tourner sept fois ma langue dans ma bouche dès qu'on exigeait de moi une réponse rapide.

On conseilla alors à maman de prendre l'avis d'une autre célébrité, le docteur Rossignol, qui, disait-on, possédait la clef de toutes les maladies.

C'était un homme charmant et d'exquises manières. Il se vantait de n'avoir jamais fait de mal à une mouche et passait sa vie, les manches retroussées, le tablier blanc de chirurgien noué à la taille, brandissant de terribles instruments d'acier d'où jaillissaient des éclairs, avec lesquels il faisait des opérations épouvantables. Il rachetait ces horreurs par un doux sourire de jeune fille, et personne ne se fût douté, à voir son regard attendri, à entendre sa parole doucereuse, qu'il taillait dans la chair de l'homme comme un charcutier dans la chair du porc. Aussi excellait-il par l'onctuosité mondaine de toute sa personne à

s'attirer les sympathies des femmes. Il régnait sur elles de toute la majesté de sa longue et soyeuse barbe blonde qu'il peignait avec soin. Nos élégantes subissaient le charme de ses gestes harmonieux, de ses doigts souples entre lesquels semblait voltiger le scalpel, et frissonnaient presque de désir à l'espoir d'être un jour opérées par un maître aussi séduisant.

Le docteur Rossignol écouta patiemment les explications qu'on lui fournissait au sujet de ma prétendue infirmité, tira ma langue en haut, en bas, en large, en long, puis hocha la tête avec importance, fronça le sourcil, se mordit la lèvre et dit :

— Cet enfant n'a-t-il pas déjà été traité par mon honorable confrère le docteur Grossecôte?

— En effet.

— Lequel n'a obtenu aucun résultat?

— Pas le moindre.

— Voilà qui ne me surprend guère. Le docteur Grossecôte est certes un homme des plus remarquables, mais il n'y connaît rien.

— Que dites-vous là?

— Un seul mot suffira pour vous le faire apprécier à sa juste valeur : il est vieux jeu.

— En vérité il ne me semblait pas qu'un homme qui s'adonne spécialement à l'étude de l'électricité, cette science réputée encore si mystérieuse, pût être sincèrement traité de retardataire.

— C'est ce qui vous trompe, chère madame. Le docteur Grossecôte est *déjà* de la vieille école. Le mot de « mystérieux » que vous appliquiez tout à

l'heure à l'électricité explique que nous ne pouvions pas suivre les errements d'une science incomplète et qui recèle trop d'inconnu pour ne pas coller sur la réputation de ses adeptes une étiquette de charlatanisme.

— Bref vous avez remplacé cela?

— Par l'expérimentation directe. L'affirmation d'un médecin par suite d'une auscultation superficielle procède de l'outrecuidance. Nos organes, enfermés dans un massif de chair épaisse, ne peuvent nous être révélés que si nous les mettons à nu. Alors seulement il nous est permis de modifier, raccommoder, supprimer. Mieux que la potion l'instrument nettoie. Un scalpel est un scalpel. Avec lui plus d'hésitations, de tâtonnements. Il a réhabilité le diagnostic qui en médecine avait en quelque sorte officialisé le doute. Désormais nous sommes sûrs de notre affaire. Le malade aussi. Vous allez d'ailleurs en juger par la façon dont je compte agir sur votre propre enfant.

Ma mère eut une seconde d'angoisse.

— Vous allez opérer mon fils?

— Tant que je pourrai. Mais rassurez-vous : l'opération réussit toujours. S'il meurt ce ne sera que des suites de cette opération. Je prévois ce que vous allez dire : la langue de votre fils, cause apparente de son mutisme, est classée parmi les organes à découvert. Elle n'a donc pas besoin pour être examinée d'être mise à nu comme le foie, les poumons, la rate. Mais la chirurgie n'est point femme à se contenter de si peu. Guérir sans opérer serait se ravaler au niveau bas de la médecine.

C'est pourquoi j'ai remarqué que cette lenteur que met le malade à répondre aux questions les plus simples ne provient pas d'une paresse directe de la langue. Cet organe est chez lui, au contraire, essentiellement contractile, pourvu de muscles agiles et obéissants.

— Alors?

— Alors ce n'est pas là qu'il faut chercher la cause de l'effet qui vous tourmente, mais qui, grâce à mon immense talent, n'aura pas de suites éternelles.

Ma mère poussa un soupir de joie. Le docteur caressa par trois fois sa barbe soyeuse et continua à distiller ses paroles sucrées.

— Je me suis demandé si la pénétration des sons n'était pas gênée par le mauvais état du conduit auditif. Non. La trompe d'Eustache n'est pas oblitérée. L' « étrier » est bien en place. Les vibrations sonores sont transmises comme il sied au nerf acoustique... Mais elles n'y restent pas suffisamment.

— Que voulez-vous dire?

— En un mot dans une partie indéterminée du crâne de votre enfant, *il y a une fuite.*

— Grand Dieu!

— Une fissure, pour être plus correct. Par bonheur elle est très peu développée. Elle s'est produite comme celle qui a rendu célèbre

Le vase où meurt cette verveine,

du poète Sully-Prudhomme...

Le coup dut l'effleurer à peine :
Aucun bruit ne l'a révélé.

Et pourtant elle existe. Les sons extérieurs arrivent bien jusqu'à l'encéphale, mais filtrent par cette fissure, — qu'il s'agit donc de boucher.

— Par quel moyen?

— Un moyen enfantin que j'emploie couramment.

Ici le docteur Rossignol accentua son doux sourire de jeune fille.

— Je trépane votre fils... J'enlève délicatement avec une cuillère en argent préalablement antiseptisée le cerveau du patient, je le dépose dans un bocal maintenu à la température du corps. Puis je cherche la place de la fissure... Tenez, à peu près de la même façon que l'on cherche à découvrir un trou dans un pneu!... Et je badigeonne la dite place d'un enduit chimique de ma composition qui rend à tout jamais le crâne imperméable. Je replace avec soin le tout, je ferme, et il n'y paraît plus.

La perspective d'une aussi grave opération eut pour résultat d'inspirer à ma mère la crainte d'une note d'honoraires exagérée. Bien décidée à ne plus jamais revoir le fameux docteur Rossignol, elle prit congé de lui en lui promettant une visite prochaine, et revint chez elle très énervée. Le soir, quand nous nous retrouvâmes en face l'un de l'autre à l'heure du repas familial, elle me fit une scène à tout casser. Si ce n'était pas malheureux d'avoir un enfant pareil! Décidément elle avait toutes les guignes! Ah! non, elle ne se consolerait jamais de la mort de son petit chien Tonneau, car jamais cette pauvre bête ne lui aurait occasionné semblable tourment!

Or l'injustice m'a toujours mis hors de moi.

Je bondis et répliquai soudain avec volubilité :

— Parbleu! Il n'y a rien d'étonnant! Tonneau n'avait pas besoin pour répondre de tourner sept fois sa langue de chien dans sa bouche!

A cette réplique décisive maman, suffoquée de joie, m'éleva dans ses bras, et m'asseyant sur ses genoux :

— C'est donc pour cela, mon mignon, que tu mettais tant de temps à parler? Mais alors on n'a pas besoin de te boucher une fissure!

Et elle m'embrassait, elle m'embrassait!... Je sentais se poser partout à la fois, sur mon nez, sur ma bouche, sur mes yeux, ses lèvres tièdes et mouillées; noyé dans le flot de ces baisers, je ne parvenais pas à revenir à la surface.

— Pauvre petit! Mais comment n'as-tu pas compris que j'avais employé vis-à-vis de toi une métaphore qui signifiait :

« Réfléchis avant de répondre, ce qui t'évitera « peut-être de dire des sottises. »

— Que cela vous serve de leçon, ma mère! répondis-je. Apprenez qu'il faut, vis-à-vis de l'enfant, n'user que de mots simples et de termes clairs, et ne point égarer son jugement par le choix de certaines images capables de le dérouter.

CHAPITRE IV

OU JE RECONNAIS LES INCONVÉNIENTS QU'IL PEUT Y AVOIR A S'ASTREINDRE A LA TYRANNIE DE LA TOILETTE

J'avais atteint cet âge entre tous redoutable où l'enfant parlotant et gesticulotant attire, ne fût-ce que par le bruit qu'il fait et l'éclat de ses sottises inconsidérées, l'attention des grandes personnes, et inspire aux parents des sentiments de fierté. Ma mère ne manqua pas de tomber dans ce travers de « se parer de son fils » en l'emmenant avec elle, comme le jour où je prononçai mon premier mot, rendre mille visites futiles.

Ces après-midi comportaient pour moi des heures de véritable supplice. On commençait par m'habiller avec sollicitude, et j'endossais des vêtements neufs qu'on réservait pour la circonstance. Or ces costumes étaient toujours trop longs, car maman les recommandait ainsi au tailleur qui me prenait mesure.

— Souvenez-vous, disait-elle, qu'il les met moins souvent que les autres : il faut donc qu'il puisse grandir dedans.

Je grandissais, en effet, mais lorsque mes vêtements commençaient à m'aller bien, sous prétexte qu'ils étaient tachés et défraîchis on me les repassait à tous les jours, et l'on m'en faisait faire d'autres dans les mêmes conditions d'économie : de sorte que toutes les fois que je me mis en grande toilette je fus habillé comme un singe.

Une fois harnaché « en cérémonie », on me plantait dans un coin en m'ordonnant d'attendre que maman fût prête — ce qui n'était pas une petite affaire! — et l'on me défendait expressément de bouger. Car je portais des cols blancs, larges comme des fromages, qui me cuirassaient la poitrine, et qu'avant tout il ne fallait pas casser.

Cette immobilisation m'était particulièrement désagréable. En effet, il suffisait que ma bonne eût donné le dernier coup d'œil à ma toilette pour qu'aussitôt, guetté par une satanée puce qui m'entourait d'une affection quotidienne, je fusse en proie à de terribles démangeaisons.

Je dis que cette puce m'aimait, car je suis convaincu — et j'y ai souvent réfléchi depuis — que c'était toujours la même. Le soir elle me quittait et allait faire un petit tour sur maman qui ne pouvait jamais l'attraper. C'était une puce de famille.

Encarcané par mon col empesé sur lequel à chacun de mes mouvements se produisait un gondolement sonore, — tels jadis les joujoux à dix centimes formés de petites lames d'acier flexible qu'on vendait sur le boulevard sous le nom de « cri-cri » — je ne pouvais me baisser pour me

gratter. Je m'en tirais par d'horribles grimaces qui m'attiraient généralement une gifle. Et quand je répondais en hurlant que j'étais la proie de cet animal domestique que Buffon a omis de ranger parmi les carnassiers, on me répondait : « Tu mens! Ce n'est pas vrai! »

Je me suis rendu compte plus tard qu'on me traitait de menteur sachant fort bien que je disais la vérité, — mais qu'on s'évitait ainsi la peine de me déshabiller.

Il me semble que si les parents n'accusaient pas si souvent les enfants de mensonges qu'ils n'ont pas commis, ceux-ci n'apprendraient pas si vite à mentir. Mais le jour où ils se trouvent punis de leur franchise, ce défaut leur apparaît nécessaire. D'autant que sous prétexte de politesse, les grandes personnes leur enseignent journellement qu'il faut dire le contraire de ce qu'on pense. Pour ma part je m'habituai difficilement à m'extasier sur la beauté troublante d'une femme laide ou sur l'esprit d'un imbécile. Pourtant je parvins à m'y faire à la longue, et passai enfin pour un enfant bien élevé, ayant réussi, à force d'application, à étouffer les qualités de franchise instinctive que chacun apporte en naissant, sous l'effort désagrégeant et têtu d'une bonne éducation.

Un jour que prêt à sortir je constatais avec terreur le retour offensif de ma puce coutumière, lancinée par une piqûre trop vive, je ne pus résister au désir de me gratter le mollet, et je me baissai brusquement. Mon col, un col tout neuf, raide et dur comme une fermeture de boutique, se cassa net. La pointe ainsi relevée se dressa

menaçante juste à la hauteur de mon œil droit.

Vous voyez d'ici la scène. Maman se précipita sur moi dans un accès de rage folle, me déculotta, et m'administra un fouet magistral, — ce qui me débarrassa de ma puce, laquelle en profita pour sauter sur elle : je vis cela à ses gestes saccadés au cours de la promenade et des visites qui suivirent. Seulement elle se refusa absolument à me changer de col, « pour me punir », disait-elle. Elle criait :

— Tu garderas ta pointe en l'air, et tout le monde se retournera dans la rue... Et tu seras un petit garçon ridicule!

Cette menace m'épouvanta. Le ridicule en lui-même, c'est-à-dire le fait de prêter à rire aux gens qui passent, ça, je ne le craignais pas. C'est un moyen comme un autre de se faire remarquer, et le principal dans la vie, si l'on veut parvenir, est avant tout de ne pas passer inaperçu.

Prenez les gens qui suivent la religion de la mode : ils n'adoptent pas pour autre chose un chapeau trop petit ou un pantalon trop large. C'est laid, mais on les remarque. Leur excentricité les fait recevoir dans la meilleure société, et de ce ridicule peut résulter pour eux un beau mariage.

Donc ce qui m'épouvanta en entendant ma mère me menacer d'être un petit garçon capable de prêter à rire, c'est que, la veille précisément, j'avais entendu mon oncle Cyriaque, vous savez, celui qui bégaie, déclarer à table :

— Et n'ou... n'oubliez pas que le rididi... le rididi... le ridicule tue!

J'avais quatre ans à peine. La vie ne m'avait

pas encore donné toutes les satisfactions que j'étais en droit d'attendre d'elle : l'idée que je pourrais mourir m'était donc parfaitement désagréable. Et dans ces circonstances je ne trouvais pas juste que pour un incident futile, un simple col dont la pointe en l'air menaçait mon œil droit, je faussasse compagnie à ceux qui avaient coutume de m'accabler de leur affection. Oui, je désirais vivre, poussé par une ardeur que ne réfrénait pas encore des raisonnements pondérés. Je voulais vivre pour tout ce que plus tard on considère à tort comme une quantité négligeable : je veux parler des minutes heureuses, des satisfactions fortuites, des impressions douces, plus nombreuses qu'on ne croit, mais qu'on dédaigne ainsi qu'une chose due. Je n'étais pas encore ingrat envers la vie.

Le ridicule tue ! J'eus bien un moment la pensée que les dictons n'étaient pas infaillibles et qu'il me serait possible d'échapper à la loi commune : mais le soir, la pointe de mon col m'étant entrée dans l'œil, il en résulta une conjonctivite ; puis l'inflammation gagna la cornée, et le surlendemain une fièvre intense se déclara. Le médecin conclut que j'étais sur le chemin d'une méningite et déclara que, si le mal ne s'arrêtait pas, il ne pourrait qu'empirer.

Ma convalescence dura deux mois, ce qui coûta à ma mère en médicaments, visites du docteur, frais de garde-malade, la somme de *neuf cent quarante-sept francs soixante-quinze centimes*. Tout cela pour avoir voulu, en ne changeant pas mon col cassé, économiser trente centimes de blanchissage.

L'obligation que l'on m'infligeait de porter toujours les jambes nues faisait également mon désespoir. Plus il gelait, plus on me couvrait, — sauf mes mollets qu'on exposait à la bise, à la pluie, à la neige, et qui, une fois devant le feu, prenaient une vilaine couleur d'aubergine. Je tentais bien par-ci, par-là, d'attirer timidement l'attention sur une bronchite ou un coryza, mais récoltais toujours la même réponse :

— Parbleu! Rien d'étonnant à ce que tu t'enrhumes! Tu passes ta vie dans les courants d'air!

Un autre supplice de toilette consistait en ce que j'étais forcé de mettre des gants. Les miens étaient de peau, et, pour faire valoir mes extrémités que j'avais petites, on me les choisissait le plus étroit possible, de sorte que j'avais toutes les peines du monde à fermer les mains dont je tenais les doigts rigoureusement collés : sans compter les jours où, pressé d'en finir, on me logeait l'index et le pouce dans le même doigtier.

On juge dans ces conditions de la difficulté que j'éprouvais en visite pour prendre un bonbon ou manier les jouets qui m'étaient confiés momentanément. Cet entêtement à ne pas me laisser les mains libres pour me poser en jeune homme correct fit que maman se brouilla avec une de ses relations les plus agréables.

Au derner *five o'clock* d'une des élèves préférées de mon père, la baronne de Finemuche, dans mon effort pour fermer les doigts je fus pris d'une crampe, et laissai échapper une assiette remplie de friandises qui se brisa en cent et un morceaux. Il se trouvait que cette assiette faisait

partie d'un rarissime service de Sèvres ayant appartenu au maréchal de Saxe... A moins que ce ne fût un service de Saxe ayant appartenu au maréchal de Sèvres? Mais non : c'était bien ce que je disais tout d'abord. La baronne de Finemuche fit devant ce désastre un vacarme terrible.

— Une assiette de mille francs! cria-t-elle.

— Je vous la rembourserai! dit maman qui avait de la fierté.

— Alors, reprit la baronne, remboursez-moi le service tout entier qui, par la maladresse de votre sale moucheron, se trouve dépareillé.

— Et combien tout le service?

— Cent cinquante mille francs.

Ma mère ne paya rien du tout, et se contenta de ne plus remettre les pieds chez son amie.

Elle disait seulement de temps à autre avec un joyeux sourire, faisant allusion à la mésaventure dont j'étais le pâle héros :

— C'est égal, si une chose pareille m'était arrivée à moi, j'aurais été plutôt ennuyée!

CHAPITRE V

OU JE M'APERÇOIS QUE C'EST FINI DE FAIRE JOUJOU, ET QUE L'HEURE A SONNÉ DES EFFORTS DÉSAGRÉABLES ET CONTINUS.

Cinq ans s'étaient écoulés depuis ma naissance et, sauf quelques désagréments légers, la vie m'apparaissait semée de fleurs jolies : je me promenais, je courais, je chantais, je regardais le ciel, j'écoutais les oiseaux et je ne rêvais pas d'occupation meilleure.

Je ne recherchais pas la compagnie de petits camarades dont les jeux enfantins me détournaient d'exercer sur l'humanité mes dons d'observation naturelle. Je me plaisais cependant dans la compagnie de la petite Marthe Lebarrot, qui continuait à être d'une intelligence moyenne mais avait pris l'aspect d'une délicieuse poupée. Peut-être dans cette attirance y avait-il un peu du souvenir de la correction qui lui avait été administrée devant moi et qui avait empli mes yeux d'une blanche vision couleur de rose. Mais de cela je ne me rendais pas un compte précis, n'ayant été

amené que plus tard à apprécier l'importance de pareils spectacles.

Je trouvais Marthe très gentille et je me surprenais quelquefois à la contempler sans rien dire. Elle s'en apercevait et me souriait avec grâce. Quand elle fixait sur moi ses yeux très bleus, j'éprouvais un sentiment tout autre que celui qui m'agitait en présence de mes autres jeunes amis.

Mais il vint un jour où je m'inquiétai. Malgré les efforts que je tentais pour la distraire, elle me parut agitée par une préoccupation. Elle s'intéressait moins à mes propos et souvent elle laissait mes demandes sans réponse. Je vis qu'elle regardait dans le creux de sa main à la dérobée. Je l'interrogeai pour savoir ce qu'elle y cachait, et comme elle se refusait à me renseigner, et qu'elle faisait mine en riant de s'échapper, j'écartai ses doigts de force. Je découvris une petite glace ronde dans laquelle elle se mirait avec plaisir. Alors je lui dis :

— Tu es contente, Marthe, de voir ton visage dans la glace?

— Oh! oui, répondit-elle. Je trouve ça joli. J'ouvre les yeux très grands, et puis je les ferme à moitié... Enfin je fais des petites mines.

Et elle ajouta bien gentiment :

— C'est que, vois-tu, je deviens femme.

Il me sembla ce jour-là qu'elle se détachait de moi.

Dès lors je reléguai mes joujoux pour de mon côté tâcher d'avoir l'air d'un homme. Malgré cela je ne m'ennuyais jamais. Je dressais des plans d'avenir, en caressant l'espoir d'arriver aux plus

hautes situations sans me donner de mal, autrement dit sans travailler. Que voulez-vous? C'était instinctif : j'avais pour le travail une horreur profonde.

Cette horreur tourna plus tard au plus franc dégoût, ce qui amena les gens qui m'approchèrent de près à penser que j'étais paresseux. Il n'en était rien : ce qui me déplaisait, ce qui toujours me déplut, fut le travail banal, régulier, organisé avec la précision monotone que la société apporte à la réglementation de ses coutumes. Mon activité ne demandait qu'à se dépenser, mais au hasard de l'imprévu, en soubresauts, par chocs, dégagée des chaînes de la réflexion : bref, au lieu de faire tranquillement le grand tour, j'aimais à enfiler le chemin de traverse avec la brusquerie d'un jeune chamois.

En prenant un exemple je me ferai mieux comprendre.

Bien que je ne susse pas encore ce que pouvait être la vie de bureaucrate, je sentais très bien que je ne me prêterais jamais aux lenteurs administratives et qu'il devait y avoir moyen, pour un garçon intelligent, en saisissant les cheveux de l'occasion et au besoin en les faisant pousser, d'obtenir en quelques jours des appointements de chef de bureau, sans passer par la filière créée pour les tempéraments routiniers. Et déjà je pressentais que pour parvenir d'emblée, sans faire, comme on dit vulgairement, « le poireau », il suffisait d'avoir dans le porte-monnaie de la réussite deux sous de tact, cinquante centimes d'ingéniosité, et vingt francs d'honnêteté relative. Que fut-ce

donc par la suite quand je vis autour de moi le nombre considérable de gens qui, pour ne pas se donner une méningite, arrivaient tranquillement par les femmes!

Cette indépendance d'esprit me rendait peu apte à suivre les sillons tracés : aussi le premier effort intellectuel qui me fut imposé d'après des règles admises me causa-t-il une contrariété vive.

C'était dans ma famille une habitude ancestrale de forcer les enfants à souhaiter la fête à leurs parents. Je trouvais pour ma part cette cérémonie ridicule, car elle amenait avec elle un cortège de stupides cachotteries. Il était convenu en effet que ceux à qui on devait souhaiter la fête feraient semblant d'ignorer que c'était leur fête, tandis que ceux qui se préparaient à leur souhaiter la fête prenaient, huit jours avant, l'air bête de gens qui ne se doutent pas qu'ils vont souhaiter une fête.

C'est ce qu'on appelle faire plaisir à ceux qu'on aime; et le comble de l'affection est, pour le héros de ces distractions familiales, de s'écrier d'une voix attendrie :

— Comment! C'est aujourd'hui? Ah! vraiment, je ne m'y attendais pas!

Un beau matin donc, mon oncle Cyriaque s'enferma mystérieusement avec moi dans le grenier, et, tremblant qu'on ne surprît ses paroles, me dit tout bas :

— Mon petit Pomme, voilà que tu commences à devenir grand : c'est dire que tu ne saurais te dégager des obligations mondaines les plus élé-

mentaires. Dans deux mois c'est la fête de ta maman... Prépare-toi à la lui souhaiter.

— En quoi faisant?

— En lui récitant une fable... une gentille petite fa-fable.

— J'en sais pas.

— Tu en apprendras une, mon mignon. Songe quelle joie pour ta mère, qui ne s'y attend pas du tout, quand elle te verra entrer dans sa chambre, t'approcher gentiment de son lit et dire à haute voix : *Le Loup et l'Agneau*, ou bien *La Cigale et la Fourmi!* Ah, il y a vraiment de ces heures inoubliables!

A ces mots je fondis en larmes.

— Je ne veux rien apprendre!

— Parce que?

— Parce que... ça m'embête.

Mon oncle Cyriaque étouffa un cri d'indignation et se dressa, tel un ressort à boudin. Mais comme il se trouvait dans la partie mansardée du grenier, il se heurta la tête contre le toit violemment.

— Petit vau... petit vau... petit vaurien! bégaya-t-il. Tu es cause que j'ai failli me tuer! Eh bien, tu apprendras *Le Loup et l'Agneau*, ou tu recevras un de ces fouets qui vous restent gravés dans la mémoire jusqu'à l'âge le plus avancé!

Je commençais à m'habituer aux corrections manuelles qui faisaient jadis partie de l'éducation dans la conviction où étaient nos pères que ces raisonnements cinglants remettaient les idées droites. Ils n'étaient pas poussés à accomplir ce geste par un besoin de satisfaire leur cruauté :

mais ils considéraient la « fessée » comme un moyen décongestionnable. Je me souviens d'une réponse que fit une mère de l'ancien régime à une femme moderne qui s'indignait de quelques tapes sèchement appliquées au bas des reins d'un gosse indiscipliné.

— Je sais que ça ne se fait plus, répliqua-t-elle, mais je me demande pourquoi : on ordonne bien encore des bains de pied et des sinapismes!

Raisonnement d'autant plus logique qu'il ravivait en moi une impression d'enfance. Un soir que je ne parvenais pas à dormir je m'étais souvenu du bon sommeil qui parfois avait succédé au bienfait d'une sérieuse correction à mains plates. Alors d'une voix douce :

— Maman, veux-tu me donner le fouet?... Je t'en prie!

Mon vœu fut exaucé, et, la tête libre enfin, je passai une nuit délicieuse. Ceci pour déclarer que les procédés de douceur en usage de nos jours n'ont pas toute l'importance qu'on leur prête et que l'on condamne souvent des choses utiles dont les avantages passent inaperçus.

Pendant deux mois, à mon cerveau d'enfant on fit subir mille tortures. On avait beau me ressasser les vers de ce sacré La Fontaine, je ne pouvais m'en rappeler le quart d'un hémistiche. Tout le monde s'y était mis, jusqu'à ma bonne et le concierge, qui tous travaillaient à « la fête de ma mère ». Chaque fois que mon oncle venait dîner, il m'emmenait mystérieusement dans le grenier et me soufflait :

— Le loup et l'agneau!

— Le loup et l'anieau, répondais-je.
— Un agneau...
— Un anieau...
— Agneau!
— Anieau!
— Déculotte-toi.

Je me déculottais et recevais mon fouet quotidien. Ah! je m'en souviendrai de la fête de maman! Enfin je parvins à retenir à peu près les quatre premiers vers : il fallut bien s'en contenter.

Le jour glorieux arriva. Soigneusement débarbouillé, peigné, bichonné, frotté d'eau de Cologne dont le parfum me donnait un peu mal au cœur, je fis mon entrée dans la chambre maternelle.

— Ah! c'est toi, mon petit Pomme? Que me veux-tu, mon cher enfant?

Moi, écarlate d'émotion :

Le Loup et l'Anieau.

Un anieau se désaltérait
Dans le courant d'une onde pure;
Un loup survint qui cherchait aventure,
Et que la faim attirait dans les lieux...

— Ce n'est généralement pas là que l'on va quand on a faim! interrompit ma mère avec finesse. Après?

— C'est tout.

— La fable est moins longue que je ne croyais... Mais je vois tout de même que c'est aujourd'hui ma fête. Ah! je suis bien heureuse d'être surprise à ce point!

Elle me prit sur son lit et m'embrassa.

— Maintenant, ajouta-t-elle, je veux te récompenser.

— Tu vas me donner un tambour? m'écriai-je.

J'avais toujours rêvé d'avoir un tambour, non que je fusse partisan de l'armée à outrance, mais parce que ça faisait beaucoup de tapage et que j'espérais ainsi m'isoler des conversations dénuées d'intérêt qu'on avait coutume de tenir autour de moi.

S'il fallait en effet dénombrer les mots inutiles, les phrases vides, les questions sans portée qui se débitent dans le monde aux heures qui précisément devraient être consacrées à un travail productif, on se demanderait avec effroi dans quel but furent créées tant de cervelles en mouvement et de langues bavardes.

A ma proposition de tambour maman fit une réponse sans espoir. Elle ne me dit pas qu'elle avait horreur du bruit, ce qui eût été trop simple : non, — elle se précipita vers une porte de sortie plus inattendue.

— Tu as cinq ans, mon enfant. Tu n'a pas de temps à perdre si tu veux devenir un homme. A partir d'aujourd'hui, tu ne dois plus t'occuper que de choses sérieuses. Rien que par cette admirable fable du *Loup et l'Agneau*, tu dois t'apercevoir que les livres contiennent mille merveilles. Mon devoir est de te mettre en mesure de les découvrir toi-même. Donc, dès demain, tu vas apprendre à lire.

— C'est ça ma récompense ? interrogeai-je avec anxiété.

— Je n'en connais pas de plus belle.

Soudain le spectacle m'apparut de ma bonne et de mon oncle, tous deux abrutis chaque matin, l'une dans son feuilleton, l'autre dans sa politique ; des voyageurs emplissant les intérieurs d'omnibus ou les compartiments de chemin de fer, le nez plongé dans leur journal, ainsi que les passants dans les rues, indifférents aux formes d'art qu'ils rencontrent ou au ciel bleu qui leur sourit. Puis la vision s'accentua : le livre aux idées nobles râlait, étranglé par le journalisme malsain ; le peuple se ruait avec des cris de joie vers les colporteurs de feuilles publiques, de réclames éhontées et de mensonges. Et Gutenberg, père de l'imprimerie, épouvanté de sa découverte, pleurait sur les cadavres des éditions de luxe et de beauté.

Donc à la seule pensée que, lorsque les « lettres » cesseraient d'être pour moi un mystère, je serais, moi aussi, pris dans l'engrenage des lectures qui décomposent, je poussai un petit gémissement plaintif, et tout pâle je m'évanouis.

CHAPITRE VI

OU MON ONCLE CYRIAQUE M'ENCOURAGE A UN TRAVAIL CONTRAIRE A TOUTE IDÉE REÇUE.

Le jour où ma mère se préparait à me faire faire la connaissance des premières lettres de l'alphabet, nous reçûmes la visite de mon oncle Cyriaque qui revenait de Nice. La Côte d'Azur l'attirait chaque hiver; du pays du soleil il nous envoyait des paniers de mimosa et d'eucalyptus, et, bien que nous adorions les fleurs, nous accueillions son retour avec un plaisir réel. Quand il sut qu'on allait m'apprendre à lire, il s'écria :

— Dieu soit loué! J'arrive à temps. J'ai sur l'enseignement des idées très personnelles. La Providence ne m'a pas permis de les appliquer à mes propres enfants puisque, étranger aux nœuds de l'hymen, j'ai volontairement renoncé à la joie d'être père. Mais un neveu, c'est presque un fils... J'ai la ferme intention de me rattraper sur lui.

— Je te remercie, mon bon frère, de te charger si généreusement de son instruction première.

— Je ne me charge de rien du tout : je me contenterai de te donner quelques conseils.

D'un geste net il boutonna sa redingote comme s'il mettait à l'abri son portefeuille et continua :

— Ma chère amie, la vie devient de plus en plus difficile. Tout augmente : loyers, nourriture, impôts... Seules les rentes diminuent. Sans compter qu'il n'y a plus moyen de se faire servir.

— Le fait est, larmoya maman, que les domestiques deviennent d'une exigence! Ma bonne m'a déclaré qu'elle voulait une bonne à son service!...

— Bref, si cela continue, je me demande avec inquiétude ce que nous deviendrons dans deux ou trois cents ans.

— Oh! dans deux ou trois cents ans... je n'y serai plus.

— Mais d'autres y seront! répliqua vertement mon oncle que révoltait cette pointe d'égoïsme. Il faut donc mettre ton fils à même de tirer parti, et le plus promptement possible, de tout ce que tu te donneras la peine de lui apprendre. Et puisqu'il est d'âge à entamer son *a*, *b*, *c*, apporte dans la façon dont tu guideras ses pas dans le domaine de la lecture une pointe d'originalité.

Maman arqua subitement ses sourcils en accent circonflexe, ce qui passe pour être le signe le plus complet de la stupéfaction.

Mon oncle poursuivit :

— Le système que je préconise a été assez peu employé jusqu'ici : il aurait l'avantage de mettre immédiatement et sans efforts dans les mains de Paul un métier lucratif, — résultat inestimable à une époque où les carrières deviennent de plus en plus encombrées.

— Et quel est ce métier?

— Celui de typographe.

— Qu'est-ce que c'est que ça? interrogea ma mère dont cette simple question dénotait un esprit vraiment trop superficiel.

— Le typographe est celui qu'un imprimeur emploie pour la composition des journaux quotidiens et généralement de tout imprimé, livre, brochure, affiche, etc... Il est obligé d'assembler *à l'envers* les caractères d'imprimerie pour que le lendemain le client puisse lire son journal à l'endroit. Rien de plus malaisé, quand on n'en a pas l'habitude, que de lire à l'envers, et de droite à gauche, ces lignes renversées : or ce qui pour ces braves gens fut une difficulté de plus et les força à un apprentissage, ne sera plus qu'un jeu pour notre cher enfant qui, familiarisé dès l'âge le plus tendre avec les lettres retournées, sera tout de suite capable de gagner sa vie.

— Entreprise hardie, mais qui porte en elle son inconvénient. Paul saura lire à l'envers, soit! N'empêche qu'il ne saura pas lire à l'endroit! J'admets qu'il puisse retourner un livre, un journal... Mais une affiche, un écriteau d'omnibus ou de station de chemin de fer, une plaque vicinale, une inscription gravée sur un monument public? Il ne pourra pas retourner tout cela! Et à moins qu'il ne voyage en ballon ou en aéroplane, ce qui lui permettrait de lire de haut en bas, des cas se présenteront où il sera terriblement gêné.

— C'est là que je t'attendais... Le jour où il se trouvera par trop empêché, il apprendra tout seul à lire comme tout le monde, car il en sentira l'absolue nécessité. De la sorte il saura lire des

deux façons, ce dont il aura peut-être occasion de tirer avantage; tandis que s'il apprenait tout de suite à lire à l'endroit, avoue que jamais il ne lui viendrait à l'idée d'apprendre à lire à l'envers. Un exemple te convaincra d'ailleurs de l'utilité de mon conseil.

Il y a dix-huit mois, dans un wagon de chemin de fer, un voyageur lisait une lettre. Devant lui se trouvait un de mes amis qui savait déchiffrer les caractères renversés. Il découvrit ainsi un secret de famille dont la révélation pouvait faire déshériter toute une branche aînée au profit de la cadette. Arrivé à Paris mon ami ne fit ni une ni deux, courut chez le représentant de la branche aînée et le menaça de révéler le terrible secret au testateur, s'il ne consentait à acheter son silence au prix d'une somme considérable.

— Dis donc, mais tu connais de jolies canailles!

— Peu de temps après, grâce à quelques heureuses spéculations de Bourse, il avait fait fructifier cet argent et devenait une des fortunes parisiennes les plus en vue.

— Ah! Qui donc est-ce?

— Lucien Labarque.

— Je sais... un homme charmant. N'a-t-il pas épousé une des sœurs Esbroof?

— Précisément.

— Une petite femme très correcte, aimable avec ceux de son choix. Oh! c'est une maison où l'on ne reçoit pas n'importe qui!

Puis, après un silence, ma mère conclut hochant la tête :

— Evidemment... Savoir considérer l'envers des choses... c'est une force!

Ce commencement d'éducation fut pour beaucoup dans les bizarreries qui présidèrent dans l'avenir à l'ensemble de mes jugements et de mes conceptions. D'autant que, continuant à être logique avec lui-même, mon oncle tint absolument à ce que j'apprisse à écrire de la main gauche. Il disait :

— Il arrivera bien quelque chose qui lui inspirera le désir de ne pas se singulariser. Alors il apprendra à écrire de la main droite, — ce qui lui permettra de devenir manchot sans désagrément.

Voici dans quelles circonstances le cas se produisit.

Fier de pouvoir aisément m'appliquer aux choses que les autres ignoraient, j'aimais à faire parade de ma science. La petite Marthe Lebarrot à qui ses parents donnaient une éducation normale, me considérait avec des yeux ronds où perçait de l'inquiétude. A contempler ce qu'elle appelait « mes tours de force » son visage exprimait moins d'admiration qu'une sorte de pitié. Je compris que je passais auprès d'elle pour un être inexplicable, et la pensée qu'elle avait pour moi moins de considération me chagrina. Un soir je l'entendis murmurer à l'oreille de Mme Lebarrot.

— C'est ça, dis, maman, qu'on appelle un phénomène?

Elle faisait semblant de rire pour me faire croire qu'elle me trouvait drôle, mais elle en parlait derrière moi à ses petites amies qui chucho-

taient entre elles et me contemplaient comme un numéro de cirque. Le comble fut lorsque, traversant un dimanche la place de la Concorde, Marthe aperçut un cul-de-jatte qui glissait à tour de bras sur ses roulettes, et me dit :

— Regarde! En voilà un comme toi qui joue à être autrement que les autres!

Et ce que n'aurait pu faire peut-être aucun raisonnement de grande personne, la seule opinion de ce petit bout de femme me décida à distribuer plus habilement et avec une audace moins agressive mes tentatives de singularité.

CHAPITRE VII

OU JE CONSTATE QUE, POUR CROIRE A L'EXISTENCE DES FÉES, IL NE SUFFIT PAS D'UN JAUNE D'ŒUF ET D'UN BONNET DE COTON.

Les efforts que je fis pour appliquer mon cerveau à quelques connaissances utiles eurent pour résultat de me faire tomber malade. Mon appétit diminua ; mes yeux parurent plus grands dans ma figure « blanchette » ; des vertiges se déclarèrent sous l'influence d'une lumière trop vive ou d'un crépuscule indécis : il suffisait d'une sensation imprévue pour me faire chavirer le cœur.

Rien de grave en somme : pourtant des soins parurent nécessaires. On me prescrivit le repos complet. Obligé de garder le lit, de mon nouvel état j'éprouvai un plaisir assez accentué. Je me laissais envahir par la tiédeur des draps, par le calme qu'on organise dans une chambre de malade, par la musique des voix en demi-teintes, des pas étouffés, des portes fermées sans bruit. Je sentais dans ma tête les idées se remettre en ordre ; doucement, une à une, elles rentraient dans le rang.

Puis la fièvre nerveuse diminua : mais je ne hâtais pas ma convalescence. L'agrément que j'éprouvais à me sentir gâté, dorloté m'était trop précieux : pour un peu, et afin de faire durer mon plaisir, j'aurais inventé de la souffrance. J'aimais entendre les gens qui me rendaient visite me plaindre, s'apitoyer sur mes pauvres petits traits tirés, louer mon air intéressant et ma patience « vraiment au-dessus de mon âge ». Quand je les voyais entrer mouillés par la pluie ou grelottant de froid, j'éprouvais du bien-être et me renfonçais en souriant dans mon lit chaud. L'attention que j'attirais sur ma personne me donnait de l'importance, et je goûtai l'orgueil de désirs exprimés à peine, aussitôt exaucés.

Marthe Lebarrot vint aussi me rendre visite, « entre deux courses », dit-elle après une entrée en coup de vent. Comme depuis quinze jours je n'avais pas entendu parler d'elle, je ne m'attendais plus à la voir, et je devins très rouge parce que je ne me trouvais pas suffisamment peigné.

Elle était très gentille, avec un grand chapeau en abat-jour orné sur le côté d'un gros nœud de ruban en soie. Sa robe était toute neuve : elle ne s'approcha pas trop près de mon lit, de peur de la salir, de sorte que pour la première fois je ne l'embrassai point. Elle me raconta qu'elle s'était beaucoup amusée pendant que j'étais malade et que, s'il fallait qu'elle reste au lit seulement vingt-quatre heures, elle aimerait mieux mourir. Je lui souhaitai donc une bonne santé, et, comme c'était l'heure de prendre ma potion, je la priai de me passer la bouteille et la cuillère : mais elle

refusa, prétendant qu'elle ne tenait pas à attraper mon mal. Puis elle se leva, fit bouffer sa robe, me dit qu'elle était attendue dans une maison pour jouer, et partit en me demandant si elle pouvait emporter une jolie rose qu'une dame m'avait offerte gentiment tout à l'heure pour me donner du courage. Tout cela avait duré dix minutes : il m'apparut que le spectacle de la souffrance humaine n'excitait de pitié que tant qu'il n'interrompait pas outre mesure les occupations d'autrui.

Durant ma convalescence je me plongeai dans des lectures qui me ravirent. De nombreux volumes m'étaient échus en cadeau, parmi lesquels une bonne moitié traitant de sujets que je n'étais pas en état de comprendre. Les gens achètent au petit bonheur, envoient sans regarder : la politesse est faite, — et l'enfant, par ordre, balbutie, les yeux baissés : « Je vous remercie, Madame, du beau livre que vous m'avez envoyé. » D'autres personnes plus intelligentes avaient fixé leur choix sur des contes de fées. Je ne fus pas long à y prendre un plaisir extrême.

Je trouvais exquis de m'évader en ces pays mirobolants où s'accomplissaient des merveilles, où le bon enchanteur l'emportait sur le méchant magicien, grâce au talisman qu'il lui avait chipé pendant son sommeil, où les éléphants se changeaient en souris et les citrouilles en carrosse.

Que de fois lorsque Brigitte, notre cuisinière, servait à déjeuner du melon, ne souhaitai-je pas que ce cucurbitacée se transformât illico en un superbe omnibus tout attelé, dans lequel j'aurais

promené tous mes amis! Mais j'avais beau fixer obstinément mes yeux sur l'objet de mes désirs, je ne voyais sortir de ses flancs vite entr'ouverts ni chevaux gris pommelé, ni mulets, ni ânes. Et quand enfin je me réveillais de mon songe, c'était pour voir Brigitte m'enlever mon assiette dans laquelle se prélassait intacte une tranche du fameux cantaloup que, perdu dans mes illusions, je n'avais pas songé à entamer. De sorte que je passais pour détester le melon, ce qui n'était pas vrai : mais jamais je ne pus parvenir à en manger, car du jour où, comprenant l'inanité de mes féeriques espérances, je me préparais à me rattraper à bouche-que-veux-tu sur les melons à venir, on ne m'en servit plus, sous prétexte que je ne les aimais pas.

Ces récits fantastiques me charmaient avant tout par la facilité avec laquelle, le temps d'exprimer un petit souhait de rien du tout ou une phrase grande comme ça, on devenait soudain riche à millions. Je me disais :

— A la bonne heure! De cette façon on n'a pas la peine de travailler... Le voilà le vrai socialisme!

Ce qui déplaît dans le socialisme prêché par les politiciens, c'est que, pour enrichir les uns, on prend dans la poche des autres. L'argent se déplace toujours au détriment de quelqu'un. Le procédé rappelle assez celui employé par les pauvres gens bien armés qui soulagent de sa bourse le passant au coin d'un bois : seulement ici on l'attend au coin d'une loi.

Tandis que le socialisme en honneur dans le

monde des fées ne fait de mal à personne. Nul ne sait à qui appartiennent, enfouis au fond des souterrains, tous ces trésors de diamants, de rubis et d'escarboucles. On dit : « Je veux être riche ». Deux secondes après des rentes vous tombent du ciel. On ne sait d'où elles viennent : elles sont là, cela suffit... N'est-ce pas le rêve?

Malheureusement je n'étais pas très sûr de l'existence des fées qui tardaient à se manifester d'une façon probante.

— En ce cas, mon vieux, murmurais-je pensif (dans les moments de familiarité je m'appelais « mon vieux », bien que je n'eusse pas encore mes sept ans révolus), en ce cas, il faudra plus tard que, grâce à ton ingéniosité, tu deviennes riche sans effort. Le tout est d'avoir dans la cervelle ces deux indispensables talismans : la malice et la volonté.

Un jour, hanté par la vision que me procurait la lecture de mille et une merveilles, je fus surpris dans la cave en train de creuser le sol avec un couteau à dessert, dans l'espoir de découvrir l'entrée d'un souterrain bourré de pièces d'or et de pierres précieuses. On crut que je me cachais pour satisfaire à des instincts d'ivrognerie et à partir de ce moment ma mère mit sous clef les flacons de vin et de liqueurs.

Jamais je ne pus la convaincre que si elle m'avait trouvé à plat ventre sous la planche à bouteilles, je n'étais là que poussé par un sentiment de lucre. Elle appliqua toute sa pensée à m'empêcher de retomber « dans l'ivresse qui m'était chère », et en profita, dans mon intérêt —

et aussi par économie — pour me mettre au régime de l'eau.

Mon état d'âme se compliqua bientôt de ceci : les années se succédaient (comme le temps passe!) et j'approchais de l'époque de ma première communion. Je fus mis en contact avec les choses saintes; des miracles me furent contés. L'enseignement religieux s'amalgama avec le souvenir de mes lectures profanes et une confusion s'établit dans mon esprit passagèrement déséquilibré. La sainte Vierge se mélangea avec la Belle au bois dormant; le Diable prit les traits de Barbe-bleue; et Jésus me faisait l'effet du prince Désir que tous adoraient au travers de son palais de pur cristal sans pouvoir pénétrer jusqu'à lui.

Que de légendes aussi se bousculaient en moi! J'imaginais que, monté sur un dragon ailé à la tête de taureau et aux pieds de licorne, je volais à travers les astres jusqu'au Paradis; là j'entrais chez un boulanger qui faisait la multiplication des pains, puis m'étant revêtu d'une robe couleur de lune, avec un bâton blanc j'arrêtais le soleil.

Une seule chose me retenait sur la pente de l'incohérence : je n'avais jamais assisté à un miracle ni à une transformation. Et derechef en proie au doute, tels les saints dont la Bible nous relate les affreux combats intérieurs, je murmurais en mon désir de croyance :

— Mon Dieu, faites que les fées existent! Ou alors... je ne sais plus!

Enfin ne pouvant passer ma vie dans cet horrible doute, je décidai d'en finir. Mais avant de me résigner à ne plus croire à toutes ces belles magi-

ciennes couleur de feux follets dont les apparitions surnaturelles hantaient délicieusement mes rêves, je voulus tenter encore deux épreuves, — après quoi je tirerais l'échelle et chercherais à me consoler avec les feuilletons tout aussi fantastiques du *Petit Journal*.

Les deux épreuves par moi choisies, après mûre réflexion, furent celles des « œufs » et du « bonnet de coton ». J'avais particulièrement retenu que le héros d'un de mes contes favoris était parvenu au but de ses désirs au moyen d'un talisman infaillible. Chaque fois qu'il formulait un souhait, il n'avait qu'à casser un œuf pour voir ce souhait réalisé. Rien de plus facile et de moins coûteux. Je m'approvisionnai d'une douzaine d'œufs frais et, guettant le moment où je me trouvai seul dans le salon, je lançai un œuf au plafond en m'écriant :

— Je voudrais être chat de gouttière.

Il faut vous dire que chez moi c'était une idée fixe : lorsque j'entrevoyais la possibilité d'une métempsychose, je me représentais immédiatement changé en chat de gouttière. J'enviais la vigueur de muscles de ce quadrupède dont Victor Hugo a dit : « Dieu a donné le chat à l'homme pour le consoler de n'avoir pu apprivoiser le tigre. » J'admirais son goût d'indépendance, son mépris du danger — des ongles d'acier dans une patte de velours — et son habileté à s'emparer du bien d'autrui, et son agilité pour se mettre en sûreté, et son perpétuel éveil d'instincts sauvages qui se méfient de la civilisation.

Je voyais une force dans cette indocilité.

Je lançai donc mon premier œuf et constatai

qu'aucune transformation ne se produisait en moi : la douzaine y passa sans que j'obtinsse un résultat meilleur. Au même instant ma mère entra, introduisant Mme Dubois, sa propriétaire, auprès de laquelle elle était depuis quatorze mois en instance pour obtenir des réparations urgentes.

Mme Dubois n'était pas plutôt assise qu'un jaune d'œuf qui pendillait d'une façon inquiétante se détacha du plafond et s'aplatit sur la plus belle plume de son chapeau. Maman poussa un cri, leva la tête, et reçut dans la bouche un second jaune d'œuf qui renfonça du coup son exclamation. Mme Dubois s'était levée criant :

— Non seulement, Madame, vous n'aurez pas un sou de réparations, mais encore vous recevrez ce soir votre congé!

Bien que ma croyance envers les fées eût, du fait de cette expérience, reçu une réelle atteinte, je ne voulus pas rendre les armes avant d'avoir tiré au clair l'épreuve du « bonnet de coton ».

Tout le monde se souvient de cette coiffure magique qui rendait invisible celui qui le portait, ainsi que l'objet par lui touché : talisman admirable qui encourageait ainsi aux pires actions, puisque celui qui les commettait demeurait forcément impuni. Quoi de plus tentant que de chiper par exemple un portefeuille bourré de billets de banque, sachant que personne ne peut voir ni le voleur, ni l'objet volé?

Un beau matin je me coiffai d'un ancien bonnet de coton à papa, que ma mère conservait parmi ses reliques du cœur, et je descendis dans la

rue. J'avisai une voiture à bras auprès de laquelle une marchande hurlait :

— Hareng qui glace!... reng qui glace!

Et empoignant les deux brancards de la voiture, je partis au galop et descendis à fond de train la rue des Martyrs. Pas assez vite cependant pour empêcher un gardien de la paix de me rejoindre et de me conduire au poste où ma pauvre mère vint me réclamer en pleurant.

Le soir je fis avec soin mon examen de conscience et, de ce que mon bonnet de coton ne m'avait pas rendu invisible, de ce que les œufs ne m'avaient pas changé en chat de gouttière, je conclus que décidément il n'y avait pas de fées... Il ne restait plus qu'à me renseigner sur la Providence. Par malheur, et malgré les opinions diverses qu'on me communiqua de toutes parts, je consacrai toute ma vie à cette étude sans obtenir de résultats appréciables.

CHAPITRE VIII

OU L'ÉTUDE QUE JE FAIS DU CARACTÈRE FÉMININ ÉVEILLE MES IDÉES SUR CE QU'IL PEUT ENFERMER DE COMPLICATION.

Un jour que nous étions allés rendre visite à Mme Lebarrot, nous ne rencontrâmes que son mari l'architecte. Il fit asseoir maman avec empressement et lui conta que sa femme était très souffrante, obligée de garder le lit à la suite d'une mauvaise bronchite. Puis il s'interrompit pour me dire :

— Vous vous ennuyez bien tout seul, n'est-ce pas, jeune homme?

Je ne répondis pas, occupé à le regarder friser sa grande moustache noire. Il continua en souriant :

— Je suis sûr que vous mourez d'envie de jouer avec Marthe. Vous savez où elle est? Dans sa chambre sans doute. Enfin vous chercherez.

Il me prit par la main et me poussa doucement dehors. Personne dans le bureau qu'un employé en train de tracer avec une règle et un crayon des traits sur du papier calque. Personne dans l'anti-

chambre. Enfin dans la salle à manger, j'aperçus ma petite amie l'oreille collée contre la porte du salon. En m'apercevant elle devint toute rose et me dit avec volubilité :

— Tu vois : j'écoute à travers les portes... Ça m'amuse parce que comme ça j'entends beaucoup de choses dont on ne parle jamais quand je suis là.

— Peut-être sont-ce des choses qu'on ne veut pas que tu entendes?

— Peut-être. Mais ça ne fait rien, parce que je ne leur dis pas que je les ai entendues. Ainsi aujourd'hui je suis très contente. Papa vient de demander à ta mère de louer une petite maison près de notre villa de Montmorency pendant les deux mois d'été. C'est ça qui serait chic! Crois-tu qu'on s'amuserait tous les deux!

— Tu es sûre de ce que tu me racontes là?

— Ecoute plutôt!

Elle se remit dans la position où je l'avais surprise tout à l'heure, et moi je collai mon oreille contre le trou de la serrure. M. Lebarrot ne parlait pas très fort, mais je l'entendais tout de même, car il avait un timbre de voix décidé et la prononciation nette. Il déclarait que l'air de la campagne était nécessaire à sa femme, mais qu'en même temps il ferait beaucoup de bien à maman et remettrait à ses joues le rose que la vie de Paris leur avait fait perdre. Il avait découvert à deux pas des « Glycines » (c'était le nom de sa villa) une maisonnette toute petite, mais très suffisante, et entourée d'un jardin rempli de roses. On se verrait ainsi tous les jours et l'on pourrait

faire aux environs des promenades agréables, puisque malheureusement Mme Lebarrot serait tenue à des ménagements et devrait éviter souvent de s'exposer aux intempéries.

Maman interrompait de temps en temps : « Oui... oui... Je vous remercie... Vous êtes tout à fait aimable ». A quoi l'architecte répliquait : « Comment donc, c'est tout naturel. Ne voyez dans ma proposition qu'une grande, une réelle sympathie... D'ailleurs inutile de fatiguer la malade de ces projets : nous en recauserons en temps voulu ». Puis des chaises remuèrent : je compris qu'ils venaient de se lever. Marthe me prit la main et me tira brusquement :

— Prends garde... Ils vont sortir!

En effet, la porte s'ouvrit et maman apparut, suivie de M. Lebarrot qui criait :

— Croyez, chère Madame, que je suis désolé. Ma femme regrettera infiniment...

— Vous lui direz combien je suis navrée... navrée!

J'attendis toute la journée que maman m'apprît la bonne nouvelle, car l'idée de passer deux mois à la campagne mettait en moi une sensation délicieuse et j'avais hâte de lui exprimer ma joie. Mais la semaine s'écoula sans qu'elle en eût soufflé mot, et comme je ne voulais pas lui avouer que j'avais écouté aux portes, je dus me résigner à n'y pas faire allusion.

Six semaines après, maman me dit :

— J'ai vu hier Mme Lebarrot. Quelle charmante femme! Elle veut absolument que je loue quelque chose auprès d'eux à la campagne. Et ma

foi, devant son insistance, j'ai dit que je ne demandais pas mieux.

Est-ce drôle! Maman, qui avait pourtant si bonne mémoire, ne se rappelait plus du tout avoir causé de la même chose, six semaines avant, avec son mari!

Nous arrivâmes à Montmorency par un temps triste. Une petite pluie tombait, fine et serrée. Nous fîmes à pied les cinq ou six cents mètres qui séparaient la gare de notre maison, à la suite d'un employé en bourgeron bleu que nous avions chargé de transporter nos bagages sur une brouette. Maman abritait son chapeau tant qu'elle pouvait, et la moitié de ma personne : sur l'autre moitié je recevais l'eau qui dégouttait du parapluie.

Notre villa s'appelait « Petite Chose ». Elle occupait le centre d'un jardin minuscule où poussaient quelques groseillers, des pommiers nains, des artichauts et de l'oseille. Un saule pleureur faisait couler ses branches sur une table en fer et des chaises vertes, et le long du mur du chalet un rosier blanc s'essoufflait à atteindre le premier étage.

Dès l'entrée, des cris retentirent. Marthe nous avait aperçus des « Glycines » et accourait insouciante de la pluie, tandis que M. Lebarrot, enveloppé d'un imperméable, se hâtait vers nous en nous faisant signe de la main.

— Voulez-vous me permettre, chère Madame, dit-il, de vous faire les honneurs de chez vous?

Il avait envoyé d'avance sa femme de chambre qui avait dû veiller à ce que ça ne sente pas le

renfermé, et entraîna ma mère au premier « pour lui montrer les débarras ».

Marthe ne se tenait plus de joie.

— Regarde comme c'est gentil... Comme on rebondit bien sur les fauteuils! Et puis il y a un vieux piano sans cordes où on peut taper dessus tant qu'on veut... Evidemment c'est beaucoup moins chic qu'aux « Glycines » : mais ta mère est bien moins riche que mes parents.

Elle remuait les jambes en cadence et me salissait mon pantalon.

— Dis donc, tu viendras me voir demain de bonne heure... Et puis tu seras mon flirt.

— Qu'est-ce que c'est que ça, un flirt?

— Ça veut dire que tu seras tout le temps près de moi, que je te donnerai des ordres, et que tu feras mes commissions.

En effet, pendant un mois je fus le petit domestique de Marthe qui, faisant son apprentissage de femme, s'était habituée à me considérer comme sa chose. Il était rare que nous ne passions pas les après-midi ensemble. Le soleil avait pris possession de l'été et nous courions volontiers sous les arbres. Mais ma petite amie se lassait rapidement et se refusait aux jeux qui exigeaient d'elle un effort. Elle s'étendait au frais dans un hamac et, lorsque je faisais mine de me reposer près d'elle, elle me demandait de lui imprimer un mouvement de balançoire qui, disait-elle, lui faisait passer des chatouilles tout le long du corps.

Cet exercice me mettait bien en nage, mais à chaque secousse Marthe riait de si bon cœur que je continuais à pousser le hamac, jugeant ma

peine adoucie par le fait même de cette joie; si bien que nul regret ne m'effleurait alors que j'entendais crier : « Encore », quand j'espérais qu'on me dirait : « Assez ». Soudain, le visage de Marthe reflétait une expression de pitié :

— Oh! regarde comme ces fleurs ont soif! Il faut les arroser tout de suite.

— C'est ça... Arrosons-les tous les deux.

— Non : toi tout seul! Moi, je me repose.

Essoufflé, je m'épongeais le front avec mon mouchoir, en contemplant avec envie la figure fraîche de ma jolie compagne qui se pelotonnait dans le hamac berceur.

— Laisse-moi respirer... Il fait si chaud! Je travaillerai dans cinq minutes.

— Comme tu es méchant! Dans cinq minutes les fleurs seront peut-être mortes.

Comment résister au regard triste qui accompagnait ces paroles? Je courais donc à la pompe, j'emplissais arrosoir sur arrosoir, et, dans mon horreur des exercices violents, je pensais que pour aimer la campagne il fallait être femme et pouvoir faire travailler autrui.

Nous étions à peu près les maîtres de la maison, car M. Lebarrot emmenait presque tous les jours maman en promenade. Ils partaient tous les deux dans une petite charrette anglaise attelée d'un poney « qui demandait à être ménagé et ne devait pas traîner des choses trop lourdes ». C'est pourquoi nous ne les accompagnions jamais. Quant à Mme Lebarrot, elle était jour et nuit secouée par une toux opiniâtre, et le médecin lui avait ordonné de garder la chambre pour éviter

tout contact avec un vent un peu frais. De sorte que, à mes heures de jardinage, j'apercevais sa pauvre tête pâle collée aux vitres.

Souvent je crus qu'elle nous surveillait : mais je remarquai que ses yeux étaient fixés plus haut que nous, sur l'horizon. Ils semblaient guetter. Leur immobilité fiévreuse m'emplissait de crainte. Elle ne cessait de regarder que lorsqu'elle apercevait au détour de la route la petite charrette anglaise avec M. Lebarrot qui conduisait au trot, et ma mère, les joues roses, les cheveux au vol, joyeusement animée.

Un jour Marthe m'aborda d'un air grave qui ne lui était pas coutumier.

— Je suis très ennuyée, fit-elle, grand'maman de Tarbes veut que j'aille passer quinze jours auprès d'elle, après quoi, pendant dix autres jours, grand'papa de Rouen me réclame.

— Ainsi tu vas me laisser trois semaines tout seul?

— Oui; je suis furieuse, car je m'étais habituée à toi et là-bas c'est moi qui devrai obéir, — tandis que toi, je te commandais.

Je l'écoutais et de ce qu'elle disait je ressentais, en même temps que de la peine, un certain plaisir : en effet je croyais être sûr qu'elle éprouvait de me quitter un ennui appréciable. Ce jour-là elle fut plus attentionnée que de coutume : elle ne voulut pas que je me fatigue et, durant tout l'après-midi, me retint auprès d'elle. Elle me recommanda pourtant de profiter de son absence pour arroser les fleurs de toutes mes forces afin qu'elle les retrouve belles et grandies, et ajouta

qu'elle me prêtait son hamac où je pourrais me reposer cinq minutes de temps en temps.

Malgré la tyrannie que Marthe m'imposait, les premières vingt-quatre heures de solitude me furent pénibles. Je m'absorbai dans la contemplation d'une grenouille verte que j'avais emprisonnée dans un bocal : mais elle ne compensait pas l'absence de mon amie. Je n'avais plus de motif d'aller jouer dans le jardin de Mme Lebarrot dont je n'aimais pas beaucoup voir la figure pâle collée contre les vitres, ce qui lui faisait un nez aplati, plus blanc encore. J'employais donc le temps que ma mère consacrait à se promener avec l'architecte à flâner dans mon jardin à moi.

Soudain, au-dessus d'une haie, j'aperçus une tête brune et frisée avec des boucles à la va-comme-je-te-pousse dans lesquelles étaient semés des brins de paille et des feuilles mortes. Je la reconnus pour la fille de notre voisin, Emmeline Crépard, à laquelle, préoccupé de Marthe, je n'avais pas fait attention jusqu'ici. Son père, qui possédait quelques rentes, était poète. On le rencontrait, de préférence à l'aube ou au crépuscule, considérant le ciel avec extase et comptant perpétuellement sur ses doigts. Il vérifiait ainsi si ses vers avaient les pieds nécessaires. Mais cette précaution avait passé en habitude, et dans la conversation il continuait à agiter ses doigts en comptant mentalement jusqu'à douze, car il ne composait que des alexandrins.

Je m'approchai de la haie et demandai :

— C'est bien vous, Mademoiselle, qui avez une chèvre ?

— Oui, Monsieur.

— On s'amuserait bien à jouer tous les trois.

— Oh! oui, Monsieur.

Le lendemain, sur ma prière, maman alla rendre visite à M. Crépard. Elle me présenta et lui fit part de mon désir d'entrer en plus ample connaissance avec sa charmante fillette. Le poète faisait marcher les doigts de sa main droite sur sa main gauche, comme s'il s'exerçait au piano.

— Je suis très honoré, Madame (un, deux, trois!), de la démarche que vous daignez faire auprès de moi (quatre, cinq, six, sept!). Et ma fille sera ravie d'avoir (huit, neuf, dix) un compagnon de plaisir (onze, douze!).

L'alexandrin était sans doute terminé, car il s'empressa de nous reconduire à sa porte avec force salutations.

Emmeline, un peu timide comme son père, était d'un caractère très doux. Elle me plut tout de suite, car dès la première heure elle trouva moyen de faire mes quatre volontés. Je n'avais pas encore ouvert la bouche qu'elle disait « oui », et se prêtait d'avance à toutes mes fantaisies. En peu de temps je retrouvai l'esprit de décision que j'avais perdu au contact dominateur de Marthe, et j'éprouvai enfin la joie d'avoir sous mes ordres quelqu'un à qui je pouvais faire faire mes commissions.

Il ne m'en coûtait d'ailleurs aucun scrupule, car Emmeline s'y prêtait de la meilleure grâce du monde. On sentait qu'elle avait plaisir à me faire plaisir et que, pour sa propre satisfaction elle serait allée jusqu'au terme du sacrifice. Et ma

foi, à la voir si joyeusement complaisante, endosser si gaîment les désagréments que sa bonté refusait de me faire supporter, je m'enorgueillissais d'une telle conquête qui flattait mes instincts de paresse et développait en moi l'orgueil du plus fort.

Ce fut une époque exquise, sans une discussion, sans un nuage. La chèvre elle-même qui nous suivait dans nos jeux, vivant dans une atmosphère pacifique, « ronronnait » ses bêlements et fixait sur nous des regards empreints de sérénité. Mollement étendu à l'ombre du saule, je faisais arroser par Emmeline les carrés d'oseille et de salade, et, lorsqu'elle s'arrêtait tout en nage, le sourire qu'elle me jetait de loin me payait amplement de mon repos.

Le crépuscule tombait; le soleil ne marquait plus sur l'horizon qu'une grosse tache sanglante. Nous entendions au loin le léger trot du poney traînant la charrette anglaise, et la voix du poète (un, deux, trois, quatre, cinq, six...) en contemplation devant la nuit brune (sept, huit, neuf, dix, onze, douze!). Maman rentrait.

— Bonsoir les enfants! Vous êtes-vous bien amusés? Et toi, mon chéri, as-tu répondu aux cartes postales que Marthe t'a envoyées de Tarbes?

— Oh! non, mère... Je n'ai pas eu le temps!

Parfois nous nous livrions au jeu de cache-cache. Nous galopions à travers l'escalier de la maison déserte et choisissions pour nous dissimuler l'un à l'autre les coins les plus obscurs. Lorsqu'on se découvrait l'air s'emplissait de cris perçants qui rappelaient les piaillements des marti-

nets tournant en rond aux dernières lueurs d'une journée chaude.

Un vendr... non, c'était un jeudi, courant après Emmeline dont je n'arrivais pas à deviner la retraite, j'aperçus enfin sa robe à travers les arbustes du massif qui bordait la porte d'entrée.

— Emmeline... Enfin, je te tiens!

Je reculai stupéfait : Marthe était devant moi, l'œil sévère, tremblant de tout son corps.

— Toi! m'écriai-je. Qu'est-ce que tu fais là?

— Je te regardais jouer avec cette demoiselle... qui est ici couchée à plat ventre sous la haie... et qui n'ose pas se montrer... et qui a une robe de petite fille des rues!...

Elle courut vers Emmeline qu'elle tira à elle de toutes ses forces.

— Eh bien, Mademoiselle... Quand tu voudras te relever? Et nous débarrasser le plancher de notre jardin!

Emmeline épouvantée s'enfuit. Marthe me prit par la main, me conduisit sans dire un mot sous le saule pleureur dont la brise du soir faisait frissonner les branches, s'assit près de moi et éclata en sanglots.

— Méchant! méchant! méchant! Tu as joué avec une autre! Pourquoi as-tu fait ça?

— Parce que..., parce que tu m'as quitté.

— Est-ce que c'est ma faute si je t'ai quitté? C'est la faute de mon sale grand'père, que je déteste! Je comprends maintenant pourquoi tu ne m'envoyais pas de cartes postales pour mon album... moi qui t'en adressais de si jolies, — que j'aurais tant voulu garder!

Ses larmes coulaient sur chacune de ses joues comme un petit ruisseau. Moi je pleurais aussi, sans comprendre beaucoup ce qui m'arrivait, mais désolé qu'elle eût du chagrin à cause de moi. Elle continuait par bribes de phrases spasmodiques :

— Est-ce que tu... tu la trouves plus jo... plus jolie que moi ?

— Non... Elle n'est pas mal... Seulement je t'avoue que...

— Que quoi ?

— Que je ne l'ai même pas beaucoup regardée.

— Pourtant elle te semblait gentille?

— Oui.

— P... pourquoi ?

— Parce qu'elle faisait tout ce que je voulais.

Marthe s'était peu à peu rapprochée. Dans l'obscurité qui grandissait elle avait mis tout près de moi son petit corps secoué de larmes. Je sentis ses deux bras passés autour de mon cou, et sa voix murmura :

— A partir de maintenant je serai plus gentille... Je te promets... Embrasse-moi!

— Oh! oui, je veux bien.

Et je la serrai contre moi dans une longue étreinte. Il me sembla soudain que tout tournait autour de moi. Je continuais à l'embrasser, mais je n'y voyais plus clair, et je me sentais en proie à un engourdissement proche de la douleur. Je poussai un soupir... Et puis je ne me rappelle plus rien.

Je me réveillai dans mon lit, mais je ne bougeai

pas, car j'entendais parler dans ma chambre. Ma mère disait :

— On ne s'aperçoit pas que les enfants grandissent... On est toujours tenté de les prendre pour des bébés.

Une voix d'homme — celle de M. Lebarrot — ajouta :

— Dans huit jours ils n'y penseront plus... Mais, si j'ai un conseil à vous donner, chère amie, c'est de ne pas tarder à le mettre au collège.

CHAPITRE IX

OU J'ÉPROUVE A QUITTER MA MÈRE UNE JOIE ÉVIDEMMENT CONTRAIRE AUX BIENSÉANCES

Le jour de mon entrée au collège eut cela de particulier qu'il précéda d'assez peu le jour de ma sortie.

Pendant le mois de septembre où, ramené brusquement à Paris, j'avais été séparé de Marthe et d'Emmeline, je m'étais replongé dans la lecture des contes de Perrault : j'avais oublié les incidents qui avaient traversé notre villégiature et auxquels je n'attachais aucune importance. Quand en me levant je mis mon pied nu sur quelque chose de doux et de vivant qui se retira précipitamment en laissant échapper une plainte prolongée. C'était un chat qui se sauvait, repliant sa queue avec sollicitude.

Connaissant l'indifférence que, depuis la mort de son petit chien, ma mère professait pour les animaux, je l'appelai et lui appris la présence d'une bête dans la maison.

— Je le sais, répondit-elle. Elle est là pour te remplacer.

Cette phrase me parut obscure, même un tantinet froissante : j'en réclamai l'éclaircissement.

— Je ne puis vivre seule, reprit maman dans les yeux de laquelle passa comme l'éclair le regret d'une existence conjugale trop tôt interrompue. J'ai donc pris *quelqu'un* pour me consoler de ton absence.

— Tu me renvoies!

— Je n'ai aucune raison pour me séparer de toi, mon chéri... Mais dès demain jeudi je te mène au lycée.

— Externe?

— Non, interne. Il est préférable de couper court à toute sensibilité, et de te mettre du jour au lendemain loin de ta famille, aux prises avec les difficultés de la vie. Tu te rendras compte ainsi, dans ce monde en miniature que je te mets à même de fréquenter, que nous ne sommes pas sur terre pour nous amuser : tu deviendras plus vite un homme.

— Alors je serai seul... sans toi?

— Hélas, oui, mon pauvre mignon.

Je poussai immédiatement des cris de joie, ce qui amena sur la figure maternelle un air tout à fait vexé.

— Tu ne m'aimes donc plus? fit-elle.

— Pourquoi? interrogeai-je d'un air étonné.

— Dame! Pour accueillir avec un plaisir si manifeste la possibilité d'une séparation, même momentanée, il faut que tu fasses de ta mère qui t'a nourri, soigné, chauffé, logé, éclairé, blanchi, aussi peu de cas que d'une épluchure de pomme de terre. J'espérais pour le moins que tu pleure-

rais toutes les larmes de ta tête, et que tu passerais une nuit blanche coupée d'effroyables cauchemars.

— C'est que, fis-je un peu interloqué, je suis content de penser que je vais avoir des petits camarades.

— Tes futurs camarades, répliqua maman de plus en plus sévère, peuvent être des natures d'élite : n'empêche qu'ils ne t'ont pas nourri, soigné, chauffé, logé, éclairé, blanchi...

A ce moment notre vieux domestique qui venait mettre du charbon dans la cheminée me marcha outrageusement sur le pied gauche. Or ce pied avait un pouce, et ce pouce avait un ongle, lequel depuis une huitaine de jours, encouragé par une bottine trop étroite, s'incarnait avec obstination.

La douleur vive que je ressentis m'emplit soudain les yeux de larmes. Ma mère en les voyant couler sentit fondre toute sa colère, et, m'attirant violemment sur son cœur :

— Ah! mon petit! Enfin, tu pleures. Tu as du chagrin de me quitter!

Je n'osai pas avouer que c'était du pied que je souffrais, et non du cœur, et je compris la nécessité parfois d'être lâche pour excuser les sentiments les plus naturels.

Je profitai même du bon vouloir qu'avait fait naître ma crise d'attendrissement pour tirer une carotte, afin de réaliser un rêve. Depuis quelque temps j'avais envie d'un cent de billes. Cent billes pour un garçonnet, à un âge où l'on n'a pas encore le sens exact des proportions, sont plus difficiles à demander que cent louis pour un jeune homme. J'exprimai pourtant mon désir avec

audace. Maman qui sentait bien que dans cette grave circonstance il serait malséant de rien me refuser, me conduisit au prochain bazar et demanda cent billes de pierre.

— C'est que, risquai-je timidement, je les préférerais en agate.

— En agate! Ignores-tu, mon enfant, que l'agate est une sorte de pierre précieuse? Bon marché certainement, mais pierre précieuse tout de même!

La crainte d'essuyer un échec m'inspira un subterfuge, enfantin me direz-vous, mais ingénieux. Je baissai les yeux et murmurai d'une voix doucereuse :

— C'est à cause de grand'mère, tu sais, qui s'appelle Agathe... et que j'aime tant!

Maman d'un air ravi me caressa la joue.

— Ce gamin a l'esprit de famille, dit-elle.

Puis se tournant vers le commis :

— Donnez cent billes d'agate à cet enfant, en souvenir de son aïeule.

Ah! si l'on avait pu soulever le couvercle de mon âme, on y eût découvert un levain de bien vilaine hypocrisie! Je savais en effet, ayant causé tout récemment avec le fils du pharmacien qui fréquentait au jardin des Tuileries la « bourse des billes », que les agates étaient en hausse, et que j'en pourrais changer une contre dix de pierre.

Evidemment je nourrissais en moi d'instinctives aptitudes commerciales. Alors à quoi bon m'abrutir sur le latin, le grec, la littérature, la poésie, connaissances de luxe faites pour dépenser inutilement le plus beau temps de ma jeunesse en fleur?

Est-ce en pâlissant au lycée sur les œuvres d'auteurs décédés, et qui, s'ils revenaient à la lumière, seraient bien surpris de se voir bombardés classiques et de contempler leur buste dans les cours d'honneur, est-ce, si j'ose me permettre cette métaphore audacieuse, en se farcissant la cervelle de langues mortes, que l'on apprendra à *struggle-forlifer*, autrement dit à combattre violemment pour la vie?

C'est pourquoi, pendant tout le trajet qui séparait ma demeure du lycée où comptait me clore, dix années durant, la tendresse maternelle, fus-je poursuivi par une idée fixe : me faire renvoyer au plus tôt.

Oui, me faire renvoyer! Mais non pas comme la plupart de mes compagnons d'âge pour mener une ère de folie et de dissipation. Pour m'atteler au contraire, loin des versions et des thèmes, à des besognes utiles. Je sentais déjà s'affirmer en moi une tendance à considérer l'avenir sous un angle différent de celui sous lequel on a coutume de le concevoir, et qui n'avait aucun rapport avec mes humanités.

Dans ces dispositions d'esprit les hauts bâtiments du collège semblables à une caserne de pompiers, et dont la façade étalait une nudité quasi-inconvenante, n'évoquèrent nulle pensée décourageante. Je considérais avec curiosité ces murailles qui revêtaient un aspect grave pour vous inspirer de loin des idées de discipline, cette porte de fer qui s'entr'ouvrait en un entrebâillement mystérieux et faisait « boum » en retombant, ces gargouilles moyen âge aux gueules largement ou-

vertes qu'on avait conservées probablement pour faire croire aux élèves retardataires qu'ils allaient être avalés tout crus, ce concierge en uniforme de général qu'on avait choisi pour sa voix caverneuse, et je n'éprouvai pas de frisson en entendant le tambour dont le roulement amenait les élèves à la récréation comme si c'eût été au combat. Moi, j'eus beau me forcer, je ne pus parvenir à envisager la cour d'honneur pleine d'arcades et d'ombre comme un cloître au seuil duquel je devais lâcher toute espérance. Tout cela me parut hors de proportion avec le programme qu'on réservait à des apprentis de l'existence, et j'eus l'impression que dans ce palais rébarbatif destiné à faire de jeunes hommes, on ne s'était occupé que de fausser leur esprit en cherchant à les terrifier par des moyens de croquemitaine.

Aussi fut-ce d'un cœur léger que j'affrontai le proviseur devant lequel on me fit comparaître. C'était un petit homme chauve, du côté gauche seulement, celui où dans la mobilité de l'œil, la contraction rapide du coin des lèvres semblait se concentrer toute la pensée. Ses gestes étaient saccadés et, par un mouvement d'agitation nerveuse, ses pieds se tordaient et se détordaient continuellement.

J'appris plus tard qu'il avait été marié deux fois, à deux femmes effroyablement fidèles, et qu'il n'avait jamais eu d'enfant. Il avait vécu à cause de cela dans une rage perpétuelle, ambitionnant le sort des pères de famille, et il avait tenu à diriger un collège dans le seul but de faire passer sa méchante humeur sur les enfants des

autres. Ce besoin raté de paternité l'avait même conduit à envier le bonheur de ceux, qui, ignorant la conduite légère de leur épouse, s'étaient trouvés récompensés de leur aveuglement par une abondante et indiscrète lignée.

Quand j'entrai dans son cabinet je crus qu'il allait me dévorer. Il me lança, à travers ses lunettes, des regards flamboyants, et crispant la main sur le cuir verni de son fauteuil :

— C'est à vous, Madame, cet enfant-là?

— Mais... oui, Monsieur! répondit ma mère interloquée.

— Extraordinaire, inouï ce qu'il y a d'enfants en France! On ne voit que ça! Tout le monde en fait, ma parole d'honneur!...

Ce qui lui restait de cheveux remua de colère; son front se colora d'une rougeur de brique. Il se dressa devant moi menaçant, les pieds tordus.

— Et qu'elle est votre intention en venant ici, jeune homme? Vous allez voir ce qu'il va me répondre! « J'entre au collège pour travailler ». Oui, je connais la phrase... Si je ne l'ai pas entendue cinq cent fois je ne l'ai pas entendue une seule. Allons! Quelle idée vous a poussé à venir parmi nous? Répondez, et ne mentez pas!

— J'entre au collège, répondis-je bravement, avec la ferme intention de ne rien faire et de dissiper mes camarades.

Maman fit un bond terrible.

— Ne l'écoutez pas, Monsieur... Il est fou! Il ne faut pas attacher d'importance à des paroles prononcées dans l'émotion inséparable...

Mais la figure du proviseur s'était détendue; un sourire avait fendu ses lèvres.

— A la bonne heure! dit-il en détordant ses pieds. Voilà qui n'est pas banal!

— Mon fils, Monsieur le proviseur, s'est mis stupidement en tête de faire une plaisanterie.

— N'en croyez rien, Madame. Cet enfant vient de dire la vérité. Il s'est montré tel qu'il est, tel que ses compagnons d'études qu'il va rejoindre tout à l'heure, mais qui, eux, n'osent pas afficher leur opinion. Comment voulez-vous qu'il entre ici avec le désir de travailler? Il quitte brutalement l'agrément de ses habitudes, le confort de la maison familiale, la bonne nourriture, les gâteries quotidiennes, les bonnes heures de temps perdu où le condamne agréablement la négligence ou l'égoïsme de ceux qui l'entourent, la liberté relative de ses gestes et de ses paroles, l'imprévu de la vie que comporte l'absence de discipline, et vous exigeriez que devant une perspective de labeur, de privations, de châtiments, d'efforts du cerveau et d'isolement du cœur, il se mette à sauter de joie? Il a prononcé tout à l'heure les mots qui reflétaient sa pensée à la place de ceux que vous attendiez et qui reflétaient la vôtre. Cela me console un peu de tout ce que j'entends autour de moi. Jusqu'à présent je n'avais eu affaire qu'à des caractères sans volonté, qui tremblent devant la férule. Je serais ravi d'assister une fois par hasard à la manifestation d'une personnalité.

Il sonna. Un surveillant entra, de haute taille, si grand qu'il se cogna la tête à la porte basse; et je remarquai que son front était couvert d'une

foule de petites bosses. Le proviseur, entièrement radouci, le regard voilé de tendresse, me prit par la main.

— Monsieur Fiole, conduisez ce jeune loup dans la bergerie.

J'embrassai maman avec précipitation et sortis avec M. Fiole qui, en passant sous la porte, se cogna derechef.

CHAPITRE X

COMMENT, DE MA PREMIÈRE JOURNÉE DE COLLÈGE, J'EUS UNE IMPRESSION MOINS PÉDAGOGIQUE QUE CULINAIRE.

M. Fiole me fit traverser deux ou trois cours plantées d'arbres rabougris, ceintes de murailles hautes et grises que l'on s'étonnait de ne pas voir couronnées d'un chemin de ronde et ornées d'échauguettes et de mâchecoulis, au-dessus desquelles en levant le nez perpendiculairement au sol, on apercevait un petit carré de ciel bleu. Les bruits de la rue ne parvenaient ici qu'à regret, sous forme de sourde rumeur. L'horloge d'une église proche se mit à sonner, à coups graves et lents, comme si elle eût voulu avertir qu'en cette retraite le temps s'écoulait moins rapidement qu'ailleurs. Est-ce pour cette raison que les années de prime jeunesse paraissent interminables, et que les vieillards ont la sensation qu'ils ont vécu, jusqu'à vingt ans, la moitié de leur vie? Seuls les gens de province qui mesurent leurs gestes et leurs discours au rythme cadencé des balanciers de cui-

vre doivent aux vieilles horloges de famille d'avoir conscience du temps qui passe, — tandis que les habitants des villes s'essoufflent à suivre les coups précipités que, dans leur hâte à dévorer le temps, marquent les pendules pressées.

Pendant cette courte promenade à travers les préaux silencieux et les corridors sonores, je crus voir que mon compagnon avait bon cœur. En effet, chaque fois que M. Fiole passait sous une porte ou sous une voûte basse, oubliant que, même en me dressant sur le bout des pieds, je ne risquais pas d'en atteindre le linteau, instinctivement il me disait : « Prenez garde! » Et comme, dans sa crainte naïve que je ne me blessasse, il ne s'occupait que de moi, c'était lui qui se heurtait violemment, de sorte que de plus en plus son front se coiffait d'une couronne de bosses qui ressemblait de loin à une ceinture de sauvetage. Je dois ajouter que cet excès de précaution à m'avertir d'un danger que je ne courais pas et dont il subissait inutilement les inconvénients m'inspira moins de reconnaissance que d'envie de rire.

Enfin il poussa une dernière porte lourde, mal huilée, et je me trouvai dans une salle d'étude.

Mon apparition, suivie de celle du surveillant, causa un grand remue-ménage : des pieds cherchant à dissimuler des objets bizarres gigottèrent sous les tables; mais la haute taille de M. Fiole l'empêcha de voir ce qui se passait si bas. Il se contenta de dilater ses narines et d'interpeller le maître d'étude qui travaillait, tellement plongé dans ses dictionnaires qu'on ne distinguait que ses cheveux blonds, longs et plats, dont le ruissel-

lement me rappelait les branches du saule pleureur de notre villa « Petite Chose ».

— Monsieur Veste, veuillez fermer les fenêtres... Ça empoisonne la cuisine.

— Vous croyez? répondit le maître d'étude.

— Il n'y a pas de « vous croyez? » Vous ne sentez pas le veau aux carottes?

— Non, Monsieur l'inspecteur.

— Ce n'est pas possible... Vous avez le nez bouché!

— Oui, Monsieur l'inspecteur. Depuis quinze jours le froid me tombe sur la tête, grâce à un carreau cassé... J'ai adressé immédiatement une réclamation à qui de droit : *il* ne m'a pas encore répondu.

— Vous ne pensez pas qu'au bout de quinze jours seulement l'Administration fasse droit à votre demande. Il faut le temps matériel d'ordonner une enquête...

— Il eût suffi de donner des ordres à un vitrier.

— De telles discussions sont inadmissibles, Monsieur Veste, en dehors de M. le proviseur qui seul aurait pouvoir de trancher le différend. Qu'il vous suffise de savoir que votre coryza, correctement signalé, n'a point passé inaperçu aux yeux d'une administration vigilante, et est en ce moment l'objet d'une procédure régulière. Ne vous inquiétez donc pas du courant d'air qui continue à s'abattre sur votre crâne, et dont vous ne vous apercevrez plus le jour où la pose du carreau neuf témoignera de la sollicitude de vos supérieurs à votre égard.

— Je remercie l'administration...

— Je lui ferai part de votre gratitude. En attendant, je vous présente un nouvel élève.

— Ah! ah! s'écria M. Veste, heureux de cette diversion qui lui permettait d'abandonner le terrain brûlant où il s'était engagé avec trop d'audace. Approchez, jeune homme, comment vous appelez-vous?

— Paul Dapy.

— Avec deux *m* ?

— Je ne comprends pas.

— Vous me dites que vous vous appelez « Pomme d'api »... Je vous demande si vous écrivez cela avec deux *m* ?

Les vingt-sept élèves qui nous entouraient furent pris d'un accès de fou rire. M. Fiole les enveloppa d'un regard sévère.

— Taisez vous! Ce n'est pas une raison parce que votre nouveau condisciple est affligé d'un nom grotesque pour que vous lui fassiez sentir les inconvénients de son infirmité!

— Mais, protestai-je, je ne suis pas infirme, et je prétends que mon nom n'a rien de grotesque. Mon père s'appelait Robert Dapy : moi, je m'appelle Paul. Si vous entendez de travers, ce n'est pas de ma faute! Paul et Pomme, est-ce que ça se ressemble ? D'ailleurs je vois qu'il faut me résigner. Je n'ai jamais pu prononcer mon nom, qui en soi n'a rien de drôle, sans que tout le monde se mette à rire. Aussi depuis ma naissance on ne m'a jamais appelé autrement que Pomme, les uns pour plaisanter, les autres parce qu'ils ne comprenaient pas. Et je vois que, quoi que je fasse, il en sera

toujours ainsi. Alors autant se décider tout de suite. « Pomme d'Apy ! » Je me nomme « Pomme d'Apy », — avec deux *m*.

A peine eus-je terminé ce petit discours que j'avais prononcé d'une haleine, sur un ton d'animation un peu nerveuse, que les vingt-sept élèves éclatèrent en applaudissements et vingt-sept voix s'écrièrent :

— Bravo, Pomme !

J'étais officiellement baptisé. La tradition se continuait de cette appellation familière que les miens avaient adoptée pour se conformer à l'usage qui veut que, sous prétexte d'affection, le nom d'un enfant soit immédiatement déformé, — mais cette fois c'était pour toujours. J'étais destiné à me retrouver continuellement dans la vie avec mes vingt-sept camarades auxquels dès demain allaient se joindre les élèves des autres divisions ; et tous m'appelleraient Pomme, me désigneraient de la meilleure foi du monde aux étrangers comme étant Pomme, et, les années aidant, arriveraient même à ne plus se souvenir de l'étymologie de ce sobriquet, dans lequel disparaîtraient à la fois mon prénom et mon nom patronymique. Ah ! mon pauvre père eût été bien surpris, lui qui, lorsqu'il me cherchait un nom de baptême, avait porté son choix sur une sonorité simple et courante, en son désir de m'éviter avant tout l'inconvénient d'une étiquette ridicule.

En somme cet incident m'avait été utile, car il avait tourné à mon avantage et avait déchaîné autour de moi de précieuses approbations. Je conclus donc dans mon petit for intérieur :

« Pomme d'Apy, ton début semble t'avoir attiré des sympathies parmi les jeunes gens de ton âge. Tu vas donc pouvoir sans difficulté choisir, entre les caractères conformes au tien, les relations indispensables à ton avenir qui se dessine : ce qu'on appelle les amitiés de collège. Quand tu auras conquis ces âmes sœurs, et si le sort, ou ta volonté, t'amène à abandonner avant l'heure le lycée et ses préaux aux arbres rabougris, ses hautes murailles plafonnées d'un petit carreau de ciel bleu, tu les retrouveras toujours au cours de l'existence, ces amis de classes, de jeux, d'illusions naïves, et ils te serviront d'appui moral et à toi-même de comparaison. »

Aussi considérai-je avec intérêt les deux compagnons que me désignait comme voisins la place que M. Veste venait de m'attribuer.

Celui de gauche était un gentil petit bonhomme aux cheveux châtains, aux yeux couleur purée de marrons. Vif, brusque, le regard au guet. Ses oreilles constituaient à elles seules une curiosité. Elles étaient d'une mobilité extraordinaire, se rabattaient, se dressaient au gré de ses inquiétudes : de véritables oreilles de lièvre, pointues, frémissant au moindre bruit, impressionnées par le pas même léger du pion, de sorte que celui-ci, quelque diligence qu'il fît, ne pouvait le pincer en flagrant délit de paresse.

Comme j'allais prendre place sur le banc, il me repoussa en me disant à voix basse :

— Prends garde, tu vas t'asseoir dans la casserole.

Je m'expliquai alors l'épisode du veau aux

carottes. M. Veste avait beau fermer toutes les fenêtres pour supprimer les odeurs de cuisine, la salle d'étude s'emplissait d'autant plus de parfums de ragoût.

Chaque élève, en effet, profitant de ce que le rhume de cerveau congestionnait les muqueuses du maître, avait auprès de lui un fourneau à essence sur lequel il fabriquait une petite friandise. Ici c'était un chou farci, là un bœuf au gratin, en face un navarin aux pommes... Et pendant que les sauces réduisaient, se coloraient de roux savants, bouillottaient à petit feu, M. Veste, privé d'odorat, repiquait une tête dans ses dictionnaires, travaillait sans relâche à « annoter les classiques », derrière l'écran blond et long de ses cheveux plats.

Ma première impression fut que je tombais dans une maison de fous. Je reconnus plus tard qu'il n'en était rien, que le collège est une image réduite mais exacte de la société. Là on se croit forcé, comme plus tard dans le monde, d'obéir à un esprit de taquinerie aggravé de fainéantise, — laquelle en prenant de l'âge n'est plus que de l'indolence, — bref de se livrer à des passe-temps d'un goût douteux pour le simple plaisir de faire des « blagues » et d'embêter le gouvernement.

— Alors, lui dis-je, tu veux être cuisinier?

— Non. Je veux être ministre.

— Ministre de quoi?

— De l'Instruction publique.

— Alors pourquoi fais-tu du veau aux carottes?

— Parce que j'aime mieux ça que d'apprendre le français.

Je le regardai avec des yeux agrandis.

— C'est que, continua-t-il, je n'ai jamais pu apprendre l'orthographe : les doubles lettres m'ahurissent, et les subjonctifs m'affolent. Ma mère, qui s'était chargée de mon éducation première et mettait son honneur à me faire faire un jour des dictées impeccables, s'entêta à vaincre ma résistance et se dépensa en cruels efforts. Elle en eut une méningite dont elle mourut. Je me souviens encore de ses dernières paroles : « Adieu, « mon fils. Efforce-toi d'être toujours un honnête « homme, et de faire accorder les participes. »

— La pauvre femme avait raison : ton ignorance peut te fermer de nombreuses carrières.

— Aussi je veux devenir ministre. C'est une idée fixe. J'aurai des secrétaires qui m'écriront mes lettres, et un jour je rendrai un décret qui supprimera l'orthographe. Comme cela nos enfants n'auront plus besoin d'aller au collège...

— Et toute leur vie ils pourront faire du veau aux carottes.

Le futur ministre me regarda un peu interdit, de l'air de quelqu'un qui se demande : « Ah! ça, se moquerait-on de moi? » Mais j'avais conservé un aspect si candide que ce soupçon n'eut que le temps de l'effleurer.

D'ailleurs, voyant ses oreilles dresser leur pointe au bruit d'un dictionnaire qui se ferme, je compris que M. Veste parcourait la salle d'étude d'un œil inquisiteur, et la conversation en resta là.

CHAPITRE XI

OU IL SUFFIT D'UN SIMPLE MUSCLE ZYGOMATIQUE POUR ÉVEILLER DANS MON AME D'ENFANT UNE PHILOSOPHIE D'HOMME MUR.

Mon voisin de droite, à première vue nature sérieuse et douce, révélait à la longue une étrange particularité qui le signalait à l'attention de ses contemporains et faisait de lui une sorte de phénomène. Rarement les bizarreries de la nature s'étaient manifestées chez un individu sous une forme aussi surprenante et contraire à nos habitudes.

Jules Havenne de Plers (tel était le nom de ce jeune homme issu d'une des plus nobles familles de Niort) était un joli garçon aux traits fins, à la parole harmonieuse, aux dents si régulières qu'elles faisaient l'effet d'être fausses. Il n'était ni boiteux, ni borgne, ni manchot; son cheveu n'était pas rare; nulle tache de vin ne déshonorait sa face et ses ongles n'étaient pas déchaussés. Rien au premier abord ne faisait donc prévoir l'anomalie physique dont l'avait gratifié la Providence.

Je m'en aperçus à un incident de minuscule importance. Le hasard fit que j'eus à lancer un mot plaisant dont l'à-propos mit en joie mon camarade de gauche. A ma grande surprise Jules Havenne de Plers se mit à pleurer. Je n'attachai pas de gravité à cette remarque inattendue, pensant que la contraction douloureuse que je relevais sur son visage était causée par une douleur interne : mais dix minutes après un nouvel incident se produisit.

M. Veste, qui feuilletait les copies de la précédente classe, annotées par le professeur de géographie, éleva la voix d'un ton goguenard.

— Havenne!

— M'sieur?

— Votre professeur se plaint que vous vous moquez de lui.

— Moi, m'sieur?

— A sa question : « Où se trouve le Trans-« vaal? » vous avez répondu : « Le Transvaal se « trouve vis-à-vis de l'Angleterre. »

— Non m'sieur.

— Je ne l'invente pas peut-être?

— Mais vous n'avez pas regardé derrière. La phrase n'est pas finie. J'ai mis : « Le Transvaal « se trouve vis-à-vis de l'Angleterre... » tournez la page : « ...dans une position qui ne vous donne « vraiment pas envie d'être Anglais. »

— Ce n'est pas une réponse cela!

— Si m'sieur. Elle peut ne pas vous plaire, mais c'est une réponse.

— Est-ce que vous vous figurez que vos parents vous mettent au lycée pour insulter une nation

limitrophe qui pousse l'amabilité jusqu'à nous proposer dans nos propres colonies l'aide de ses conseils et de ses soldats? Pour vous punir de votre ingratitude, je vous prive de sortie dimanche.

— Dimanche, m'sieur? C'est justement la fête à mon oncle!

— J'ai dit.

Tout à coup Jules Havenne se mit à rire.

— Ah! vous riez? s'exclama M. Veste. Puisque cela vous fait tant plaisir, je vous prive pendant quinze jours!

— Mais, m'sieur, je ne ris pas... Au contraire je...

— Vous ne riez pas! Est-ce que vous vous payez ma tête?

Le fait est que le facies du jeune Havenne s'élargissait en un rire cocasse, le rire de Gwynplaine, le rire de l'*Homme qui rit :* si bien que toute l'étude encouragée par l'aspect de ce masque qui s'entêtait à exprimer la joie, n'y tint plus et se tordit. Cependant que M. Veste hors de lui, le globe de l'œil en relief, assénait sur sa chaise des coups de poing rageurs et hurlait, dominant à peine la tempête joyeuse :

— Ah! vous ne voulez pas cesser ces ricanements incongrus? Eh bien, ce n'est pas quinze jours que vous resterez enfermé, mais un mois, deux mois, six mois... jusqu'aux grandes vacances!

Le tambour heureusement roula pour la récréation : ainsi fut interrompue pour le pauvre Jules la pluie des châtiments scolaires. Sans quoi il se fût bientôt trouvé dans la situation des forçats

qui, par suite de condamnations accumulées, se trouvent devoir payer à la société un solde de cent quatre-vingt-dix ans de bagne.

Comme nous marchions côte à côte dans la cour aux murailles pelées qu'égayaient trois marronniers poitrinaires :

— Hé quoi ! lui dis-je, tu n'étais pas sans savoir qu'en exaspérant M. Veste par cette hilarité intempestive tu t'attirais les pires peines ! Pourquoi continuais-tu à te livrer à une joie dangereuse pour ta liberté et tes distractions futures?

Jules Havenne de Plers me répondit :

— Hélas ! je n'étais pas libre de vous complaire, car je suis victime d'une conformation spéciale. Quand il faut rire, je pleure ; quand il faut pleurer, je ris. En un mot mes muscles fonctionnent au contraire de ceux des autres mortels. Une sensation joyeuse a pour effet de produire sur mon visage une contraction pénible qui donne à mon masque l'expression de la douleur ; une impression triste sollicite par contre mon muscle zygomatique et me donne l'apparence d'un être follement gai.

— C'est un peu en somme, interrompis-je, comme si tu marchais la tête en bas ou les pieds retournés.

— Tu comprends maintenant, ô mon nouvel ami, combien cette singularité m'attire de désagréments. Je n'ose plus assister à un mariage de peur de jeter sur la cérémonie par mes larmes joyeuses un voile de tristesse, — ni à un enterrement par crainte d'exciter l'indignation des gens bien conformés par une expression de physiono-

mie plaisante qu'ils se refuseraient à considérer comme l'expression de ma profonde douleur. Personne ne veut croire à la sincérité de ce phénomène : alors je passe pour un fumiste, ou, ce qui est pire, pour un mauvais cœur.

— Au fond, répliquai-je, il n'y a aucune raison pour que le rire qui, suivant certains, est une grimace, au point de paraître parfois une forme de souffrance, se manifeste par un tiraillement des muscles en large plutôt qu'en long. Et cela n'empêche pas qu'on soit un homme comme les autres, c'est-à-dire un être qui parle, qui agit, qui pense et qui raisonne.

— Alors, s'écria Jules, tu admets cela sans trop de surprise?

— Mon Dieu! répondis-je, je n'ai pas encore à mon âge suivi de cours pratique de philosophie, mais, j'ai déjà eu l'occasion de m'étonner que l'homme soit porté à n'admettre chez les autres que ce que lui-même a coutume de faire. Ce qu'il découvre par trop opposé à ses usages ou à ses habitudes le stupéfie, et il en prend volontiers prétexte pour affirmer son indignation. Un nègre ne saurait se promener dans une rue de France sans que chaque passant trouve comique qu'il ne soit pas de peau aussi blanche que la sienne. Deux sentiments encouragent le monde à agir de la sorte : d'abord la conviction que votre geste est infiniment supérieur au geste d'un autre; ensuite l'amour-propre inné au cœur de l'homme et qui fait que, devant une chose qu'il n'admet pas ou ne comprend pas, il a peur avant tout, s'il l'approuve, qu'on ne se moque de lui.

Jules Havenne de Plers, peu habitué à ouïr de telles paroles, me regardait avec des yeux très bons, et, comme il se sentait fortement ému il recommençait à rire.

— Hein? lui dis-je, n'est-ce pas surprenant l'influence de l'atmosphère scolaire? Voilà deux heures à peine que je suis au collège, et j'ai déjà fait en philosophie d'incontestables progrès. Si cela continue, dans six mois j'aurai terminé mes études et je serai bachelier!

Cette réflexion plaisante égaya Jules, qui par conséquent se mit à fondre en larmes. Et je conclus :

— Allons, ne te fais pas de bile! Arrange-toi pour devenir un jour un homme célèbre, et tu verras t'imiter tous ceux qui maintenant te blâment, essayant dans leur désir d'être à la mode, de pleurer pour paraître rire et de rire pour avoir l'air de pleurer.

CHAPITRE XII

OU JE M'APERÇOIS QU'ENTRE L'HOMME ET L'ENFANT IL N'Y A QUE L'ÉPAISSEUR D'UN GENDARME.

Cette conversation eut pour résultat de me rendre très sympathique mon jeune camarade Jules Havenne de Plers et de supprimer en moi cet insupportable sentiment de solitude particulier à ceux qui se trouvent brusquement jetés au sein d'une foule nombreuse mais indifférente.

Jules était d'ailleurs très bon, d'une de ces bontés qu'il est du devoir de parents précautionneux d'arrêter dans leur développement : d'une bonté poussée au dévouement exagéré, au sacrifice inopportun. S'il avait été saint Martin, il eût abandonné son manteau tout entier, avec son gilet, son pantalon, ses chaussettes, et, à supposer qu'il n'eût pas été immédiatement arrêté pour incorrection dans sa tenue, huit jours après il fût mort d'une fluxion de poitrine.

La constatation que je fis de cette nature d'élite me décida à ne point le perdre de vue dans la vie : je m'en trouvai fort bien, et aujourd'hui je

ne compte plus les services qu'il m'a rendus; — je ne les compte plus, avouons-le tout bas, parce que j'en ai beaucoup oublié.

Songez combien rares sont les braves gens qui mettent leur joie à faire celle d'autrui sans rien réclamer en échange, et à qui jamais ne viendrait la pensée, en vous apitoyant sur leurs propres souffrances, de vous troubler dans la satisfaction étroite de votre personnalité. Aussi, me livrant à quelques réflexions pratiques, je conclus nettement :

— La vie de collège a cela de bon qu'elle vous met à même de vous créer des relations profitables. Je me suis déjà acquis l'amitié, à droite — d'un chien dévoué; à gauche — d'un futur ministre. Que je découvre par-dessus le marché un banquier en grain et un journaliste en herbe, je serai presque sûr de parvenir un jour aux plus hautes situations. En y ajoutant un préfet de police, par prudence!... Est-ce qu'on sait? On ne se gardera jamais trop contre la possibilité, de jour en jour plus répandue, des erreurs judiciaires.

Après quoi, désireux de m'acquérir à jamais l'estime de mes deux compagnons, je leur payai à chacun un éclair au café.

Mes six premières semaines de collège passèrent vite, bien que je ne fusse pas sorti une seule fois le dimanche. Ma mère prétendait qu'il valait mieux me transplanter radicalement, me priver tout à fait du confort familial afin d'atténuer la vivacité de mes regrets, et que je la remercierais plus tard de m'avoir aidé « à devenir un homme ». Le fait est que je n'étais pas fâché d'être un peu

seul, enfin dégagé de la tyrannique influence des parents qui se constituent de droit nos impitoyables gardiens. Je constatais qu'on pouvait très bien se passer de remontrances et agir quand même sans commettre trop de bêtises. L'Expérience me guettait : je n'en trouvais pas l'aspect rébarbatif et commençais à en ressentir les bienfaits.

Et ma foi, lorsque le matin des vacances dominicales je voyais pour douze heures sortir mes camarades à qui mon exil inspirait des phrases de pitié, je les regardais s'éloigner sans regret, savourant, dans ce que ma solitude passagère comportait de tranquillité, ce que j'appelais « mon indépendance ». Le soir, ils revenaient, d'aucuns les yeux gros de larmes qu'avait fait couler le chagrin de la séparation hebdomadaire, d'autres lourds des reproches dont les avaient accablés des parents vexés des notes de la semaine et qui avaient employé leur dimanche à traiter leur fils de crétin.

Pour ceux-là le dortoir semblait plus sinistre, le réveil plus maussade : et à les retrouver désolés je me félicitais d'éviter ces distractions qui se résolvaient en tristesse.

Tous les mercredis à quatre heures maman me faisait appeler au parloir. J'attendais sa visite avec impatience, car j'adorais les friandises et elle en était généreuse. Elle m'embrassait avec plaisir et me faisait des questions auxquelles je répondais la bouche pleine : si je travaillais bien, si je n'avais pas été malade, si la nourriture était bonne, à quels jeux je me récréais et si je pensais

quelquefois à elle. Ces cinq sujets de conversation terminés, nous n'avions plus grand'chose à nous dire, et quand j'avais fini de manger mon pain bourré de gigot ou de pâté, elle me disait en me mettant dans la main un sac de bonbons ou un pot de confiture :

— Allons, maintenant que je suis tranquille sur ton compte, va jouer, mon chéri. J'irai rendre prochainement visite à ton proviseur pour savoir s'il est content de toi.

Heureusement qu'elle n'y allait jamais, car j'avais conscience que nul n'aurait pu me citer comme un élève modèle. Le don d'observation que j'avais en moi, et aussi ma curiosité de connaître les hommes firent que je ne m'appliquai que très peu aux études quotidiennes : calcul, orthographe; *rosa*, la rose, *cornu*, la corne. Je m'étais habitué à considérer mes livres de classe comme des objets de luxe que j'admirais de loin et auxquels je me gardais bien de toucher

Vers le milieu du troisième mois qui suivit mon entrée en septième, le proviseur vint officiellement annoncer les places de la composition de la semaine. Après avoir promené sous ses lunettes un regard satisfait, tordu et retordu ses pieds dans ce geste nerveux qui lui était familier, il m'aperçut et, plein de bienveillance, me fit signe d'approcher.

— Jeune élève, dit-il, j'ai le plaisir de vous annoncer que vous êtes *dernier* en latin. Mais quand je dis « dernier » c'est « dernier », d'une façon incontestable, retentissante, irrémissible.

— Je m'y attendais, Monsieur le Proviseur.

— Je le crois volontiers, car vous avez trouvé le moyen de dépasser les « derniers » les plus légendaires. S'il y avait un rang plus « dernier » que « dernier », vous l'emporteriez haut la main. Savez-vous que c'est très fort ce que vous avez tenté là? Nous possédons ici des élèves très intelligents... Jamais ils n'auraient pu atteindre cette perfection dans le mauvais!

Et s'adressant à la classe tout entière :

— C'est ce qui vous prouve, mes jeunes amis, qu'il faut parfois autant de talent pour faire laid que pour faire beau. D'ailleurs vous vous en apercevrez plus tard en contemplant certaines manifestations de la peinture et de la sculpture qui serviront de prétexte à fonder des écoles d'esthétisme destinées à devenir célèbres. L'élève Dapy a certainement créé l'école du Parfait crétinisme. Nous lui décernerons donc une double exemption verte.

Il revint vers moi et me pinçant amicalement l'oreille, d'un geste à la Napoléon :

— Continuez, mon ami, continuez!

Puis il sortit avec sur les lèvres un sourire étrange, à la fois ironique et sévère, tel qu'on n'eût pu affirmer s'il parlait avec conviction ou s'il se moquait du monde, mais où je retrouvais, imprévue et paradoxale, sa rancune contre les enfants des autres.

La vérité est que je n'étudiais réellement qu'aux heures de récréation. Les silhouettes de mes condisciples défilaient devant moi en kaléidoscope et à les voir agir, à les entendre parler, j'emmagasinais des trésors de science.

La première chose qui me frappa fut une balle rigoureusement lancée, une balle mouillée, très dure qui s'abattit sur mon œil droit. Je poussai un cri de douleur auquel répondirent de joyeux éclats de rire. Le coupable était un garçonnet doux de visage, gracieux d'attitude, avec un regard bleuté, paisible, dégagé de toute lueur mauvaise. Il avait pourtant l'air ravi de m'avoir fait du mal, et je le vis à plusieurs reprises s'efforcer d'atteindre avec sa balle l'œil de ses autres camarades.

La marque de l'enfance me parut être une instinctive cruauté et plusieurs spectacles me confirmèrent dans cette pensée. Ici de faibles gosses se *collaient* de force au jeu de saute-mouton, et recevaient des « grands », sur leur pauvre petit dos recroquevillé, des *plombes* terribles. Là des crocs-en-jambe traîtreusement donnés jetaient à terre ceux dont le seul tort était de ne pas se tenir sur leurs gardes. Autre part, dix à quinze élèves se réunissaient contre un seul, le poussaient dans l'angle d'un mur et, par des élans combinés et successifs, l'y comprimaient à l'étouffer.

Evidemment le hasard ne m'avait pas conduit spécialement dans une assemblée de monstres : c'est donc que l'humanité portait en elle un levain de méchanceté regrettable et recueillait dès l'œuf plus de joie à parfaire le mal qu'à esquisser le bien. De cela je m'aperçus plus loin en divers événements de mon existence mouvementée, bien qu'en général le vulgaire attache à ces mauvais penchants une importance moindre, grâce à l'éducation dont le but est de masquer les sentiments

malsains, et au besoin de les présenter sous un aspect pratique ou séduisant.

Par exemple j'appris avec étonnement qu'au collège on ne « volait pas ». On se contentait de « chiper ». Le vol est un gros mot que la société s'obstine à maintenir dans son vocabulaire et à punir de peines graduées. Mais les lycées ne sont pas régis par le code, et le pion n'exerce pas les pouvoir du gendarme.

On ne se privait donc pas de « chiper ». Cet acte, également malhonnête, revêtait l'aspect d'une simple farce. Et lorsque je me risquai timidement à prétendre qu'entre « chiper » et « voler » je ne voyais pas de différence, je fus accablé de quolibets et constatai que je baissais considérablement dans l'estime de mes condisciples.

Le résultat de cet impair fut qu'à partir de ce jour, pour m'apprendre à être plus avisé dans mes propos, on me chipa tout ce qu'on put raisonnablement me chiper : surtout les friandises que je rapportais du parloir, lorsque ma mère venait le mercredi prendre de mes nouvelles et m'embrasser.

Pour mettre à l'abri bonbons, gâteaux et confitures, je pris donc l'habitude de tout dévorer au parloir, pendant la courte demi-heure consacrée aux effusions de famille.

Et chaque jeudi je me présentais à l'infirmerie, les traits tirés, la mine pâle, presque verte, sous le coup d'une formidable indigestion.

CHAPITRE XIII

OU, SOUS PRÉTEXTE D'UNE PSEUDO-MINE D'OR, JE PÉNÈTRE LE MYSTÈRE DE L'AME DES GOGOS.

Chaque fois que le hasard de ma gourmandise et la révolte de mon estomac me mirent en contact avec le médecin du collège, je constatai chez cet estimable savant, lequel passait cependant à la ville pour faire son métier en conscience et se distinguait de la plupart de ses confrères par une grande honnêteté professionnelle, une hâte mal dissimulée à se débarrasser des malades qui affrontaient ici son examen. Aux questions qu'il posait il n'attendait pas la réponse, vous tâtait le pouls au trot, vous auscultait au galop, et ne se remettait au pas que pour dire à la sœur infirmière :

— Inutile de préparer un lit. Indisposition purement passagère!

— Huile de ricin?

— Non, non...

— Lavement?

— Si vous voulez... Mais debout, au passage, sans insistance... Et renvoi immédiat à l'étude.

Je ne me souviens pas avoir entendu sortir de

ces lèvres savantes une consultation autrement formulée. J'en eus bientôt l'explication.

Il était, en effet, de règle, — et l'on y veillait en haut lieu — que l'infirmerie du lycée ne devait jamais abriter un seul malade. Ordre était donné de cirer soigneusement le parquet, de faire reluire le poêle à la mine de plomb, de ne point porter atteinte à l'extrême blancheur des draps... Mais ces draps éternellement bordés ne devaient jamais s'entr'ouvrir. C'était le triomphe de l'antisepsie.

Plutôt que de désinfecter à la suite de maladies épidémiques, n'était-il pas plus simple de ne pas infecter du tout? Aussi le proviseur affirmait-il avec orgueil aux parents en quête d'un lycée salubre :

— Un malade, un seul, cette infirmerie ne l'a pas vu!

Une fois pourtant un élève de cinquième s'était permis d'avoir sur le visage et sur le corps des boutons, — et ces boutons avaient osé être de petite vérole. Ce fut une stupéfaction. Les autorités tinrent un mystérieux conseil, décidèrent que le malade fût séquestré dans une pièce à part pour l'empêcher de communiquer au dehors et ne pas salir l'infirmerie, — et que si la famille avertie ne venait pas le chercher dans les vingt-quatre heures, on l'y reconduirait d'office en fiacre en déclarant que désormais on ne pouvait plus se charger de l'éducation d'un enfant qui se plaisait à mettre tant de monde dans l'embarras.

Il était donc urgent, en ce temple de la Propreté, de ne pincer ni typhoïde, ni angine, ni scarlatine, — le traitement à la Diafoirus unifor-

mément adopté par ce digne émule des médecins de Molière, et qu'il appliquait même aux simples coryzas, ne suffisant pas pour diriger tout microbe épidémique vers la porte de sortie définitive. Et j'ai toujours pensé que, devant ce système bizarre d'antisepsie, je ne dus la vie qu'à ma solide constitution et à mon entêtement de ne jamais tomber malade que d'indigestion.

— Pomme Dapy! Pomme Dapy!

Le concierge du lycée, en uniforme de général, debout devant la porte de fer qui donnait accès sous les arcades de la cour d'honneur m'appelait au parloir. Lui aussi me nommait Pomme. Il suivait la tradition avec l'entêtement irréductible des gens qui, sans les comprendre, répètent les choses qu'ils ont entendues. Il eût été inutile de perdre son temps à lui expliquer que j'avais nom Paul, et par quelle filière on m'avait attribué celui du fruit qui, dit le dictionnaire académique, « a causé « le péché d'Adam au paradis terrestre ».

Ce mercredi maman, debout à l'ombre d'un pilier, causait avec un monsieur que je ne vis pas tout d'abord. Je l'embrassai avec précipitation, car j'avais depuis une longue semaine beaucoup de choses à lui dire. Mais elle m'interrompit :

— Eh bien, tu ne dis pas bonjour à M. Lebarrot!

Je demeurai tout saisi : je ne m'attendais pas à rencontrer ici le père de Marthe dont je n'avais pas entendu parler depuis qu'il emmenait maman se promener en charrette anglaise. Sa présence ne me faisait pas plaisir et je ne pus dès lors pro-

noncer un mot. Je lui en voulais, pour une fois que je me sentais en confiance, d'être venu se placer entre ma mère et moi.

Maman elle-même n'était pas comme d'habitude. Elle parlait de choses plus indifférentes que les jours où nous bavardions tous les deux, seul à seule. Je crus cependant devoir demander des nouvelles de Marthe et exprimer mes regrets qu'elle ne fût point là. Mais l'architecte me répondit d'un ton net « que la place d'une demoiselle « n'était pas dans un collège de garçons ». Puis pour atténuer le silence gêné que suivit cette déclaration, il m'offrit une cuisse de dinde qu'il m'avait apportée pour mon goûter dans une feuille de papier blanc. Je déclarai que je n'aimais pas cet animal-là, — car je ne voulais rien accepter de cet architecte qui se substituait, je ne sais pourquoi, à maman pour me faire des cadeaux. Maman s'exclama :

— Depuis quand n'aimes-tu plus le dinde? Je te préviens que je n'admets pas de pareilles lubies. Tu vas me faire le plaisir d'accepter la cuisse de M. Lebarrot.

Je pris donc le morceau de volaille, mais le laissai tomber *par mégarde* dans le ruisseau qui était sale. M. Lebarrot se mit à donner des signes d'impatience en frappant les dalles de sa canne, à petis coups secs. Ma mère, qui le regardait à la dérobée, paraissait affolée.

— Je vous demande pardon... Le temps de dire adieu à cet enfant.

— Faites donc, faites donc!

Elle mit un baiser sur mon front.

— Je ne pourrai pas encore te faire sortir dimanche, mon chéri... D'ailleurs tu m'as dit que tu étais très bien ici?

— Oui... très bien.

— Lycée de premier ordre, appuya l'architecte.

— Au revoir, mon chéri. Tu n'as besoin de rien?

- Si... Je voudrais bien avoir vingt sous.

— Oh! Oh! comme tu y vas! Allons! Pour te faire plaisir...

Son porte-monnaie était sous sa robe, dans la poche de son jupon. Par politesse M. Lebarrot eut le geste instinctif de fouiller dans son gousset. Mais je fis semblant de ne rien voir et murmurai :

— Tu veux bien, dis, maman, me donner vingt sous *à toi*.

Si j'avais besoin d'une aussi forte somme, c'est que, peu de jours auparavant, un incident était survenu qui avait mis toutes les têtes à l'envers. Le bruit avait couru avec persistance que, dans un coin de la cour de récréation compris entre un gros arbre, le mur de clôture et l'angle des cabinets, un trésor était enfoui.

Ce trésor — courait toujours le bruit — se composait d'un amas de pièces monnayées, argent et or, que sous la grande Révolution un aristocrate avait confiées à la terre, quelques heures avant de livrer son col à la guillotine.

On ajoutait qu'il avait accompli ce travail de fossoyeur après avoir eu la chance de s'échapper de la Conciergerie, mais que, ayant eu l'imprudence d'y rentrer pour chercher un mouchoir de

dentelles qui lui venait de sa mère, ancienne dame d'honneur de Marie Leczinska, il était tombé en plein dans la rafle suprême et avait été impitoyablement exécuté. Celui qui se faisait l'écho de cette nouvelle sensationnelle était un de nos camarades que son nez pointu, son regard vrillant, sa vive allure avaient fait surnommer « la Fouine ».

La Fouine avait le don de la parole ; il ne savait rien et traitait excellemment de tout : le type de ce qu'on appelle vulgairement un embobineur. Il avait fondé un journal, la *Dernière heure*, feuille manuscrite et locale paraissant deux fois par semaine aux classes de latin que nous suivions sans enthousiasme. Il possédait juste le style nécessaire pour ne pas effaroucher les ignorants et excellait à rédiger les fausses nouvelles : c'était un tempérament de journaliste.

La *Dernière heure* avait révélé l'histoire du trésor, ajoutant qu'à la suite d'une habile interview ce secret avait échappé à un nommé Alexandre Braham, qui signait par abréviation « A. Braham » et que nous fréquentions peu, car ce jeune homme, d'origine chaldéenne, passait son temps, au lieu de jouer aux barres, à faire des calculs à la craie sur les murs du lycée.

— Il sait, ajouta la Fouine, l'endroit exact où gît le trésor : mais il ne peut l'exploiter avec ses propres ressources. Il suffirait de constituer une société au capital de 26 fr. 50, — je dis : vingt-six francs cinquante, — pour qu'au bout de huit jours les actionnaires commencent à palper un intérêt de 8, 8 1/4 pour cent. Affaire unique en son genre !

— Blacement de bère de vamille! conclut A. Braham qui passait par là, *par hasard*.

En un clin d'œil, très emballés, nous retournâmes nos poches, et la société fut constituée sous le titre de *Société des Mines problématiques*. A. Braham et la Fouine formèrent le conseil d'administration, avec un troisième qui se méfiait, mais ne pouvait rien, se trouvant, grâce à l'alliance des deux principaux compères, en perpétuelle minorité.

Les fouilles commencèrent, pendant que les actionnaires guettaient le pion et criaient : « Paix! Paix! » dès qu'ils le voyaient poindre. Heureusement, absorbé par la lecture des œuvres complètes de Pierre Decourcelle, il ne passait que rarement dans cet angle écarté, et le mardi suivant nous eûmes l'émotion de découvrir, à quarante centimètres de profondeur, une pièce de cinquante centimes toute neuve.

Plus de doute! Nous étions sur la trace du trésor du guillotiné! Nous ne prîmes point garde que cette pièce, à l'effigie de Louis-Philippe, avait des chances pour ne point dater de la première révolution, — car l'appât du gain aveugle à tel point les spéculateurs que nul doute n'effleura notre âme sur la solidité de cette entreprise financière.

Devant ce résultat admirable, nos autres camarades, qui jusqu'alors avaient fait les malins et blagué ces tentatives d'exploitation, voulurent eux aussi avoir des actions de la *Société des Mines problématiques*. Profitant de l'indécision produite par cinq jours de fouilles infructueuses, A. Braham

n'avait pas perdu la carte : il avait acheté à perte une partie des actions de nos copains trop pauvres ou trop gourmands pour se résigner à manger longtemps leur pain sec, et sur la revente il gagna 100 %.

Le lendemain M. Veste, averti par on ne sut quelle lettre anonyme, que des méchantes langues attribuèrent à l'un des membres du conseil d'administration, survint inopinément, confisqua nos canifs qui nous servaient à fouiller le sol et nous priva de sortie pendant quinze jours « pour avoir « creusé une mine et tenté de faire sauter les murs du collège ».

Comme je causais de ces étranges événements avec mon ami Jules Havenne de Plers, il me répondit en pleurant à chaudes larmes, ce qui chez lui était l'expression de la plus folle gaieté.

— J'ai perdu dix-sept sous dans la combinaison, mais je ne les regrette pas! Il faut vraiment que la Fouine et A. Braham aient un rude toupet... Car enfin ils se sont bien moqué de nous! Il n'y avait pas plus de trésor que sur ma main...

— Mon cher ami, répliquai-je, c'est ce qu'on appelle une opération de Bourse. Dans ce genre d'exercice, il y a d'un côté les voleurs, de l'autre les volés.

— Autrement dit, A. Braham et la Fouine seraient de vulgaires filous?

— Filous indignes d'intérêt, car ils n'ont opéré que sur une somme minime. Mais il faut leur pardonner... Ils sont jeunes et se rattraperont plus tard.

— Dès ce soir je romps avec eux.

— Ne fais pas ça! Je suis, moi, décidé à ne pas les perdre de vue. A. Braham est le banquier idéal, la Fouine le journaliste rêvé. Je les crois appelés à un brillant avenir et leur haute influence pourra m'être, qui sait? plus tard fort utile. L'habileté consiste à profiter de la crasse des autres...

— A condition, ajouta Jules Havenne qui ne put jamais se défaire d'un fonds de naïveté, à condition de se conserver un brin les mains propres.

CHAPITRE XIV

OU UN HASARD QUI ME CLASSA TOUT A COUP PARMI LES BONS ÉLÈVES FUT CAUSE DE MON RENVOI IMMÉDIAT DU LYCÉE.

Entré au collège avec des instincts de révolte contre un système d'études que, sans y être initié, je pressentais ne pas devoir cadrer avec mon tempérament analytique et mes tendances imaginatives, j'avais fini par m'accommoder de la règle à laquelle nous étions soumis, et même par découvrir un certain charme à mon existence nouvelle.

Fort de l'approbation du proviseur dont l'attitude paradoxale encourageait ma soi-disant paresse, heureux des relations entamées avec des camarades que pour mon avenir je devinais utiles, dédaigné des professeurs qui, me jugeant « indécrottable », avaient renoncé à faire de moi une bête à concours, je me trouvais affranchi de tout ce qui obsède les jeunes gens qui brusquement passent des tendres caresses de la famille aux rudes baisers de la science.

Une occupation depuis peu m'absorbait tout entier. Au printemps, dans mon pupitre veuf de cahiers et de livres, je m'étais mis à élever des

vers à soie. Personne ne s'en doutait sauf M. Fiole qui, pendant une promenade du jeudi, avait passé la revue des livres de classe et découvert le pot aux roses.

Par bonheur, doué d'une âme sensible, il faisait partie de la Société protectrice des animaux. Rien de ce qui touchait les bêtes ne lui était étranger. Il avait mené des rixes terribles avec des charretiers qui, de coups de pieds en coups de fouet, l'avaient souvent laissé fort mal en point; il avait été roué de coups par des romanichels auxquels il prétendait défendre de faire travailler leurs chiens; il avait conduit dans son village natal, contre le droit de chasse, une campagne qui avait sombré sous les huées; et tous les ans, à la Toussaint, il allait pieusement déposer une couronne de fleurs sur la tombe d'un perroquet dont, pour ne pas le perdre tout entier, il avait fait enregistrer la voix dans un phonographe.

A peine eut-il aperçu mes vers à soie qu'il fut pris pour eux de tendresse. Après tout, n'est-ce pas, c'était des bêtes comme tout le monde! Il profitait des heures de classe ou de récréation pour s'introduire dans l'étude déserte et leur tenir compagnie. Il poussait même la bonté jusqu'à leur apporter des feuilles de mûrier toutes fraîches. Pour les leur distribuer il entrait sa tête dans ma case, se faisait une bosse, admirait le travail des cocons, retirait sa tête, se refaisait une bosse, et partait ému en murmurant :

— Que la discipline me pardonne... Tout être a droit à la vie.

Cette innocente distraction fut le point de

départ de ma première idée inventive. Je calculai que si, au lieu d'encombrer les cases et les pupitres de livres rarement ouverts et combien vite oubliés, tous les élèves de tous les lycées et pensionnats de France élevaient des vers à soie, les canuts de Lyon seraient à l'abri des grèves de Marseille, et cette branche de commerce, ainsi protégée contre les hasards de l'importation, serait sauvée.

Mais allez donc faire comprendre cela à des gens qui de parti pris ne s'occupent pas de politique! J'eus d'ailleurs par la suite maintes occasions de constater à quel point il est dur de lutter contre la fâcheuse routine, qui est à notre cervelle engourdie ce que l'opium est à celle de nos frères jaunes les Chinois.

C'est alors que le calme de ma vie fut troublé par une série de récompenses qui me furent infligées à la suite d'injustices flagrantes, comme vous allez pouvoir en juger.

Mon meilleur ami, mon chien dévoué, Jules Havenne de Plers, déplaisait souverainement, comme vous le savez, à M. Veste, qui ne pouvait s'accoutumer à le voir pleurer quand il fallait rire, rire quand il fallait pleurer. Il l'avait donc pris en grippe, et ne ratait pas une occasion de s'acharner contre lui. Jules était le modèle des élèves, silencieux, travailleur; malgré cela il ne se passait pas de jour qu'il n'écopât de punitions formidables, — car M. Veste lui mettait sur le dos toutes les sottises des autres. Si un élève parlait à gauche, M. Veste se tournait vers la droite et interpellait Jules Havenne de Plers :

— Ah! ça, on n'entend que vous! Vous me ferez 500 lignes.

— Mais, m'sieur...

— Mille!

— Ce n'est pas moi...

— Quinze cent!!!

Un jour je laissai échapper de mon pupitre un hanneton attaché par un fil à la patte. Il se mit à tournoyer en bourdonnant, toujours retenu à mon pupitre par un nœud que je ne pouvais pas défaire. M. Veste bondit.

— Havenne de Plers, vous venez de fourrer méchamment un hanneton dans le pupitre de Pomme. Vous voulez le faire punir, mais vous n'y réussirez pas!

— Moi, m'sieur?

— Taisez-vous!

— Pardon! m'écriai-je. Le hanneton est bien à moi, et c'est moi que vous devez punir.

— Mon jeune ami, répliqua M. Veste, c'est très bien de vous dévouer pour votre camarade.

— Je ne me dévoue pas, je...

— Vous avez bon cœur : vous en serez récompensé. M. le Proviseur, sur mon rapport, vous donnera cinq exemptions vertes.

Cette récompense injuste me terrifia. Quoi! la vie serait-elle féconde en ce genre de surprises malsaines? Et je me rappelai mon oncle Cyriaque disant d'un de ses amis décoré fraîchement de la Légion d'honneur :

— Ce qu'il a été épaté! Il cherche depuis huit jours ce qu'il a bien pu faire pour ça... Il ne trouve rien.

J'étais encore sous le coup de cette émotion quand on nous dicta un problème pour la composition de calcul. Plongé pendant toute la classe dans des réflexions amères qui n'avaient aucun rapport avec le papier blanc que j'avais sous les yeux, j'en fus tiré par le roulement du tambour.

— Dans cinq minutes, Messieurs, vous rendrez vos copies.

Cinq minutes! Moi qui n'avais même pas commencé! Tant pis : j'allongeai au hasard de ma plume, et en guise de solution, quelques lignes composées des premiers chiffres venus, et je partis, tendant le dos d'avance sous la punition qu'allait m'attirer une solution aussi fantaisiste.

Quelle fut ma surprise quand, le samedi suivant, le professeur de mathématiques montant en chaire nous tint à peu près ce langage :

— Messieurs, la solution du problème que je vous avais soumis n'a été trouvée que par un seul d'entre vous. Pomme Dapy, que je tenais jusqu'à présent pour un parfait crétin (que cet exemple vous enseigne à ne pas porter sur vos semblables un jugement trop hâtif!). Pomme Dapy est nommé *premier* avec éloges.

O hasard! hasard bizarre! Les chiffres jetés par moi à la volée s'étaient placés juste dans l'ordre voulu pour aboutir à une solution exacte. C'est ainsi que se gagne le gros lot au tirage des loteries autorisées par l'Etat.

La conséquence de ce miracle fut pour le moins inattendue. Le lendemain j'étais appelé chez le proviseur où ma mère était convoquée. Elle avait reçu une dépêche : « Prière venir lycée. Evéne-

ment grave concernant fils. Urgent. » Au reçu de ce télégramme maman m'avait cru noyé ou écrasé. Aussi en m'apercevant se tourna-t-elle furieuse vers le proviseur.

— Si mon fils n'est pas mort, que me voulez-vous? Qu'y a-t-il?

— Il y a que j'en ai appris de belles sur son compte!

— Mon Dieu, qu'a-t-il donc fait?

— Il a été premier... Voilà ce qu'il a fait!

— Et vous vous en plaignez?

— Si je m'en plains? Tant qu'il était dernier on savait au moins à quoi s'en tenir... On disait : « C'est un crétin. » On comptait là-dessus, ça allait bien! Mais maintenant, comment voulez-vous qu'un professeur s'occupe d'une nature aussi variable? Est-il intelligent? N'est-ce qu'une simple brute? Allez donc y reconnaître quelque chose?

Ma mère m'avait attiré près d'elle et m'embrassait, très émue.

— Monsieur le proviseur, dit-elle, permettez-moi de croire que mon fils n'est pas une simple brute...

— Possible, Madame! Entre nous, je le crois même fort intelligent. Vous comprenez qu'après huit mois d'études déplorables on n'est pas premier comme cela, par hasard! Donc ce jeune homme cachait son jeu. Il a passé son temps à se payer la tête de ses professeurs, à se faire expliquer des choses qu'il connaissait aussi bien qu'eux, mieux peut-être. Ça l'amusait d'avoir l'air de ne pas comprendre. La combinaison est évidemment

curieuse. Personnellement elle ne me déplaît pas : mais je représente l'Etat qui me reprocherait d'encourager de telles fantaisies. Vous avouerez donc, Madame, que dans ces conditions je ne puis garder plus longtemps votre fils dans un établissement sérieux, dirigé par des professeurs qui ont coutume d'enseigner avec ordre et d'inspirer le respect. Tant pis pour votre fils! Il était dernier... il n'avait qu'à rester dernier!

Avant de sortir définitivement du lycée où j'avais déjà recueilli sur l'existence des notions si précieuses, je me rendis à la salle d'études pour ramasser mes livres et objets personnels. J'y fus accueilli par des gestes et des regards d'envie. M. Veste fut assez gentil pour suspendre pendant dix minutes l'austérité de la discipline, ce qui me permit de prendre congé de mes camarades.

Tous me considéraient avec émotion comme un prisonnier pour qui vient de sonner l'heure bénie de la libération. Mon voisin de gauche, le futur ministre, agitait fébrilement ses oreilles de lièvre.

— Tu vas faire ton entrée dans la vie, disait-il, en citoyen libre, dégagé de ces entraves administratives qui nous empêchent ici de devenir des hommes.

— Quand tu sortiras dans la rue, ajouta Jules Havenne de Plers, tu ne seras pas obligé de marcher deux par deux, et, sans risquer d'être privé de promenade, tu pourras à ta guise passer du trottoir de gauche sur celui de droite, et réciproquement.

Et de toutes parts des phrases similaires étaient prononcées :

— Tu pourras sans danger rater le chemin de fer...

— Si tu éprouves le besoin de t'absenter pendant cinq minutes, tu pourras le faire sans permission...

Bref, toutes les joies rêvées par le collégien soumis, et que j'allais pouvoir bientôt savourer, auréolaient mon départ d'un éclat violent et flatteur. Je les embrassai tous, les pauvres enchaînés : mais je pris soin de donner mon adresse à ceux que j'avais jugés pouvoir m'être utiles dans l'avenir, et en particulier au futur journaliste la Fouine et au futur banquier A. Braham.

M. Veste, soudainement attendri, m'ouvrit les bras. Je m'y précipitai, et me trouvai enfoui, disparu tout entier sous la pluie de ses longs cheveux qu'une saccade émue avait rabattus sur ma tête, — telles les branches du saule de « Petite Chose » à travers lesquelles je n'apercevais plus que très vaguement la belle nature.

Alors, gagné moi aussi par la douceur de cette heure solennelle, je dis à M. Veste qui, prolongeant son étreinte, me chatouillait les narines avec le bout de ses fils capillaires :

— Monsieur Veste... Voulez-vous me donner une mèche de vos cheveux?

Il rougit de plaisir, saisit une paire de ciseaux et se coupa une grande mèche qu'il me tendit en disant :

— Mon petit Pomme, je n'oublierai jamais cette preuve de votre affection.

Je ne m'aperçus que plus tard que le pauvre homme s'était trompé et m'avait coupé une de mes

propres mèches... Distraction bien pardonnable chez un maître d'études dont la profession comporte plus de taquineries cruelles que d'amicales attentions.

En redescendant du dortoir où j'étais allé prendre et empaqueter mes affaires de toilette, je rencontrai M. Fiole. Il me serra la main avec effusion en murmurant :

— Merci de me les avoir donnés... Ils sont en sûreté chez moi.

Il parlait de mes vers à soie dont je ne savais que faire et dont il s'était chargé avec reconnaissance.

— C'eût été pour moi, ajouta-t-il, un vrai chagrin de m'en séparer. J'étais parvenu à les reconnaître. J'avais même observé en eux des caractères différents. « Chérubin » est à n'en pas douter une nature moins égoïste que « Bijou », à qui, dans la mesure de ses moyens, j'ai remarqué qu'il aimait rendre service : par exemple il n'hésite pas à se priver pour lui des meilleurs feuilles de salade. Par malheur, dans le déménagement, mon pauvre « Bostock » a disparu.

Comme à un chat ou un chien favori il leur avait choisi des noms d'amitié. Il pencha vers moi son front couvert de bosses, me flatta la joue et s'éloigna, en détachant de sa paupière avec son petit doigt une larme. Mais je ne pus jamais savoir si cette larme était née de mon départ ou de la perte du ver à soie Bostock.

CHAPITRE XV

OU LE PREMIER ESSAI QUE JE FAIS DE L'EXISTENCE LIBRE ME DONNE UN AVANT-GOUT AMER DE L'ESCLAVAGE.

La première personne devant laquelle je me trouvai en reprenant domicile chez ma mère fut mon oncle Cyriaque. Renseigné sur la cause de mon renvoi, il répondit :

— Ah! Ah! C'est parce que tu as été premier? Je craignais pire. Que cela en tout cas te serve de leçon. Appelé à fréquenter tes semblables dans des villes où la civilisation fait des progrès lents et raisonnés, il ne faut pas étonner les gens par des sautes brusques. On admet tout, pourvu qu'on ne soit choqué par rien. Pas de heurt, pas de bruit. Au char de la vie, les préjugés sont des roues caoutchoutées. Ne pas faire de pétard, c'est éviter que les gens se retournent, vous voient avancer et serrent les coudes pour vous barrer votre route. « Faufilons-nous! » Telle doit être la devise de l'homme pratique. Tu entendras parfois prôner les réclames bruyantes, les coups de grosse caisse : moyen d'arrivistes qui cherchent à étourdir, mais

ne peuvent pas forcer la surdité voulue de ceux qui entendent leurs propres intérêts. Rien ne vaut le silence, la marche à pas de loup qui vous fait quasi invisible, et vous conduit au but après qu'on a rasé les murs et évité les attroupements.

Pendant que me parlait mon oncle Cyriaque, la justesse de ses préceptes m'apparaissait en un exemple que la Providence mettait à la minute même sous mes yeux.

Friquette, dite Frifri, la chatte de la maison, avait profité de ce discours pour se glisser, se « faufiler » vers le buffet dont la porte était entr'ouverte. Elle avait guetté un plat de crème à la vanille et tout doucement, sans choc, sans bruit, sans *pétard*, elle le léchait, l'oreille droite, l'œil oblique, avec dans toute son attitude frissonnante et nerveuse, en même temps la crainte du gendarme et la certitude que, dès l'apparition du tricorne, elle lui échapperait.

Je me tordais intérieurement en voyant peu à peu disparaître la bonne crème, surprise du dessert, si bien que, lisant dans mon regard une joie inusitée et si peu en rapport avec le texte de son discours, mon oncle Cyriaque tourna la tête.

— Ah! la sale bête! s'écria-t-il.

Il était devenu tout rouge, car il aimait beaucoup la crème, — moi aussi d'ailleurs, mais je préférais à la satisfaction de ma gourmandise l'agrément que je ressentais de la déception éprouvée par autrui. Déjà Friquette, devant un geste menaçant, avait bondi sur le balcon et disparu sur le toit derrière un tuyau de cheminée.

— C'est vrai! ragea mon oncle. J'ai horreur des chats... *On ne les entend pas!*

Conclusion plutôt illogique de paroles prononcées pour prôner l'école du silence et de la ruse.

Je me réinstallai dans ma chambre avec plaisir. Mes meubles que j'avais quittés depuis si longtemps me faisaient l'effet d'amis retrouvés, et au cours de mes rangements je leur adressais la parole :

— O mon lit, te rappelles-tu les bonnes nuits que nous avons passées ensemble? Pour goûter ta chaleur je me pelotonnais en toi, et, oubliés dans tes coins, je tâchais d'y retrouver mes rêves. Quand je ne dormais pas et que j'ouvrais très grands mes yeux sur les ténèbres, tu me rassurais contre les meubles craquants et me protégeais de la crainte envahissante en me gardant avec douceur sous les couvertures haut remontées. Et quand je me réveillais à l'heure du lever, je sentais le repos que tu avais fait couler dans mes veines comme l'eau rafraîchissante d'un ruisseau.

J'ouvrais mon armoire aux livres, et je lui disais :

— En toi j'ai enfermé ce qui me consolait des reproches et des claques maternels. Tu es toute petite et tu contiens des mondes à travers lesquels, réels ou féeriques, j'ai fait d'inoubliables voyages. Tu ne me demandes jamais pourquoi « je ne fais rien », pourquoi « je pense à autre chose ». Tu te laisses ouvrir docilement, et dans l'ombre de tes rayons, au dos de tes volumes j'aperçois de la lumière. Tu es la cachette de mes souvenirs, la

source de mes heures calmes, le chemin de mon évasion.

Et de ce que j'aimais *mon* lit pour ce qu'il était seul et que je n'y souffrais pas, comme au dortoir du lycée, de la promiscuité d'autres lits, de ce que *mes* livres me plaisaient pour ce que je n'étais pas obligé de les prêter aux autres, je parlais doucement à *mon* réveille-matin.

— Toi, tu es mon ami, parce que tu es docile. A l'inverse du tambour que rien ne pouvait empêcher de battre à cinq heures du matin, tu te laisses manœuvrer au gré de ma paresse. Je conduis tes aiguilles où il me plaît, en avant ou en arrière, et je fixe à mon choix l'instant où doit se déclancher ta sonnerie. Et il me semble qu'ainsi je suis davantage le maître de mon destin.

Puis je contemplais ma porte ornée d'une serrure dorée, et j'ajoutais :

— Grâce à toi je me sens mieux chez moi. Je n'essaierai même pas de te clore, parce que maman me l'a défendu et qu'elle a la colère vive, — mais j'ai l'impression que, si je le voulais, je pourrais saisir la clef et la faire glisser dans la serrure, à double tour, et alors, isolé par toi, me moquer de tout le monde.

Et cette clef, je m'amusais à la prendre; je tournais tout doucement... et je rouvrais aussitôt! Il est certaines audaces qu'il ne convient pas de prolonger.

Le charme que j'éprouvais à ces réflexions nouvelles prouvait qu'en « vieillissant » j'acquérais une conscience plus nette de ma personnalité et que l'espérance fermentait en moi d'une liberté

prochaine. Le lendemain matin, encore dans les douceurs du demi-sommeil, après l'étonnement de me trouver dans un décor qui avait cessé de m'être familier, je repassais avec volupté dans ma mémoire les propos de mes camarades relatifs à la somme d'indépendance dont, sorti du collège, j'allais enfin jouir, quand ma mère entra, m'embrassa d'un baiser sérieux.

— Mon chéri, dit-elle, je suis obligée de m'absenter jusqu'à ce soir : une série de rendez-vous urgents dont dépendent nos intérêts pécuniaires. Je suis donc obligée de te confier à notre bonne, à qui je t'ordonne d'obéir point par point.

— Mais je n'ai pas besoin de bonne, m'écriai-je. J'avais l'intention d'aller me promener tout seul au parc Monceau...

— Tout seul? Voilà qui ne se serait jamais vu! Si tu vas au parc Monceau, ce sera avec Mélanie. Encore cette promenade ne se fera-t-elle que si elle a du temps de libre.

— Précisément : je ne veux pas gêner ta bonne dans sa besogne, et je t'assure que je puis m'en passer.

— Je ne te demande pas ton avis. J'exige que tu ne quittes pas Mélanie : elle te surveillera, et t'empêchera de faire des bêtises.

Cette conclusion me vexa. La fameuse bonne, en qui maman avait assez de confiance pour lui transmettre ses droits sur son propre enfant, n'était en service chez nous que de l'avant-veille. On ne savait rien d'elle, sinon qu'elle avait fait deux places en six mois : ses certificats portaient « qu'on n'avait pas eu à s'en plaindre et qu'elle fai-

sait une bonne cuisine bourgeoise ». Je me demandai pourquoi maman se méfiait plus de moi que de cette étrangère.

Mélanie était une grosse fille épaisse et bourrue, dont l'œil immobile et rond semblait toujours contempler le passage d'une automobile. Elle avait de grands pieds bêtes, des mains rouges aux doigts courts, des joues en pomme et le crâne en poire. A onze heures elle me dit de mettre mon chapeau, parce qu'elle sortait pour faire les provisions ; que je devais venir avec elle et lui donner la main. J'allai ainsi chez tous les fournisseurs.

Nous restâmes longtemps chez le boucher; le garçon étalier en tablier blanc allait et venait et faisait exprès de ne pas nous servir. Il répétait les commandes des autres clients, décrochait des quartiers de viande avec un grand bâton et aplatissait de toutes ses forces les côtelettes premières qu'il débarrassait le plus possible de déchet, jusqu'à ce qu'elles devinssent grosses comme une petite noix. De temps en temps, quand il passait près de Mélanie, il lui pinçait la taille pour la faire patienter ou lui disait des mots que je ne comprenais pas et qui la faisaient rire. Moi je m'ennuyais à rester là sans bouger et d'être bousculé par des domestiques. Pour m'occuper je demandai tout bas qu'on me laissât aller au milieu de la place dans un petit monument où je voyais des hommes entrer et sortir. Mais la bonne refusa :

— Monsieur n'avait qu'à prendre ses précautions d'avance.

Chez le crémier Mélanie rencontra un homme à casquette qui achetait pour quatre sous de fro-

mage de Gruyère. En l'apercevant il dit : « Quiens! te v'là? Qu'est-c'-tu d'viens? » Elle répondit : « Comme tu vois ». Elle me lâcha la main et alla lui glisser un mot à l'oreille. L'homme me jeta un regard et je l'entendis qui disait : « Ah! c'est le lardon de ton nouveau singe? » A quoi Mélanie répliqua : « Y a pas de singe à la maison... Madame est veuve ».

Nous ressortîmes tous les trois : cette fois la bonne me fit marcher devant, à condition de rester bien tranquille. On s'arrêta encore chez le fruitier, après quoi l'homme à casquette prononça : « Donne donc tes paquets à c'petit qui n'sait pas quoi faire de ses dix doigts. » Mais elle résista : « Oh! non, tout de même! — De quoi? C'est-y qu't'as peur? T'es rien gourde! Laisse-moi faire... » Il courut après moi et me tendit les provisions : « Vo-yons, faut être galant avec le sesque! Môssieu n'voit donc pas qu'Madame se fatigue? »

Comme il me faisait un peu peur je pris le bifteck, la salade et les œufs que je portai jusqu'à la maison. Une fois seuls, Mélanie me recommanda de ne pas dire à maman qu'elle avait rencontré son frère : un homme très comme il faut, mais qui n'aimait pas qu'on parle de lui. Je promis car, bien que maman m'eût confié à cette fille, je ne me sentais pas très rassuré.

Après déjeuner il faisait beau soleil. Je fis part à Mélanie de mon désir de promenade au parc Monceau. Elle répondit qu'elle ne pouvait pas m'accompagner, qu'elle était obligée de sortir de son côté, et par conséquent de m'enfermer dans

ma chambre pour que, pendant ce temps-là, « je ne fasse pas de bêtises ». J'eus l'envie brusque de lui sauter au visage pour lui apprendre à être polie : du reste depuis le matin je commençais à m'énerver et, si je ne m'étais pas encore révolté contre cet esclavage à moi imposé par une servante, c'est que je n'osais pas. J'ignorais à quel âge un enfant peut se permettre d'agir comme le ferait un homme, et malgré mon vague désir de me libérer, je ne savais pas mesurer les conséquences d'une émancipation hâtive. Je redoutais encore les personnes plus grandes que moi ; l'inconnu m'effarait, et, au moment de prendre une décision, j'étais paralysé par la crainte de ce qui allait m'arriver.

Le temps de faire ces réflexions, je me vis enfermé chez moi, à double tour. Pourtant, malgré les projets de sortie de la bonne, j'eus bientôt l'impression que je n'étais pas seul à la maison. Un bruit de voix lointain parvenait jusqu'à moi. Des pas de temps en temps. Une porte qu'on ferme. Une qu'on ouvre. Tout cela sourd, inquiétant. Quelqu'un était là, dans l'appartement. Des voleurs peut-être.

Je collai un œil au trou de la serrure. La clef y avait été laissée : mais je m'aperçus qu'elle était droite, et avec le bout de mon porte-plume je la poussai. Elle tomba sur le tapis tout doucement. Je ne vis rien. Il n'y avait personne dans le salon. Mais la porte de la chambre à coucher de maman qui faisait face à la mienne s'ouvrit, et je vis Mélanie en sortir. Elle était plus rouge que de coutume et sur son cou des mèches de ses cheveux pendaient.

Soudain j'étouffai un cri. Son frère venait derrière elle. Seulement il n'avait plus sa casquette et, comme il avait chaud, il était en bras de chemise. Il fit deux pas en courant et la fit tomber assise sur le canapé. Mais elle le repoussait de ses mains et lui montrait du doigt la porte de ma chambre en lui faisant signe de ne pas faire de bruit. Ils s'en allèrent serrés l'un contre l'autre, et quand ils furent sur le point de disparaître je vis qu'ils s'embrassaient.

Une heure après, Mélanie vint me délivrer. Je l'entendis d'abord grogner après la clef qu'elle dut ramasser sous une chaise : « Qu'est-ce qui lui a pris de tomber à celle-là? » Puis elle me demanda si je ne m'étais pas trop ennuyé.

— Moi, fit-elle, je suis éreintée. Dehors il fait si lourd!

Maman ne tarda pas à rentrer, plus tôt qu'elle ne l'avait fait prévoir. Elle avait l'air très agacé. Elle demanda à la bonne si on n'avait pas reçu de dépêche. Sur une réponse négative elle s'écria :

— Ce n'est pourtant pas bien difficile d'écrire deux lignes!

Alors seulement elle pensa à me dire bonjour. Elle m'interrogea sur ce que j'avais fait en son absence, mais sans attendre ma réponse elle entra dans sa chambre pour se déshabiller. Aussitôt elle m'appela d'une voix aigre. J'accourus et, avant que je sache même d'où elle venait, je reçus une claque.

— Je t'apprendrai à te coucher sur mon lit pendant que je ne suis pas là!

En effet le couvre-pied était tout chiffonné et

au milieu du traversin on voyait un grand creux. Je me sentis envahi de courage et me redressai indigné.

— D'abord je ne veux plus que tu me battes. Depuis que j'ai été au lycée je suis devenu un homme. Ensuite, *si tu me bats*, que ce ne soit pas pour quelque chose que je n'ai pas fait.

— Tu ne t'es pas couché sur mon lit?

— Non.

— Qui, alors?

— Je ne sais pas.

— Enfin quelqu'un est entré dans ma chambre!

— Oui. Mélanie... Avec son frère.

— Son frère?...

J'expliquai l'emploi de ma matinée, la rencontre avec l'homme à la casquette, mon internement imprévu, ce que j'avais vu par le trou de la serrure.

— Ah! bon, je comprends, dit ma mère qui m'avait écouté les lèvres serrées. Ne pense plus à tout ça... Ce n'est rien. Va m'attendre chez toi : je reviens tout de suite.

Une demi-heure plus tard :

— Je sais maintenant ce qui s'est passé! Mélanie a été malade : alors elle a fait venir son frère pour la soigner. Mais comme je ne veux pas que, même dans ces conditions, on se serve de mon lit, je viens de la mettre à la porte.

Et le soir, avant de nous coucher, maman fit la visite de tout l'appartement, regarda dans toutes les armoires et poussa à fond tous les verrous.

Ce fut une première journée de liberté qui me fit bien regretter le collège.

CHAPITRE XVI

OU, APRÈS AVOIR VU SE SUCCÉDER BEAUCOUP DE NOUVELLES BONNES, J'APPRENDS UNE MAUVAISE NOUVELLE.

Pendant trois jours ce fut un défilé interminable de bonnes envoyées par le boulanger et le boucher que nous avions avertis de notre isolement. Les interrogatoires se succédèrent, toujours les mêmes ; ils portaient sur la nécessité de faire de la bonne cuisine et d'être propre. Toutes les postulantes répondaient que, sans être un cordon bleu, elles savaient ce que c'était qu'un fourneau et qu'elles tenaient les meubles comme un miroir. Après quoi on se chamaillait sur les appointements ; puis on abordait le terrain des concessions : mais les exigences des domestiques étaient telles que la discussion ne tardait pas à se terminer par : « Je vous rendrai réponse, Mademoiselle... Je vais réfléchir ».

L'une entendait ne pas descendre avant neuf heures ; l'autre ne pouvait boire que de l'eau de Vittel ; certaines voulaient deux jours de congé

par semaine; celle-ci demandait les robes et les chapeaux de Madame; celle-là exigeait quelqu'un pour faire les lits, cirer les chaussures, monter le charbon et laver la vaisselle. La dernière partit en disant d'un ton méprisant : « On m'avait parlé d'une femme seule; et Madame n'est même pas une demi-mondaine! ».

Enfin, ma mère apprit qu'une nommée Modeste, qui avait servi dix-sept ans en province chez une vieille cousine de mon père, cherchait une place à Paris. Elle la fit venir, et, comme cette fois elle n'avait aucune raison de se méfier d'elle, elle me remit entre ses mains, ce qui lui permettait de passer les après-midi sans moi hors de chez elle. Je recommençai à connaître les agacements des fréquentations ancillaires.

Modeste était une brave femme d'une cinquantaine d'années, bête mais entêtée. Elle avait le buste très haut et les bras très courts : dans la rue elle était obligée de se courber pour me donner la main. Son rêve était donc de me voir grandir le plus rapidement possible, et pour y arriver elle décida de me faire manger beaucoup de soupe.

— Mange de la soupe, ça te fera grandir!

Cette phrase que j'avais toujours entendu prononcer autour de moi m'était restée dans la mémoire, si bien que, dans mon désir d'étonner maman qui me plaisantait sans cesse sur ma petite taille, je saisis toutes les occasions de me bourrer de potage. Je ne pouvais être dix minutes avec Modeste sans manger comme un goinfre. Ah! Dieu! Il en glissa des soupes le long de mon estomac! A l'oseille, à l'oignon, au potiron, au tapioca,

aux pommes de terre, au vermicelle, aux carottes, aux poireaux, aux pois cassés, aux haricots, que sais-je? Je rêvais la nuit que, embarqué dans une soupière, je voguais sur un océan de potages, et quand je me réveillais, cela recommençait : soupe au cresson, aux lentilles, aux œufs pochés, au cerfeuil. aux navets, au fromage!...

Je ne grandissais pas, mais je grossissais à vue d'œil. Mon ventre prenait des rondeurs inquiétantes : il en résultait que, élargissant chaque jour, je paraissais d'autant plus petit. Maman ne s'en aperçut pas tout de suite : toute la journée absente, elle rentrait le soir préoccupée. Pourtant elle fut obligée de se rendre à l'évidence lorsqu'il me fut impossible d'entrer dans mes vêtements.

— Quelle horreur! s'écria-t-elle. Ce n'est plus mon fils... c'est une citrouille!

Modeste dut avouer son système. Elle tenta de le justifier en expliquant que ce que j'avais gagné en large m'aurait certainement allongé si cela s'était porté dans le sens de la longueur, que, par l'effet d'un pur hasard, mes muscles étaient plus élastiques de gauche à droite que de bas en haut, que... que... Elle n'en fut pas moins remerciée (« remercier » est une façon de parler bizarre, car pourquoi *remercier* des gens que l'on renvoie et dont on n'est pas satisfait?).

Le défilé des bonnes recommença, mais au cours de visites que nous fîmes dans les bureaux de placement. On nous présenta plus de cent cinquante spécimens variés : des blondes, des rousses et des châtaines, avec des accents différents, — normand, méridional, auvergnat, picard... Et des

étrangères aussi : — beaucoup d'Allemandes. Or nous voyez-vous introduire chez nous des descendantes de ceux qui nous volèrent l'Alsace et la Lorraine? Il aurait fallu tout mettre sous clef!

— Parfaitement, Madame... J'ai tout à fait ce qu'il vous faut. Vous avez vraiment de la chance d'être venue aujourd'hui.

La patronne du bureau entr'ouvrait une porte, faisait un signe; et apparaissait un phénomène quelconque, très rouge ou très pâle, rarement entre les deux, qui ne savait quoi faire de ses bras, et se plantait devant nous avec un sourire de danseuse ou l'air résigné d'un cheval de fiacre. Je ressentis plus tard la même pitoyable impression dans les salons banals où ma jeunesse était tentée de faire un choix parmi des femmes de hasard.

— Alors elle ne vous dit rien, Madame? Tant pis... A une autre fois. Mais je vous assure que vous la regretterez... C'est une perle!

De guerre lasse maman se rabattit sur une petite bonniche à figure de gazelle qui, d'origine arabe, déclara que, habituée à vivre aux confins du désert, elle avait la sobriété du chameau. Elle ne mangeait ni biftecks, ni côtelettes, ni poisson, ni œufs... Quelques légumes lui suffisaient, — quelques fruits peut-être. Economie réelle, inespérée! Mamouna devint notre servante.

Bientôt nous nous aperçûmes que les pots de confiture disparaissaient avec une rapidité vertigineuse; les compotiers devenaient veufs de biscuits; le sucrier bâillait, faute de sucre. La malechance voulait que nous fussions en hiver. Mamouna présenta à la fin du mois une note de primeurs, —

qui n'avaient jamais paru sur notre table et qu'elle s'était octroyées généreusement. Il y en avait pour trois cent soixante-quinze francs.

— Mais, Madame, puisque je ne mange pas de viande! Il faut bien que je me nourrisse avec quelque chose!

Mamouna, remerciée (toujours!) illico, répandit dans le quartier que ma mère faisait mourir ses domestiques de faim. Le lendemain, avec cette tendance à l'exagération que prennent les potins, on ajoutait qu'on les privait de sommeil pour faire la lessive et que la patronne exigeait qu'on lui remboursât le sou du franc. Une telle réputation n'était pas de nature à nous attirer des serviteurs dévoués.

Une seule fois en quelques mois la chance nous favorisa en la personne d'une servante qui rachetait son visage piqué de la petite vérole par une touchante bonne volonté. Elle était toujours prête à tout et acceptait les pires corvées avec bonne humeur. Jamais nous ne surprîmes une plainte sortir de sa bouche. Elle guettait nos moindres désirs et, pour tout ce qui concernait notre bien-être, se montrait véritablement aux petits soins. C'est en souriant qu'elle passait le parquet à l'encaustique, en fredonnant de gais refrains qu'elle montait de la cave le vin et le charbon. Cette conduite ne nous parut pas naturelle. Mon oncle Cyriaque guetta, s'informa et finit par découvrir que cette bonne modèle avait un casier judiciaire : elle avait fait jadis deux ans de prison. De sorte que, malgré la perfection de son service, nous fûmes moralement obligés de nous sépa-

rer d'elle. Bien souvent nous la regrettâmes, car nous ne retrouvâmes jamais la pareille.

Le soir même de cette exécution, comme je récapitulais la série de nos déboires domestiques, je risquai timidement :

— Maman? Si nous nous servions nous-mêmes? Moi, je ferai les lits; toi, tu iras aux provisions...

— Pour qu'on dise que nous sommes ruinés! Non certes!... Je crèverai plutôt, mais me passer de bonnes? Jamais!

Et je m'étonnai en songeant au nombre de choses et de gens dont nous préférons être esclaves, et dont il serait si facile et si commode de se passer.

Très contrariée par ces incidents successifs, ma mère avait contracté une maladie nerveuse qui se traduisait par ce qu'on appelait au XVIII^e^ siècle des « vapeurs » : autrement dit elle n'était pas à prendre avec des pincettes. Une visite imprévue ajouta à son ennui.

M. Lebarrot qu'on ne voyait plus que rarement tout seul, « et qui ne faisait jamais que monter et descendre », vint nous surprendre à l'heure du café. Marthe l'accompagnait. J'éprouvai un si grand plaisir à la revoir que je lui sautai brusquement au cou, sans me soucier de son chapeau couvert de cerises vernies et de sa belle robe à ceinture de soie. Elle me repoussa fâchée en disant :

— Voyons, Pomme... Tu me chiffonnes!

Elle courut devant la glace, remit son chapeau droit, secoua sa jupe et revint à moi.

— Embrasse-moi sur la joue... mais sans me toucher. C'est effrayant ce que tu es resté garçon pour ton âge!

On nous envoya jouer dans la pièce à côté, comme autrefois. Seulement, au moment où je fermais la porte, M. Lebarrot nous cria :

— Laissez la porte tout contre... qu'on entende un peu ce que vous faites!

En tout cas je ne pouvais pas entendre ce qu'il disait à maman, car il se mit à parler à voix basse. Marthe s'était assise cérémonieusement; elle ne voulait ni jouer, ni regarder mes livres à images; elle préférait causer.

— Alors, Pomme, tu es content de me revoir?

— Oui, Marthe, très content.

— Moi aussi... Plus même que je ne pensais.

— Pourquoi?

— Parce que, quand on a été pendant un certain temps séparés l'un de l'autre, on finit presque par s'oublier.

— Oh! ce n'est pas une raison!

— Je t'assure que si. Rappelle-toi bien : tu as pensé quelquefois à moi, comme moi j'ai pensé à toi quelquefois. Ce sont des souvenirs qui causent du plaisir, mais qui ne viennent que de temps en temps, quand on n'a pas autre chose à faire... par exemple quand on va pour s'endormir, ou bien quand on s'ennuie. Le reste de la journée on a ses occupations. Toi, au collège, tu avais pour te distraire tes leçons à apprendre, tes petits camarades, les injustices de tes pions; moi des visites, les robes que me faisait ma femme de chambre, mes leçons de piano, — et puis mes flirts.

— Ah!... Tu as d'autres flirts? Tu m'as déjà remplacé?

— Oh! mais j'en ai quatre à présent! Antoine,

Jacques, Albert et Vincent. Ne cherche pas à te rappeler : tu ne les connais pas. Ils sont très gentils, et ils m'amusent : ils sont jaloux, et se disputent à qui fera mes commissions. Alors ils ne peuvent pas se sentir. Qu'est-ce que tu as? Ça t'ennuie ce que je te raconte?

— Non... Ou plutôt si... Je me souviens qu'à « Petite Chose » et aux « Glycines » c'est moi qui te les faisais, tes commissions!

— Dame, mon petit ami, tu ne peux pas exiger que, quand tu n'es pas là, je me condamne à vivre toute seule?

Je lui pris la main, et d'une voix qui avait un peu envie de pleurer :

— C'est que, vois-tu... je t'aime bien!

— Mais moi aussi... Que tu es bête! Seulement, comme dit papa : « L'amour, il n'y a pas que ça dans la vie! » Tiens, embrasse-moi... non, sur la joue. Mais laisse donc tes mains... Tu as la rage de chiffonner ma robe !

A ce moment une phrase prononcée par M. Lebarrot dans la pièce à côté frappa mon oreille.

— ...Ce qui vous explique, chère amie, pourquoi les visites que j'aurais tant aimé vous faire se sont espacées, pourquoi je vous ai même demandé de cesser de venir voir ma femme.

— Tiens, c'est vrai, dit Marthe qui avait entendu comme moi : est-ce que tu sais, toi, ce que ta maman a fait à la mienne? On ne peut pas prononcer son nom devant elle sans qu'elle prenne l'air en colère.

Très étonné, je répondis :

— Je ne savais pas qu'elles étaient fâchées.

— Oh! sûrement il y a quelque chose... parce que dans ces moments-là papa ne dit rien et fait sa tête des jours de pluie. Hier encore, pendant qu'on était en train de faire les malles...

— Quelles malles? Vous ne restez pas à Paris?

— Ah! oui, je ne t'ai pas dit... Nous allons partir en voyage. Le médecin trouve que maman est trop malade pour passer l'hiver à Paris. Elle tousse, elle tousse... On croirait qu'elle s'arrache des choses dans la poitrine. Elle a beau se bourrer de potions et de bonbons, c'est comme si elle chantait. Alors le docteur nous envoie au Caire. Il paraît que là-bas elle se guérira tout à fait, parce qu'il y fait chaud. Papa était très ennuyé, à cause de ses affaires d'architecte. Il y avait des moments où il donnait des coups de poing sur son bureau en criant : « Bon sang de bon sang! Ce n'est pas ça qui fera bouillir la marmite! » Et puis un jour il est revenu très content : il avait trouvé à construire là-bas, au Caire, des maisons turques, ou chinoises... enfin des maisons de ce pays-là.

— Ce travail-là durera longtemps... Quand est-ce donc que je te reverrai?

— Pas avant deux ans, trois peut-être.

— Tant que cela? C'est effrayant!

— Mais non... Cela passera bien vite. Il paraît que le pays est très joli, qu'il se trouve beaucoup d'ânes et de chameaux, et que le soleil y est chaud comme une bouillotte. D'ailleurs, quand nous reviendrons, nous nous reverrons plus souvent : nos deux mères auront eu le temps de se raccommoder.

— Je ne peux pas comprendre ce qu'il a pu y

avoir entre elles... Chez nous je n'ai jamais entendu parler de rien.

— Tout ce que je sais, c'est qu'un jour, comme on venait de prononcer le nom de Mme Dapy, maman s'est mise à pleurer en disant : « C'est égal, elle n'aurait pas dû prendre ce qui ne lui appartenait pas! »

J'avais bondi : mon sang n'avait fait qu'un tour.

— Ce n'est pas vrai! Tu mens!

— Si, si, j'ai entendu!

— Maman n'est pas une voleuse! Je te dis que tu mens, ce n'est pas vrai!...

La porte s'ouvrit : nos parents apparurent.

— Qu'est-ce qui se passe? demanda ma mère.

— Il se passe que Marthe te traite de voleuse! Je sais bien que tu n'as volé personne. Elle vient de me raconter qu'un jour Mme Lebarrot, en parlant de toi, a dit : « C'est égal, elle n'aurait pas dû prendre ce qui ne lui appartenait pas! »

Brusquement M. Lebarrot devint tout pâle. Il s'avança avec un petit tremblement dans les mains. Je crus qu'il allait battre sa fille. Mais au contraire il lui caressa doucement la joue, en ajoutant d'une voix calme que je ne lui connaissais pas :

— Je t'avais toujours mise en garde, mon enfant, contre le danger d'affirmer les choses dont on n'est pas sûr. La phrase que tu as entendue ne s'appliquait pas à la mère de ton petit ami. Si tu réfléchissais un peu, tu comprendrais que je ne serais pas aujourd'hui en visite chez une personne qui se serait permis de s'emparer du bien d'autrui. Et à propos de cette visite, je te permets de n'en pas

parler à ta mère en rentrant; elle te demanderait ce qui s'y est passé, et, pour ne pas lui causer de la peine, tu serais forcée de lui cacher cet incident, ce qui serait une façon de mentir. Tandis qu'en lui répondant simplement : « Nous revenons d'une longue promenade », tu éviteras de te faire gronder pour ta maladresse, tout en te tenant à peu près dans les limites de la vérité. Allons, demande pardon à Mme Dapy, et embrasse Pomme.

Ah! Dieu oui, j'embrassai Marthe de bon cœur après cette alerte qui me laissait une grosse chaleur au visage. Et je vous assure qu'elle ne s'occupait plus de sa robe chiffonnée et de son chapeau de travers. Après quoi, sentant l'émotion mouiller mes paupières :

— Tu vois, maman, je suis comme toi... De ce qu'ils s'en vont bien loin et si longtemps, j'ai *aussi* les yeux rouges.

— Ah! tu sais la nouvelle?

— Oui, Marthe m'a appris...

Déjà M. Lebarrot tenait son chapeau.

— Je vous écrirai, chère Madame.

— Je vous en prie.

— Je vous écrirai... je vous le promets.

— Et moi, me cria Marthe de l'antichambre, je t'enverrai des cartes postales.

— En couleur, dis?

— Oui, en couleur!

CHAPITRE XVII

OU JE DÉCOUVRE QUE LES DATES LES PLUS RÉPUTÉES FÉCONDES EN SURPRISES AGRÉABLES SONT AU CONTRAIRE LA SOURCE DE GROS DÉSAGRÉMENTS.

A partir de ce jour le caractère de maman se modifia. Elle fut nerveuse, impatiente, irritable. Le timbre de sa voix était devenu dur et sec, et elle poussait à propos de tout et de rien des soupirs à fendre l'âme. Sous couleur de me distraire, elle me faisait l'accompagner dans ses courses à travers Paris, attendre des heures, debout près des comptoirs chargés d'étoffes, dans les magasins de nouveautés, où les jambes me rentraient dans le corps. Quand nous passions devant une église elle en franchissait parfois le seuil, le temps de marmotter une courte prière, pendant que je scrutais avec un sentiment de crainte les hautes voûtes mystérieuses dont l'ombre pesait sur moi, très lourd.

Le courrier apportait quelquefois le matin une lettre d'Egypte. Maman s'enfermait pour la lire et redevenait gaie pour vingt-quatre heures. Après quoi elle retombait dans ses crises d'humeur cha-

grine et de mélancolie. Ainsi les semaines s'écoulaient sans que rien de nouveau vînt éclairer notre existence maussade.

Je vis avec plaisir s'approcher l'époque du jour de l'an qui formait comme un point lumineux dans mon horizon monotone. La Saint-Sylvestre m'était chère en ce qu'elle me réservait des cadeaux imprévus, et rien ne m'était plus agréable que l'espoir d'une surprise. J'avais à ce point l'horreur d'une existence régulièrement tracée que je préférais le jeu d'un hasard même mauvais au tran-tran d'une existence terre-à-terre.

Cet instinct, aux lieu et place de jardins bien entretenus me fit plus tard rêver de forêts vierges, et la prospérité politique d'une nation offrit toujours à mon esprit aventureux beaucoup moins d'intérêt que les guerres violentes et les grandes révolutions.

Donc j'aimais beaucoup le Jour de l'An pour ce qu'il éveillait en moi de curiosité. Quel cadeau mon oncle Cyriaque me destinait-il? L'affection maternelle me réservait-elle un joli présent? L'absorption de douze tasses de café noir ne tient pas l'enfant plus éveillé la nuit du 31 décembre que les combinaisons dont il se meuble la cervelle pour se figurer la défilade des pantins ou soldats de plomb, des livres ou albums d'images dont le gratifiera chaque membre de sa famille. Ayant pris de l'âge je pressentais qu'on changerait la nature de mes présents, et je me demandais à quel choix s'arrêterait la sollicitude de ceux sur qui tombait la tuile de me donner des étrennes.

Aussi, le premier janvier, fus-je levé de bonne

heure et, guettant l'entrée de la bonne dans la chambre maternelle, je me précipitai à sa suite en criant à pleins poumons.

— Bonjour, maman... Je te souhaite une bonne année et une bonne santé.

Dans cette chambre, dont les volets étaient clos, il faisait nuit noire. En mon élan précipité mais filial, je heurtai quelque chose. Ce quelque chose tomba et il s'en suivit un incroyable fracas.

Ma mère épouvantée sauta à bas du lit, toujours dans l'ombre, et poussa un cri de douleur. Comme la bonne venait d'ouvrir la fenêtre, un rayon de soleil illumina un bien pénible spectacle : sur le marbre de la cheminée gisait en dix-huit morceaux une admirable potiche de vieux Chine dont, la veille, ma pauvre mère avait refusé d'un collectionneur deux mille cinq cents francs.

Auprès de la potiche maman s'était écroulée, le pied coupé par un débris de la porcelaine. Je me précipitai pour l'embrasser, mais elle me repoussa, criant :

— Fiche-moi le camp, tu m'embêtes!

La bonne la porta sur le lit, étancha le sang de la blessure qui par bonheur n'était pas grave et ne lésait aucun muscle. Et, comme je restais là, terrifié, immobile :

— Tu attends peut-être tes étrennes ? Eh bien, tu t'en passeras cette année, mon garçon ! Deux mille cinq cents francs de perdus... Et grâce à toi! Tu n'es qu'un petit misérable! Un petit... un petit parricide! J'avais toujours eu l'idée que tu mourrais sur l'échafaud!...

Evidemment ma mère exagérait. Entre la peine

de l'échafaud et le crime d'un bris de potiche par imprudence, il y avait disproportion de châtiment. Mais je commençais à remarquer combien l'humanité, dans ses appréciations des faits, manque généralement d'équilibre et ne fait guère de différence entre une contrariété et un accident, un accident et un malheur, un malheur et une catastrophe irréparable.

Je me rappelle avoir entendu ma mère, ayant besoin de son dé à coudre et ne pouvant le retrouver, s'exclamer de très bonne foi :

— J'aimerais mieux être morte!

Ce qui m'a toujours fait rire, car un dé à coudre se retrouve, tandis que ce qui ne se retrouve pas une fois perdu, c'est le pouvoir de vivre.

L'idée de ne pas avoir d'étrennes me vexa, mais je ne voulus pas en avoir l'air. Je n'insistai pas et fis semblant de penser à toute autre chose. Maman qui s'attendait à un désespoir, fut vexée à son tour et, pendant qu'on appliquait sur sa coupure un large morceau de taffetas d'Angleterre, je l'entendis ronchonner :

— Cet enfant-là n'a pas de cœur... Il ne tient même pas aux cadeaux de sa mère.

La vérité est que, ayant fait mon deuil de cette première surprise, je pensais à celle que me réservait mon oncle Cyriaque, chez qui, de fondation, nous devions aller déjeuner.

Maman, qui boitait un peu et à chaque pas esquissait une grimace très laide, envoya chercher une voiture à l'heure.

— Mon cher enfant, me dit-elle, tu vas encore me coûter une dizaine de francs de fiacre, puisque

tu m'as mise dans l'impossibilité de faire mes courses du Jour de l'An à pied. Encore 364 jours comme celui-ci dans cette année qui s'ouvre pour nous de façon plutôt néfaste et nous pourrons nous faire inscrire sur les listes de l'Assistance publique.

Nous tombâmes sur un gros cocher qui aux ordres que lui donnait sa cliente répondait invariablement : « Oui, ma petite mère », et chaque fois qu'on fermait la portière hurlait : « N... de D..., prenez donc garde à votre gosse! » Tous les cent pas il s'arrêtait, descendait de son siège, tirait de sa poche un morceau de sucre qu'il faisait manger à son cheval, puis remontait en disant : « Faut bien lui donner ses étrennes à c'te pauv'bête! » Nous dûmes cependant le garder, car on ne rencontra pas d'autre voiture vide.

Nous avions trois ou quatre cartes à déposer par politesse chez des gens que nous savions fort bien ne pas devoir trouver chez eux. Nous arrivions chez le concierge et demandions :

« — M. Machin, s'il vous plaît? — M. Machin est sorti. — Comment! Déjà? Vous lui direz combien nous regrettons... » Et je tendais le petit carton corné d'avance.

Mais rue Bonaparte nous eûmes une mauvaise surprise. A notre demande : « M. et Mme Chose, s'il vous plaît? » Le concierge répondit : « Au quatrième au-dessus de l'entresol. » Maman demeura interdite :

— Mais... ils sont sortis?

— Non, Madame. Leur petit chien est souffrant... Ils ne bougeront pas de la journée.

— Ah! merci. Il n'y a pas d'ascenseur?

— Non, Madame.

Il nous fallut grimper les cinq étages. Maman boitait de plus en plus. Elle ronchonnait : « Quelle scie! Non, mais quelle scie! »

Quand nous entrâmes ce fut des poignées de mains, des cris de joie, des embrassades à n'en plus finir.

— Quelle chance de vous avoir rencontrés! Si on ne s'était pas vu, l'année aurait mal commencé! Alors votre petit Toto est malade?

Il fallut aller souhaiter la bonne année au chien qui ronflait sur un oreiller orné de dentelles et de rubans roses.

— Et qu'est-ce qu'il a eu le pauvre chéri?

— Un petit embarras d'intestins, mais avec une purge il n'y paraîtra plus.

Puis avec un gros soupir :

— Qu'est-ce que nous deviendrions sans ces enfants-là, ma chère?

Nous retrouvâmes en hâte notre gros cocher qui mit quarante-cinq minutes pour nous transporter de la rue Bonaparte au boulevard de Clichy, sous prétexte que « ça grimpotait » et que « son canasson avait déjà assez de turbin pour le hisser quand il ne traînait que lui dans sa bagnole ».

Enfin nous arrivâmes chez mon oncle Cyriaque sur le coup de une heure. Il était d'une humeur de dogue.

— Bonjour, mon oncle... Je te souhaite une bonne année et une bonne santé.

— Mon petit Pomme, me répondit-il d'un air pincé, tu ne me parais pas très pressé d'accomplir

tes devoirs de famille. Il est une heure un quart... Le rôti est trop cuit...

— Mais mon oncle, c'est la faute au cocher...

— S'il n'y avait que le cocher! intervint ma mère en me lançant un regard furibond.

— Je vois... Ce petit garnement aura fait quelque bêtise?

— Il a manqué d'estropier sa mère.

— Tu as voulu estropier ta mère? Voilà qui dénote une nature inquiétante. Dans ces conditions, mon cher petit ami, tu ne trouveras pas étonnant que je ne te donne pas d'étrennes.

— Mais, mon oncle, c'est la potiche!...

— Quelle potiche?...

— Celle qu'il a cassée, parbleu! Une potiche de deux mille cinq cents francs!...

— Tu as cassé une potiche de deux mille cinq cents francs? Mon cher neveu, heureusement suis-je là pour t'inculquer le principe de payer les dettes que tu contractes. Je comptais, chaque premier janvier, te donner cinquante francs pour parfaire peu à peu ta dot; je ne recommencerai à te donner d'étrennes que dans cinquante ans, c'est-à-dire après complet paiement des deux mille cinq cents francs dont tu as fait tort aujourd'hui à celle à qui tu dois le jour.

De plus en plus vexé je ne répliquai rien. Mais je me promis *in petto* de ne plus me répandre en : « Je vous souhaite une bonne année et une bonne santé », puisque cette formule par l'usage imposée ne me rapportait que des remontrances.

L'après-midi, au cours d'une visite chez un cou-

sin paternel, je mis ma décision en pratique. Je restai muet comme un goujon. Aussi mon cousin, à l'heure des adieux, me dit-il d'un ton très froissé :

— Tu es si poli, mon cher enfant, que tu ne t'étonneras pas si je ne te donne pas d'étrennes.

En ce premier janvier réputé pour tant de joies la série continuait des déceptions.

Cependant lorsque le soir nous rentrâmes chez nous, après une journée de fatigue, de gestes réglés d'avance, de clichés rebattus, de politesses exagérées et d'effusions indifférentes, une véritable bonne surprise m'attendait. Sous la porte le concierge avait glissé une carte postale à mon adresse.

Elle était timbrée du Caire et représentait un chameau en train de boire l'eau du Nil. On voyait aussi deux palmiers qui se dressaient sur le ciel comme deux grands plumeaux, et dans le fond une barque ressemblant à un oiseau qui n'aurait qu'une aile. Je criai :

— C'est pour moi! Je reconnais l'écriture de Marthe. Elle m'écrit :

« Mon petit Pomme,

« Je te souhaite une bonne année et une bonne santé. J'ai vu les Pyramides. Ce sont de grandes maisons sans portes ni fenêtres. Papa trouve ça très bien parce qu'il est architecte, mais moi je me demande à quoi ça sert. Je te regrette parce que je suis mangée par les moustiques et que, si tu étais là, tu les empêcherais de me piquer. Maman va beaucoup mieux, à cause de la cha-

leur. Le docteur dit qu'il la croit en voie de guérison... »

— Ah! Il y a cela? dit ma mère qui me prit la carte des mains et la relut attentivement.

Puis elle me la rendit en murmurant :

— C'est une bonne nouvelle... Je suis bien contente.

Le repas, ce soir-là, fut silencieux.

CHAPITRE XVIII

OU L'INFLUENCE D'UN NOUVEL AMI LUTTE VICTORIEUSEMENT CONTRE LE CHARME DÉSUET DES SOUVENIRS D'ANTAN.

J'arrive à l'époque grise de mon existence, aux heures sans éclat qui suivent l'enfance où l'on s'étonne et précèdent l'adolescence où l'on comprend; ce que j'appellerai la période ingrate. On n'est plus un enfant : on n'est pas un homme encore. Les événements semblent hésiter à se manifester, par crainte de déplaire sans doute ou de causer de l'effroi. Il se produit comme un silence de la vie, tel le calme qui précède les violents orages et les grandes batailles. On ne sait si le sort vous ménage parce que vous êtes trop gosse ou se méfie de vous parce qu'il vous croit averti. L'existence d'un homme est assez longue d'ailleurs dans sa brièveté, pour qu'on prenne le temps de rassembler ses armes.

Durant les quatre années que se prolongea cette accalmie, très peu de faits furent dignes de pren-

dre place dans ma mémoire. Je me laissai même volontiers aller à l'inertie que m'imposait le destin, et je m'aperçus là qu'il fallait de la volonté pour garder son rang parmi les hommes. Les actions ne vous poussent pas; elles s'endorment volontiers pour peu que vous trouviez goût à l'indolence. Il existe un entraînement à la paresse.

J'éprouvais pour ma part une réelle satisfaction à ne rien faire; le moindre effort me coûtait. Je n'en recueillais nul remords, ressentant une difficulté à libérer mon cerveau d'un esclavage physique que je ne trouvais pas désagréable puisque l'inaction qui en découlait me procurait le bien-être. En un mot j'étais en formation : d'autres diraient « en sommeil ». Il en est qui, par plaisir, au détriment de leur intelligence et de leur personnalité, conservent cet état toute leur vie.

Je me contenterai donc de rappeler les quelques faits saillants qui me frappèrent. Malgré mon peu de dispositions pour l'étude des langues mortes, on me mit entre les mains d'un répétiteur dont la mission fut de m'expliquer les beautés de l'Iliade et des Géorgiques. Il n'en savait pas beaucoup plus que moi, mais il avait besoin de gagner son pain que ses maigres appointements lui permettaient seulement de manger rassis : de peur que son inaptitude pédagogique lui fermât l'accès d'une autre famille, je vantai sa science par générosité. Je m'en fis de la sorte un ami véritable.

Ma mère n'assistait jamais à mes leçons. Elle se contentait de consulter le livre des notes sur lequel elle trouvait toujours inscrit des « bien » et des « très bien », et veillait à ce que mes devoirs fus-

sent terminés avec exactitude. Je les faisais pour la frime, écrivant des mots au petit bonheur, fort de ce qu'elle ne savait ni le grec ni le latin.

L'heure des répétitions se passait à causer de choses et d'autres. Mon professeur se trouvait être un homme de bon sens. Il jugeait que la vie était un état passager qu'il s'agissait de traverser en se faisant le moins de mal possible. Il appelait les hommes des « créateurs de complications ».

— La nature, disait-il, nous met entre les mains tout ce qu'il faut pour être heureux. Mais à ce bonheur nous fabriquons de quotidiens obstacles. Nous nous laissons envahir par des sentiments ennemis que nous installons en nous et dont la tyrannie nous attire : je veux parler de l'ambition, du besoin de paraître, de l'amour. Notre corps s'étonne des folies de nos désirs, car il est né simple et dénué de grosses exigences : mais ses organes se laissent peu à peu entraîner aux mauvais conseils; ils se déforment et deviennent la source de nombreux ennuis.

Il cherchait à m'inculquer des principes de sagesse plus que des règles de grammaire. Il me disait :

— Le mal et le bien ne s'analysent pas : ils se pressentent. Quand le mal se révèle chez autrui, il est inutile de tenter de le refréner; on a bien assez de chercher à s'en garantir. Il ne faut pas trop regarder autour de soi : mieux vaut passer la tête droite, les yeux à l'horizon. Pour demeurer un honnête homme, on doit beaucoup s'occuper de soi-même. Le sauvetage du vice exige qu'on descende trop au fond des consciences : on risque d'en

remonter sali d'une boue qui colle et ne vous lâche plus.

Il avait demandé en haut lieu à enseigner la philosophie. On avait été effrayé de ses principes qu'on jugeait subversifs et faits pour empêcher les jeunes gens de réussir. Alors il s'était mis à causer seulement avec ceux qui le comprenaient; en sorte qu'il avait un cercle de disciples très restreint.

Il aurait désiré qu'on supprimât l'enseignement de l'Histoire qui d'après lui n'était qu'un amoncellement de mensonges, ou tout au moins de vérités travesties; il réclamait que les hommes se laissassent vivre indifférents au passé et à l'avenir, sans plus s'occuper de leurs arrière-grands-pères que de leurs futurs petits-neveux. Il prétendait que le plus grand savant serait celui qui se contenterait de porter un jugement juste sur tout ce qui se passe de nos jours.

Quand on s'informait de son nom, il répondait : le Professeur. Il affirmait qu'à gratter n'importe quelle famille on y découvrirait des crimes ou des fautes : donc, à garder l'incognito, il évitait que des indiscrets eussent l'attention attirée sur ses ancêtres, et découvrissent chez eux des tares dont il valait mieux ne pas se vanter.

J'aimais beaucoup le Professeur. Ses propos m'étaient précieux; ils m'aidaient à supporter la solitude. Car ma mère ne me voyait qu'aux heures nécessaires. Elle s'était prise d'un goût prononcé pour les somnambules, les voyantes et les graphologues. Elle avait noté sur un petit carnet les adresses de toutes ces dames, et passait son temps

à courir aux quatre coins de Paris : le soir elle écrivait dans un livre tout ce qu'on lui avait révélé sur elle. Elle savait ainsi qu'elle était à la fois bavarde et silencieuse, gaie et triste, riche et pauvre, froide et passionnée, mariée et veuve, destinée à mourir jeune et à vivre jusqu'aux limites de l'extrême vieillesse : et à toutes ces consultations contradictoires elle attachait une croyance inébranlable.

Pourtant elle ne s'occupait pas que d'elle. Elle confiait aussi aux devineresses des objets ayant appartenu à des gens dont elle désirait connaître la destinée; par exemple une vieille casquette de mon oncle Cyriaque dont la fortune venait de s'accroître à la suite d'heureuses spéculations, et aussi un porte-cigarettes oublié par M. Lebarrot, et une paire de gants de chevreau noir que sa pauvre femme malade avait portés.

Pendant des mois elle se plongea dans des réussites. Sur chaque table traînaient des cartes à jouer. Les séances duraient des heures, pendant lesquelles il était question d'un riche seigneur qui d'un signe faisait surgir de merveilleux palais et d'une princesse lointaine au visage blanc comme la cire. Du moins était-ce ainsi qu'elle donnait une forme à ses préoccupations dans cette sorte de langage mystérieux et féerique qu'elle jugeait seul capable d'entr'ouvrir le livre du Destin.

Au cours de ces années où le temps s'écoula avec une régularité fastidieuse, je gardai le souvenir de deux rencontres de qualité différente. Comme je revenais du Louvre, un jour d'exposition de blanc (car maman fréquentait beaucoup

plus le magasin que le musée), la bonne m'annonça qu'une visite m'attendait dans le salon.

— Une visite... pour moi?

— Il a demandé M. Paul Dapy.

— Il? C'est un homme! Comment s'appelle-t-il?

— Il me l'a dit : mais je n'ai jamais pu retenir le nom des gens.

— Comment est-il?

— Je ne sais pas. Je n'ai pas vu sa figure. Il a de grands cheveux qui tombent sur ses yeux jusqu'à sa bouche comme des baguettes de tambour.

Je reconnus immédiatement M. Veste à qui je n'avais même pas envoyé deux lignes de mes nouvelles depuis le collège. Dès mon entrée il se précipita vers moi et m'embrassa avec effusion. Comme ses cheveux m'entraient dans les narines, je me reculai et soufflai pour les écarter, et j'aperçus ses bons yeux que l'émotion de me revoir rendaient humides.

— Asseyez-vous, m'sieur... (c'était toujours « m'sieur » comme à l'étude). Vous savez, vous êtes vraiment chic d'avoir pensé à Pomme!

— Depuis bien longtemps je voulais venir vous trouver, mon petit ami. J'avais un devoir à remplir auprès de vous.

Derrière leur rideau capillaire ses dents semèrent une lueur blanche qui prétendait être un sourire et il me tendit un petit paquet. Je l'ouvris curieusement et découvris une mèche de cheveux blonds.

— C'est ma mèche... Celle que je vous dois. Lorsqu'en quittant le lycée vous m'avez demandé un souvenir, je crus couper des cheveux à moi :

ce fut les vôtres. Il ne convenait pas que l'erreur se prolongeât plus longtemps : c'est ainsi que s'établissent les fausses reliques et que les croyances de la foule fourmillent d'inexactitudes. Pour changer le cours des religions il suffit parfois d'un coup de ciseau mal dirigé.

— Je suis heureux, m'sieur, répondis-je, de posséder votre mèche authentique, bien que mon état d'esprit ne soit pas modifié par votre visite. L'erreur que vous avez tenu à réparer, je l'ignorais : la conviction où j'étais d'avoir vos cheveux véritables, malgré qu'ils ne vinssent pas directement de vous, suffisait à mon bonheur et à me les faire considérer avec émotion. Tant il est vrai que nous n'attachons de prix qu'aux apparences et qu'il vaut mieux souvent laisser aller les choses que de s'acharner à faire éclater la vérité.

Je sentis que mon raisonnement causait au malheureux pion un peu de peine, et vivement j'ajoutai :

— Je ne vous remercie pas moins, m'sieur, de votre attention délicate. Vos cheveux vont prendre dans mon secrétaire la place que les miens occupaient indûment. Et même, si vous vouliez me faire un grand plaisir... échangeons nos deux mèches. J'ai la vôtre... Voici la mienne. Aux jours d'épreuve elles nous seront peut-être un réconfort, car elles nous rappelleront nos sympathies réciproques.

— Je n'attendais pas moins de votre bon cœur, mon cher petit! s'écria M. Veste qui me serra avec ardeur sur sa poitrine.

Pour ne pas prolonger cette scène d'attendris-

sement je changeai tout à coup de conversation.

— Et au lycée, que se passe-t-il? Que deviennent mes anciens camarades?

Il me conta qu'un de ses désespoirs était de ne pouvoir suivre les progrès ou les métamorphoses de ses élèves, puisqu'à la fin de chaque année ils changeaient de classe, par conséquent d'étude, régulièrement, tandis que lui demeurait vissé dans sa chaire. Il n'arrivait ainsi à ne connaître personne; bien qu'ayant partagé l'intimité de tous, il avait l'impression de n'avoir frôlé que des étrangers, et il avait fallu l'occasion de cette mèche providentielle pour qu'il se fût hasardé à poursuivre avec moi des relations que justifiait d'ailleurs une affectueuse amitié.

Il savait cependant que Jules Havenne de Plers, grâce à une heureuse opération chirurgicale, avait réussi à supprimer ses tics et à rendre à son muscle zygomatique ses fonctions naturelles. A. Braham continuait, sous des prétextes ingénieux, à vider les poches de ses condisciples avec une habileté surprenante. La Fouine, lui, décidé à s'occuper plus tard tout spécialement de journaux financiers, était installé pour un an dans une pension de famille, à Nuremberg. Son intention n'était pas d'apprendre l'allemand, mais l'accent seulement, cet accent tudesque si précieux dans les affaires de la Bourse parce qu'il trahit, à tort ou à raison, une origine israélite.

— Et monsieur Fiole? demandai-je.

Le pauvre M. Fiole s'était fait sur le crâne une bosse plus importante que les autres, après quoi son intelligence avait cessé d'être intégrale. Il

passait son temps à écrire au Président du Conseil son intention de léguer à l'Etat son pupitre rempli de vers à soie, à condition qu'on lui élève un buste place du Carrousel, en face de la statue de Gambetta. Jusqu'à présent ses lettres étaient restées sans réponse.

Nous passâmes une heure pleine d'agrément à évoquer ces souvenirs qui rappelaient une époque trop vite disparue. Puis M. Veste prit congé, assailli par une grande peur d'être en retard : il était quatre heures moins vingt, — il n'avait que le temps de rejoindre le lycée pour cueillir ses élèves au sortir de la classe de géographie. Et il partit après une brève accolade, avec sur la physionomie, dans les gestes, cette crainte inséparable de tous ceux que travaille le souci d'une exactitude exagérée. A peine eus-je fermé sur lui la porte du palier que j'entendis appeler et sonner précipitamment. Je rouvris et j'aperçus M. Veste dont les longs cheveux, soulevés par un courant d'air, s'étaient pris entre les deux battants. Il s'excusa et descendit l'escalier quatre à quatre.

Une autre fois je rencontrai chez le concierge, s'informant si ma mère était chez elle, ma petite amie Emmeline Crépard. Depuis l'été que nous avions passé ensemble à Montmorency, elle avait grandi d'une façon étonnante. Mais, sous ses noirs cheveux frisés, ses yeux ne brillaient plus avec autant d'éclat.

Une tristesse voilait son regard. Elle portait une robe de percale très simple, des gants de fil et un chapeau de paille qu'elle avait dû faire elle-même. Toute sa personne offrait un aspect pauvre

que je m'expliquai lorsqu'elle me confia que le petit avoir de son père s'était évanoui en fumée entre les mains d'un notaire indélicat. Il allait être forcé de tirer parti de ses poésies. Quant à elle, elle cherchait du travail. Elle s'était rappelée que ma mère avait été fonctionnaire de l'Etat, et venait la prier de la renseigner à ce sujet.

Maman lui répondit qu'il n'y avait rien à faire du côté des téléphones, que d'ailleurs toutes les carrières étaient encombrées et que celles qui arrivaient ne devaient leur chance qu'au favoritisme. En somme elle la reçut avec froideur. Je sus plus tard qu'elle avait voulu s'en débarrasser au plus vite, craignant que cette visite ne fût un prétexte pour lui emprunter de l'argent.

Emmeline en s'en allant ajouta qu'ils avaient dû déménager. Ils habitaient, 17 rue des Abbesses, un tout petit appartement, deux pièces et une cuisine, dans laquelle ils prenaient leurs repas, sur le buffet, près du fourneau.

Elle racontait tout cela d'un son de voix fatigué, sans cependant faire montre d'aigreur envers le destin. Le malheur semblait glisser sur sa mélancolie. Elle avait par nature tellement l'habitude d'être de l'avis des autres qu'elle se faisait même un scrupule de contrarier le sort. Je retrouvai la même petite bonne femme complaisante et résignée, qui disait « oui » à tout ce que je lui proposais et consentait joyeusement à arroser les fleurs de « Petite Chose », pendant que, bien au frais sous les feuilles du saule, je goûtais les douceurs d'un repos mal gagné.

CHAPITRE XIX

OU J'APPRENDS QU'IL N'EST PAS BESOIN DE PARLER EN VERS POUR DÉVOILER UNE AME DE POÈTE.

Une des grandes satisfactions du Professeur était de faire tomber l'heure de sa leçon au beau milieu de la journée. Il obligeait ainsi ma mère à me laisser à la maison, donc à ne pas l'accompagner dans ses visites. Le Professeur prétendait qu'il me rendait ainsi un service inappréciable.

— A vous garder près de moi, disait-il, je vous évite la série des dialogues inutiles, — informations banales sur la santé des gens, sous forme de question dont on n'écoute même pas la réponse, appréciations sur la température, etc... — et de potins sans charité : hypocrites sous-entendus, débinages de toilette, laissez-croire malveillants, enfin tout ce qui nourrit la conversation d'hommes et de femmes riches et inoccupés. Ajoutez à cela les propos à perte de vue sur les ennuis domestiques, comme il est d'usage en visite entre maîtresses de maison qui ne s'appliquent pas à parler d'autre chose. Parfois il arrive qu'on consent à traiter

une question d'art ou de philosophie, mais c'est au dernier moment, lorsqu'on se lève pour prendre congé et qu'on tient déjà le bouton de la porte : les femmes de chambre, les cochers, les cuisinières, les chauffeurs, les concierges accaparent presque exclusivement aux jours de nos belles madames les conversations de salon. Tant que ces usages ne seront pas modifiés, il y aura donc profit à vivre seul et à fréquenter le moins de monde possible.

— Seul, ajoutai-je, ce n'est pas gai!

— Alors entourez-vous de bêtes : ceux qui fréquentent les animaux ne sont pas méchants.

Un jour je lui demandai ce qui l'avait amené à porter sur la société un jugement sévère et à ne point pardonner aux hommes leur frivolité ou leurs calculs misérables.

— J'ai eu, répondit-il, tout jeune, un grand chagrin. La chose mérite d'être contée. J'emploierai donc à vous en faire le récit l'heure de leçon que je devais consacrer à l'examen du siècle de Louis XIV.

Il se recueillit un instant et commença :

— J'avais alors dix ou douze ans. J'habitais une petite commune du Berry, et m'entêtais malgré les remontrances de mon père, à fréquenter un garçon beaucoup plus âgé que moi, nommé Thomas Faucheux.

« Ce Thomas Faucheux était orphelin. Il avait hérité cinq ou six arpents de terre qu'il cultivait lui-même, sans réclamer l'aide d'aucun ouvrier. Il se plaisait à mener une existence solitaire, non pas tant pour demeurer son maître que parce qu'il

ne supportait pas la société des hommes. Moi, il m'avait pris en amitié précisément parce que je n'étais pas encore arrivé à l'âge où la personnalité se dessine. Il me disait :

— Je t'aime, car je ne me méfie pas encore de toi.

« Ce qui dénotait dans l'élan de ses fréquentations un esprit de recul. Pourtant, il n'avait jamais éprouvé de déceptions. On eût dit que son désir de vivre à part et de s'écarter d'autrui provenait d'un instinct à éviter un danger. En sorte qu'il était mal vu partout aux alentours. De mal il n'en avait fait à personne : mais on le jugeait capable d'en faire. Et comme on ne parvenait pas, et pour cause, à le prendre en flagrant délit de méchanceté, on avait peur de lui. Des petits bourgeois disaient, hochant la tête :

— On peut craindre tout d'un homme dont on ne sait rien.

« Il est entendu qu'un être quel qu'il soit n'a pas le droit de vivre seul. Sinon que cache-t-il? Oui, il a intérêt à cacher quelque chose. Et forcément ce ne peut être quelque chose de propre.

« Je ne me rendais pas compte du degré de malveillance que cet homme pouvait inspirer. La douceur était, à mon humble avis, sa qualité dominante. Quand son regard sombre et velouté se posait sur la ligne d'horizon, courbé sur son hoyau comme un paysan de Millet, je devinais en lui une tendresse profonde.

« Son geste était à la fois gauche et caressant, et il paraissait aimer. Aimer quoi? La terre qu'il labourait, le ciel qu'il cherchait à pénétrer,

les arbres dont il admirait les frissons, les fleurs champêtres dont ses narines frémissantes recueillaient les sauvages parfums. Et aussi le soleil qui vivifie, le vent qui pleure. Une fois je lui demandai ce qu'il regardait. Il me répondit d'une voix très douce :

— Laisse-moi, petiot.

« Alors je le laissai sans trop comprendre, et je ne bougeai plus dans la crainte d'interrompre sa pensée. Désormais pour lui parler j'attendis qu'il se fût remis au travail.

« Ainsi peu à peu, m'habituant à réfléchir à ses côtés dans le silence, je sus ce qui l'attirait, ce qu'il aimait. C'était la Nature tout entière pour ses changements féeriques et son calme bienfaisant. J'éprouvai comme lui un calme délicieux à écouter la chanson des cigales et, dans le crépuscule, le cri mouillé du crapaud. Lui me savait déjà gré de n'avoir pas d'indifférence et de m'attacher aux choses. Parfois un paysan passait, le saluait de la voix, dérangeait son rêve. Faucheux tressaillait, répondait brusquement, et son regard devenait dur.

« A la suite d'une scène assez vive où mon père avait mis plus de violence que de coutume à me reprocher d'avoir passé l'après-midi en telle compagnie, je lui demandai pourquoi il me défendait d'aller dans les champs avec Thomas Faucheux. Il me répondit :

— Je n'aime pas te voir fréquenter un feignant.

« Je me redressai indigné.

— Ce n'est pas vrai!

— Qu'est-ce que tu dis?

— Je dis que Thomas n'est pas un feignant. Il cultive ses champs.

— Belle affaire!

— Et puis il travaille aussi à regarder.

« Mon père crut que j'étais devenu fou. Il ne répliqua rien et m'envoya me coucher. Mais je sus que ce soir-là il causa longuement avec ma mère, et affirma que, pour un enfant de mon âge, la compagnie de ce sauvage était plus pernicieuse qu'on ne pouvait le croire. Et le lendemain il répandit dans tout le village l'opinion qui le hantait, à savoir que Thomas Faucheux était un somnambule, ce qui dans nos campagnes équivaut à un sorcier moderne. A partir de ce moment des passants se signaient en le voyant, « bien qu'ils ne « crussent point au diable ». D'autres se détournaient de leur chemin pour ne point passer devant sa maison.

« Drôle d'intérieur que cette bâtisse fruste, couverte de chaume où, sur le sol en terre battue, des tas de bêtes vivaient : chiens infirmes, chats souffreteux, gibier blessé en cage, animaux misérables que Thomas recueillait et soignait. Lorsqu'il pénétrait chez lui au milieu de ses pensionnaires qui à sa vue aboyaient, ronronnaient, battaient de l'aile, sa figure s'éclairait d'une joie profonde. Il me prenait par la main et me disait :

— J'aurais voulu ne pas être un homme.

— Pourquoi?

— Parce que l'homme est méchant.

« Une fois je lui dis :

— On raconte partout que tu t'enfermes chez toi pour faire du mal aux bêtes.

— Je sais pourquoi on raconte ça.

— Ah!...

— Parce que les hommes ont l'habitude de se faire du mal entre eux. Alors, comme je ne fréquente personne, ils sont persuadés que je dois *me rattraper* sur les animaux.

— Pourquoi ne laisses-tu entrer personne chez toi? Ils verraient bien que ce qu'ils disent n'est pas la vérité.

— Ils raconteraient alors sur moi d'autres choses plus méchantes.

— Mais s'ils ne voyaient rien?

— Ils inventeraient. Car il faut bien, petiot, qu'ils rabaissent ceux qui les entourent pour se faire passer pour supérieurs.

— Où as-tu appris à penser ainsi? A l'école?

— En moi. A l'école on apprend surtout à se détester. J'ai cru d'abord que ce défaut était spécial à l'enfance. Mais quand j'ai vu de près les hommes, j'ai constaté qu'ils étaient encore pires que les enfants. Alors j'ai regardé autour de moi les choses saines...

— On dit, quand tu passes ton temps à regarder le ciel, que tu es un feignant.

— J'y apprends à être bon.

« Cette conversation nous avait conduit jusqu'à huit heures. Thomas Faucheux me désigna du doigt l'azur constellé, la lune claire.

— Vois, petiot... Nous avons trop longuement causé. Que vont dire tes parents?

— Mais... rien.

— Si. Je sais qu'ils te défendent de me voir.

— Comment sais-tu cela? Je ne t'en ai jamais parlé.

— Non, mais je t'ai vu venir à moi préoccupé, par des chemins détournés, et jetant des regards inquiets autour de toi. J'ai compris que tu désobéissais, et tu ne m'as pas averti parce que tu m'aimes bien et que tu as craint de me faire de de la peine.

— C'est vrai. Et comme je veux te voir quand même, on me gronde.

— On ne te gronderait pas si tu fréquentais le banquier Z..., qui a ruiné des familles ou le notaire X..., qui a volé.

— C'est à croire que tu les gênes parce que tu ne fais de tort à personne.

« Les yeux, les grands yeux, les yeux de velours de Thomas Faucheux s'emplirent du reflet de deux larmes. Il m'attira à lui et m'embrassa sur le front.

— Toi, tu me comprenais bien... Avec toi j'aurais bien continué à vivre.

— Rien ne t'en empêche.

« Il secoua la tête avec une expression de tristesse infinie.

— C'est la dernière fois ce soir que nous nous voyons, mon petiot.

— Tu veux me quitter?

— Non, mais tu ne pourras plus venir à moi. Tu ne pourras plus, parce que ton père t'en empêchera définitivement.

« Il me conduisit par la pièce non éclairée vers la fenêtre où, à travers les rideaux, j'aperçus mon père qui m'attendait. D'autres paysans l'accom-

pagnaient, et tout le monde parlait à voix basse en lançant vers la demeure maudite des coups d'œil peu rassurés.

— Ton père, et les autres n'osent pas entrer, continua Faucheux : ils ont peur que je ne leur jette un sort. Et, quand tu sortiras de chez moi, on t'emmènera, on prendra des mesures pour que tu ne puisses plus jamais franchir le seuil de ma maison. Et puis... et puis il arrivera peut-être autre chose.

« Sa main se jouait dans mes cheveux.

— C'est dommage! Au contact des autres ta nature se gâchera et tu deviendras semblable à tous ceux que j'évite... tel que je serais devenu moi-même, si je n'avais pas eu la chance d'être orphelin. Ce qui m'a permis de ne dépendre de personne, et de vivre seul. Et quand je dis : seul...

« D'un geste large il désigna ses animaux familiers.

— N'ai-je pas autour de moi la vie?

« Les bêtes avaient compris qu'il parlait d'elles. Elles s'étaient rapprochées dans un élan d'instinctive reconnaissance. Les chiens lui léchaient les mains avec amour; les chats avaient sauté sur ses genoux, sur ses épaules, et le frôlaient de leur poil, fixaient sur lui avec douceur leurs yeux de sphinx striés de vert.

« Les minutes s'écoulaient. Mon cœur s'emplissait d'une émotion vague. J'éprouvais dans cette obscurité calme, dans la paix de cette ombre où j'*entendais* cette âme faite de sérénité, une sorte de chagrin qui me causait presque du plaisir. J'aurais donné dix ans de ma vie pour ne plus

m'en aller jamais. Thomas Faucheux me prit enfin par la main.

— Allons, petiot, il faut partir.

— Déjà?

— Nous n'avons que trop tardé.

— Mais puisque tu m'as dit que nous ne nous reverrions jamais!

— Tu supposeras que je suis mort, et tu ne te rappelleras de moi que les bonnes heures que nous avons passées ensemble dans les champs, sous le beau soleil ou dans l'ombre fraîche du crépuscule. A cette heure-là, vois-tu, je me croyais tout près d'un bon Dieu, et je n'avais pas besoin pour prier de me rendre dans une église de pierre. L'immense voûte bleue du ciel me suffisait.

« Il se leva. Il voulut avant de me quitter à tout jamais, me faire une dernière fois passer par son jardin où étaient réunies ses fleurs préférées. La lune nous éclairait comme en plein jour. Je voyais le visage de mon ami, si pacifique malgré les affronts d'une société stupide et rancunière. Je sentais que si on avait pu ne pas mal le juger, il aurait été mon refuge. Et l'idée de me séparer de lui faisait naître en moi un grand sentiment d'abandon.

« Il lut dans mon regard ce qui se passait en mon esprit et il me pressa contre lui d'une plus affectueuse étreinte.

— Tu me regrettes, petiot?

— Oui. Cela m'aurait suffi de rester avec toi et de ne te quitter jamais. Je n'ai pas encore d'expérience, mais je sens, d'après ce que tu

me dis, que la société est pleine d'embûches et que je ne vivrai pas tranquille en dehors de toi.

« Thomas Faucheux eut un soupir de lassitude découragée...

— C'est pour ça que j'ai tenu à m'isoler. Mais *ils ne veulent pas*. Parce que je ne fais pas comme eux, ils me considèrent comme un ennemi.

« Des coups violents retentirent contre la porte charretière. Une voix cria :

—Hé! Faucheux! Où est l'enfant?

— Viens... Ton père t'appelle.

« Il ôta la barre de bois, ouvrit la porte toute grande. Il apparut, silhouette bleue sous la lune claire. En l'apercevant la foule gronda. Il vit mon père qui était en avant et me mena à lui, disant :

— Voilà ton fils.

« On entendit :

— Mort au sorcier!

« Et une pierre partie on ne sait d'où vint frapper Thomas Faucheux à la tempe gauche. Il tomba comme une masse, et je l'entendis murmurer :

— Je savais bien, petiot, que nous ne nous reverrions plus.

« Je me précipitai vers lui en sanglotant. On m'arracha de ses bras avec brutalité. Le lendemain un prêtre m'inonda d'eau bénite pour chasser hors de moi l'esprit « de l'homme qui « vivait seul, en proie à de mauvais desseins. »

Le Professeur se tut. Il regardait devant lui, plongé sans doute en ces visions d'espace, d'horizons baignés de lumière où, dans le frémisse-

ment vivant des choses, pour la première fois il avait connu la bonté.

Plus jamais ne fut prononcé entre nous le nom de Thomas Faucheux. Mais j'obtins de souvent accompagner le Professeur dans des courses à travers champs, et, quand le soir venait, immobiles l'un contre l'autre, sans prononcer de paroles, nous nous emplissions les yeux des dernières lueurs du soleil.

CHAPITRE XX

OU, MÊME DANS LES CIRCONSTANCES LES PLUS PÉNIBLES, LA NATURE HUMAINE A UNE TENDANCE A MODÉRER SA TRISTESSE.

Je me rappelle très bien que nous étions à table et qu'en voulant reprendre du potage je renversai mon verre de vin sur la nappe. Il en avait coulé un peu sur la robe de maman qui s'était levée furieuse et s'essuyait avec sa serviette. Mais sa colère tomba en voyant la bonne entrer et lui tendre une dépêche.

— Des nouvelles du Caire? demandai-je.

— Non... c'est un pneumatique.

A peine l'eût-elle ouvert que ses mains tremblèrent et qu'elle poussa un « ah! » où elle sembla retenir sa respiration. Elle lut d'une voix blanche :

« Nous venons de rapporter le corps d'Henriette. Comment se fait-il que vous ne soyez pas venue à la gare à notre rencontre? Vous verrai-je demain?

« Votre ANTONY. »

— Mme Lebarrot... est morte?

— Oui... Et c'est extraordinaire... J'aurais dû être la première à savoir... Tu vois, ils nous ont attendus à la gare. Evidemment on nous a télégraphié, et la dépêche s'est perdue en route! A moins que... Alphonsine!

— Madame?

— Vous êtes sûre que vous n'avez pas égaré un télégramme que je devrais avoir reçu depuis huit jours? Souvenez-vous bien.

— On n'a rien apporté, Madame.

— C'est effrayant ce service des postes! Voilà une femme qui meurt brusquement... et je n'en sais rien. Qu'a-t-il dû penser de moi? Pomme, descends tout de suite chez le concierge... Demande-lui si, la semaine dernière, il ne se souvient pas qu'un télégraphiste lui ait remis... Eh bien, qu'est-ce que tu as?

Depuis un instant je n'entendais pas très bien ce qui se disait autour de moi; les mots frappaient mes oreilles, mais je n'en retenais pas la signification. Pour la première fois je me représentais mort quelqu'un que je connaissais et ma gorge se contractait, s'emplissait de sanglots qui ne voulaient pas sortir. L'inconnu se révélait à moi tout à coup. La pensée de cette disparition me donnait une première impression de néant que je n'avais pas ressentie aux enterrements de ceux que j'avais simplement rencontrés en visite.

Mme Lebarrot, c'était la mère de ma petite amie Marthe, et sans avoir été à même de l'approcher souvent, combien avais-je revu son visage blême, secoué par une toux opiniâtre, avec le nez

tout blanc obstinément aplati sur les vitres de sa chambre, aux « Glycines ». La pauvre femme cadrait avec tout ce qui m'intéressait alors. Ainsi elle m'était devenue familière. Elle partie, c'était un petit morceau de mon enfance qui s'en allait. Je laissai tomber mon front sur mon bras et je pleurai de toutes mes forces.

— Ah! mon Dieu, mais qu'est-ce qu'il lui prend à cet enfant? Calme-toi, mon chéri : tu n'es pas raisonnable... Je ne t'ai pas lu ce petit bleu pour te faire de la peine. Oui, c'est très malheureux... Une femme de trente-deux ans! Mais tu ne la connaissais pas suffisamment pour te mettre dans un état pareil! Alphonsine, donnez un peu d'eau fraîche... oui, sur mon mouchoir. Regardez-moi ces yeux! Là, mon chéri!... Là... Là...

La chaleur de mon front diminuait; le spasme des sanglots s'espaçait, coupé de soupirs allongés.

— Allons, mange, mon petit! Un peu de gigot froid... avec de la mayonnaise... Tu sais combien tu aimes ça?

— Je n'ai pas faim, maman... je voudrais dormir.

— Eh bien, soit, va te coucher, mon chéri. Nous aurons demain, Dieu merci, une journée qui compte! Alphonsine, vous nous réveillerez à neuf heures au plus tard. Et à dix heures, le café au lait... Ou plutôt non : du chocolat! Cela tient mieux au ventre.

Ce fut M. Lebarrot lui-même qui nous ouvrit la porte. Maman, sérieuse dans une toilette sombre, se précipita dans ses bras. Un baiser : « C'est terrible, n'est-ce pas? » Autre baiser : « On a

beau s'y attendre! » Il embrassa à son tour. Un baiser : « La malheureuse femme... » Autre baiser : « N'a pas souffert. »

— Ah! tant mieux, soupira ma mère. C'est une consolation. Vous savez que du Caire je n'ai rien reçu?

— Je m'en suis aperçu tout à l'heure seulement : le texte de la dépêche que j'avais cru vous envoyer avait glissé au fond d'une malle.

— Moi qui avais accusé la poste...

— Oh! non... Les lettres, passe encore : mais les télégrammes, ils y font attention.

Il y eut un silence gêné.

— Et comment la chose s'est-elle produite?

— Le temps de faire « ouf! » Elle venait de manger un œuf de bon appétit et sommeillait. Tout à coup elle s'est dressée sur son séant, m'a fait signe d'approcher. Je l'entendis murmurer : « Je ne veux pas... Je ne veux pas! » Puis elle est retombée d'une masse sur l'oreiller. Sa main droite se détendit et laissa échapper un portrait déchiré en quatre.

— Un portrait de...

— De femme, oui.

Ma mère regarda autour d'elle avec crainte. Elle fixa en frissonnant la porte qu'elle connaissait être celle de la chambre à coucher, et, la voix comme un souffle, demanda :

— Elle est là... à côté?

— Non. Je l'ai fait transporter directement à l'église, dans un caveau provisoire...

— Ah! oui. Ah! vous avez bien fait. Elle est

beaucoup mieux là-bas. Ici il y a forcément tant d'allées et venues... Votre fille? Je ne l'ai pas vue!

— Elle essaie son deuil. Depuis ce matin elle est en courses. Figurez-vous qu'on lui a envoyé sa robe absolument ratée. Elle a dû la refuser et commander autre part dans une maison plus au courant de la mode.

— On ne gagne jamais rien à faire des économies. La pauvre enfant a dû être bien frappée!

— Oui. Elle aimait beaucoup sa mère. Heureusement c'est une nature qui réagit.

— Vous n'avez plus à retourner en Egypte?

— Un mois au printemps : des travaux à finir, — et ce sera tout.

— Enfin on va pouvoir tout de même se voir un peu! En attendant nous sommes venus pour vous aider. Nous n'avons pas de temps à perdre... Vous avez les billets de faire part.

— Ils viennent d'arriver.

— Donnez votre livre d'adresses : Pomme va vous les transcrire en un clin d'œil. Tiens, mon chéri, assieds-toi là. Tu plies d'abord la lettre en deux, tu la fourres dans l'enveloppe, et tu inscris ensuite le nom, la rue et le numéro. Quant les premiers cent seront faits, tu m'avertiras.

Depuis cinq minutes ma mère ne se ressemblait pas. Elle allait, elle venait, elle parlait haut. Quelqu'un qui n'eût pas été au courant des tristes circonstances que l'on traversait, considérant son activité eût jugé volontiers qu'elle avait le sourire et l'eût prise pour la maîtresse de la maison. Moi aussi d'ailleurs je me sentais soulagé de penser que le corps n'était pas exposé dans l'apparte-

ment, si bien que tout en travaillant, je me surpris à chantonner. Je tendis mes premières enveloppes.

— Dis, maman? Est-ce bien comme cela?

— Parfait! Voyez donc, Antony... Croyez-vous que ce gamin a une jolie écriture?

M. Lebarrot me fit des compliments. Depuis qu'il m'avait vu j'avais fait de très grands progrès : cela pourrait me servir plus tard dans le commerce. Soudain une idée le traversa. Il prit vivement son livre d'adresses et se mit à le feuilleter.

— J'en étais sûr... Lamalou n'y est pas! J'allais oublier Lamalou. Vingt fois je *lui* avais dit de l'inscrire... Lamalou, le peintre d'histoire, qui vient d'être nommé de l'Institut! J'ai reçu en Egypte le faire-part de la mort de sa fille : c'est bien le moins que je lui rende sa politesse.

Soudain, comme je levais les yeux pour reprendre de l'encre, je demeurai la plume en l'air devant une apparition inattendue. Une jeune fille était devant moi, souriante, la main ouverte.

— Bonjour... Pomme... Tu ne me reconnais pas?

C'était Marthe, le teint rose en ses vêtements noirs qui faisaient ressortir davantage ses cheveux couleur d'or. Non, je ne pouvais pas dire que je ne la reconnaissais pas, mais il m'avait fallu un peu de temps pour réfléchir. Je l'avais quittée encore enfant, encore petite, et toutes les fois que ma pensée s'était fixée sur elle, je ne m'étais jamais imaginé qu'elle eût pu grandir, devenir, ainsi qu'elle m'apparaissait aujourd'hui, une vraie

jeune fille. Elle n'avait plus tout à fait les mêmes yeux, et son sourire me causait une gêne agréable.

— Bonjour, Marthe.

Je m'étais levé et lui avais pris la main... Et ce soir-là, lorsque je me rappelai cette rencontre et le changement qui s'était produit en quatre années dans les traits, les gestes, la voix, le regard de ma petite amie d'enfance, je remarquai que je n'avais pas eu l'idée de l'embrasser.

— Tu es gentil, me dit-elle. Tu nous aides pour les faire-part de ma pauvre maman. Toujours on m'avait promis qu'elle guérirait... Et puis un jour elle a étouffé. Le médecin est venu par hasard un quart d'heure après parce qu'il passait de notre côté. Il était gai; en entrant il a demandé à la bonne : « Eh bien? Ça va mieux? » Quand on lui apprit que tout était fini, il s'est écrié : « Ah! ça, par exemple! » Il est entré dans la chambre pour voir si on ne se trompait pas, et, à tous les détails que papa lui donnait, il ne faisait que répéter : « Ah! ça, par exemple! » avec un air très étonné.

Pendant qu'elle parlait, Marthe feuilletait machinalement le livre d'adresses. Elle s'interrompit pour dire :

— 78, rue de Rivoli! Dis donc, papa, il y a une erreur... Les Bérard ont déménagé.

— Ah! Où demeurent-ils à présent?

— 11, rue des Lavandières-Sainte-Opportune.

— Dis à Pomme de rectifier sur l'enveloppe et sur le livre en même temps. A propos, t'es-tu arrangée avec ta couturière?

— Elle m'enverra mon costume demain matin sans faute. Ce sera très simple, mais très nouveau.

Je m'étais attendu à voir Marthe pleurer : aussi fus-je surpris du ton calme avec lequel elle parlait de ces choses. Mais j'appris plus tard qu'elle avait traversé là-bas quarante-huit heures de vrai chagrin. Seulement on ne peut pas pleurer toute la vie. Elle avait eu la chance d'avoir à surveiller les préparatifs du départ, ce qui l'avait distraite ; le temps s'était écoulé au milieu de préoccupations multiples, et avait adouci l'impression douloureuse qui s'était d'abord traduite par un déluge de larmes dont la source lui avait semblé ne devoir jamais se tarir. Les manifestations d'un chagrin ne sont complètes que quand vous le prenez tout chaud et qu'il n'a pas encore eu le temps de se rafraîchir.

La justesse de ces réflexions me fut confirmée par l'attitude de quelques parents dont les visites se succédèrent en ma présence et qui venaient seulement d'apprendre, par un mot du mari, la mort de leur cousine. Ils parlaient d'un ton de voix très émue et soulignaient leurs gémissements de gestes exagérés. Dans leurs « Est-il possible ? » et leurs « Ah ! mon Dieu ! » on les sentait étourdis sous le choc, tandis que Marthe et son père, déjà un peu habitués, répondaient avec calme, et recommençaient tranquillement à énumérer la série des détails dont le récit leur était devenu familier. De sorte que, par une transposition inconsciente et presque inhumaine, le chagrin des indifférents prenait une apparence plus lamentable que celui de la vraie famille.

Puis la conversation devint générale. On me laissa continuer mon travail d'enveloppes, et on

fit le rond pour parler de l'Egypte que nul ne connaissait en dehors de M. Lebarrot et sa fille. Un juge suppléant, M. Ledoucet, maigre et rageur, parla du Sphinx en termes peu respectueux, prétendant que les vestiges des temps anciens ne servaient qu'à encombrer le désert. Mais une vieille fille, Mlle Julie, cita de la correspondance de Gustave Flaubert le passage où, arrivant avec Maxime du Camp aux pieds du Sphinx, la tête leur avait un moment tourné et ils étaient devenus tout pâles. M. Lebarrot soutint que c'était là des phrases de neurasthénique, et que lui pourrait bien se trouver devant n'importe quelle merveille d'art sans changer de couleur.

— C'est égal, ajouta ma mère, quel dommage que les voyages coûtent si cher!

— Pas plus cher qu'autre chose, répliqua l'architecte. Le tout est de savoir s'arranger. J'avais déniché au Caire un hôtel qui, sans être de premier ordre, offrait des qualités de confort qui furent très appréciées de ma pauvre femme en ses derniers moments. Et les prix en étaient tout à fait raisonnables. Te souviens-tu, Marthe?

— Oui, père. En trois semaines, petit déjeuner et vin compris, avec deux chambres au nord, ce qui nous empêchait de souffrir de la chaleur, nous avons dépensé...

Une nouvelle visite se précipita, rouvrit le concert des lamentations, — une vieille femme au chapeau de travers qui sanglotait par à coups, et ne cessait de s'écrier : « Le ciel n'est pas juste! C'est moi que le bon Dieu devait prendre et non cette jeune femme!... » On s'efforça de calmer

sa douleur, mais comme une demi-heure après ses cris n'avaient pas cessé et empêchaient tout autre conversation, le juge suppléant se leva discrètement suivi de Mlle Julie qui, depuis quelques instants, jetait des regards courroucés sur la pleureuse interminable, prétendant « qu'il n'y en avait que pour elle ». Mais en les voyant partir la vieille femme au chapeau de plus en plus de travers se précipita vers eux en criant : « Attendez-moi... Je vous accompagne. Nous parlerons en route de la pauvre morte! »

M. Lebarrot les reconduisit en semant sous leurs pas de tristes révérences :

— A demain, cher ami... A demain, Mesdames. Midi précis, en l'église Notre-Dame-de-Lorette. Je serai heureux de vous voir...

Violentes poignées de mains.

— ...Très heureux!

CHAPITRE XXI

OU CEUX QUI M'AIMENT SEMBLENT S'INTÉRESSER AU CHOIX DE MA CARRIÈRE EN RAISON DIRECTE DU DÉSIR QU'ILS ÉPROUVENT DE NE PLUS AVOIR A S'OCCUPER DE MOI.

La mort de Mme Lebarrot coïncida curieusement avec une période de bonne santé qui se manifesta chez ma mère par une grande animation. Elle abandonna les consultations du sort, relégua au fond des tiroirs ses jeux de réussite et ne fréquenta plus chez les devineresses. Même elle déclara au bout de trois semaines qu'elle s'était pesée sur une balance de la gare Saint-Lazare et avait engraissé de 2 kilos 500.

Par contre elle ne me traitait plus avec la même douceur. Ma présence semblait avoir le don de l'agacer. Sous prétexte qu'il me fallait de l'exercice, elle m'envoyait souvent faire des promenades ou des visites, tout seul, car elle se disait fatiguée et ne m'accompagnait jamais. Comme les visites m'ennuyaient, je racontais toujours que je n'avais trouvé personne. Je préférais passer mes

heures de liberté au bois de Boulogne, dans les sentiers écartés où l'on ne rencontre que de rares passants et des biches peureuses.

Un jour j'eus la joie de me trouver nez à nez avec le Professeur qu'on avait congédié le matin de mes seize ans. Ma mère prétendait que mon savoir était suffisamment étendu. J'avais donc remisé en souriant les livres d'auteurs latins et grecs que je n'avais jamais ouverts, mais j'avais regretté de ne plus suivre avec le Professeur mes cours de raisonnement et de bon sens. Ma joie fut très vive quand je le rencontrai, penché sur une fourmilière qu'il considérait avec respect. Il s'étonna de me voir seul. Mais quand je lui appris que maman tenait essentiellement à ces promenades hygiéniques, il hocha la tête et dit :

— Ah! Ah! oui... Cela vaut mieux pour tout le monde. Depuis votre sortie du collège vous avez vécu trop exclusivement en famille. Il arrive un âge où l'on se gêne l'un l'autre. Tout seul, vous apprendrez plus vite à devenir un homme, car vos réflexions ne seront pas troublées par des choses qu'il vous est inutile de connaître et qui déformeraient votre jugement. Et si la force des circonstances vous amène à voler de vos propres ailes, ne vous émotionnez pas : c'est que le nid où vous avez passé à deux votre enfance ne sera plus assez grand.

— Voulez-vous dire, m'écriai-je, qu'un jour viendra où ma mère ne m'aimera plus?

— Si, mon petit, elle vous aimera toujours... mais elle vous aimera « par-dessus le marché ».

Je ne racontai pas chez moi cette conversation,

parce qu'il y avait là dedans des phrases que je n'avais pas comprises et qui me faisaient un peu peur : je ne tardai pas d'ailleurs à mettre cette obscurité de langage sur le compte de la mélancolie particulière à mon grand ami. Je parlai simplement de ma rencontre.

— Ah! me dit ma mère, tu as retrouvé le Professeur? Je pensais précisément à lui aujourd'hui... Il faudra que je l'invite prochainement à dîner.

Un mardi où je devais rentrer à six heures, il avait éclaté un orage terrible. Je sautai dans un omnibus et revins cinquante minutes plus tôt qu'on ne m'attendait. Je trouvai dans le salon M. Lebarrot à qui je demandai des nouvelles de Marthe. Elle était retournée en pension pour un an encore dans un établissement mondain uniquement fréquenté par la haute société. Parmi les élèves on comptait des La Rochefoucauld, des d'Audiffret-Pasquier, des Rothschild. Pour ne pas être ridicule Marthe avait été obligée de signer son nom en deux mots, avec deux lettres majuscules : Le Barrot. Puis il se leva, prit son chapeau et me gardant la main :

— Et vous, mon petit ami? Qu'est-ce que vous devenez? Il est temps que vous songiez à prendre un état! Souvenez-vous que vous avez seize ans... Et que la vie est courte.

Quelque temps après, ayant passé la soirée auprès de ma mère qui écrivait des lettres, j'entendis sonner dix heures. Fatigué, je fermai mon livre et m'approchai doucement d'elle pour lui dire bonsoir. Je me penchais vers sa joue, quand

brusquement elle cacha de sa main la page toute fraîche, en disant d'un ton sec :

— Quelles sont ces façons? Voilà que tu regardes ce que j'écris à présent?

— Mais non, maman... Je venais t'embrasser. Je vais me coucher!

— Diable d'enfant!... Tu m'as fait peur... Je ne t'avais pas entendu venir. Avec ces tapis on ne sait jamais si on est seule ou non! Dis donc, Paul? As-tu réfléchi à ce que te disait récemment M. Lebarrot? As-tu choisi un métier?

Je secouai la tête en fronçant le sourcil. Non, je n'y avais pas pensé... Puisqu'il s'agissait de mon avenir, je croyais la chose assez grave pour qu'on ne me forçât pas à me décider si vite.

— Et puis, ajoutai-je, je n'ai pas besoin d'obéir à M. Lebarrot. Lorsqu'il vient chez nous, c'est lui que j'entends... mais c'est toi, mère, que j'écoute.

— Tu dois l'écouter aussi. C'est un homme posé, raisonnable... Nous devons nous estimer heureux qu'en l'absence de ton pauvre père il consente à nous donner des conseils. Une femme n'est pas grand'chose, mon pauvre petit, quand il n'y a pas d'homme dans la maison!

Moi qui, en grandissant, me figurais avoir pris de l'importance, je fus un peu blessé de voir ma personne rabaissée à ce point, et je compris la nécessité d'être quelqu'un avec qui l'on compte. Le malheur voulait que je n'eusse de goût pour aucune profession. Toutes me faisaient l'effet de rétrécir le jugement, d'obscurcir les idées, en appliquant l'esprit sur un point unique dont pen-

dant toute la vie il n'est pas permis de se distraire. C'était se créer des liens éternels, d'indestructibles chaînes immobilisant à jamais ceux qui, las de cette prison, faisaient un jour le rêve de s'évader.

Aussi avais-je d'abord l'horreur du commerce. Je ne me voyais pas du tout faisant partie des forçats du comptoir inscrits dans le Bottin des : « Et avec ça, Madame? »

Un : « Et avec ça, Madame? » n'était pas seulement pour moi l'épicier, que des gens malintentionnés se sont toujours obstinés à placer au rang des commerçants ridicules. Pourquoi l'épicier plutôt que le libraire, ou le marchand de bobines, ou le bijoutier, le pharmacien, le restaurateur, le débitant de fruits exotiques? N'importe quel commerçant intéressé à écouler ses produits était pour moi un : « Et avec ça, Madame? » Sous une forme de politesse « Et avec ça, Madame? » ne déguise-t-il pas l'appétit universel qui veut induire en tentation dans l'espoir d'un bénéfice immédiat? Or cela m'irritait, si bien que chaque fois que l'on m'interrogeait : « Dis-moi, mon cher enfant... Cela te plairait-il d'être ébéniste? » ou bien : « Cela te plairait-il d'être marchand de denrées alimentaires? » (car toutes les professions y passaient selon qu'on m'avait envoyé acheter une roulette de fauteuil ou une boîte de petits pois conservés) — à toutes ces questions je répondais par un « non! » énergique qu'amplifiait l'accent de mon indignation.

Aussi je résolus de faire cesser ces interrogatoires inutiles, et un samedi soir, en revenant de

porter à la réparation la plume de son stylographe, comme ma mère, par une association d'idées saugrenues, me demandait : « Pomme, cela te plairait-il d'être marchand de plumes d'autruche? » je répondis avec fermeté :

— Je comprends à ton insistance qu'il ne m'est plus permis de me dérober au choix que tu exiges de moi d'un métier rémunérateur. Evidemment je préférerais ne rien faire...

— Qu'entends-je, petit malheureux?

— Je ne dis pas cela par paresse... Mais je trouve qu'on a bien assez d'occupation, pour peu qu'on veuille observer à fond l'humanité.

Ma mère leva au plafond de longs bras désolés.

— Il ne manquait plus que cela. J'ai engendré un philosophe!

— Pire que cela! glapit mon oncle Cyriaque qui venait d'entrer suivi du Professeur que, pour élucider cette grave question d'avenir, on avait convié à nos modestes agapes de famille. Pire que cela!... Je crois que tu n'as engendré qu'un poète.

Maman, dont le cheveu frissonnait et dont le nez tremblait par petites secousses, continua :

— Vous êtes témoins... Bonjour, Professeur... que cet enfant, mon fils en un mot... Vous allez bien, mon frère?... m'a déclaré ne rien vouloir faire de ses mains ni de ses pieds!

— Bien que je n'aie fait allusion à aucun de mes quatre membres, il est vrai que, pour gagner ma vie, ce n'est pas d'eux que je compte me servir.

— Vous l'entendez!

— Ecoutez-le! dit le Professeur dont le fin sourire désabusé m'approuvait. Cet enfant m'amuse.

— Mais si tu n'emploies pas tes mains, ni tes pieds... Que feras-tu marcher? Ta langue peut-être ?

— Avocat? Jamais!

— Député! dit mon oncle.

— Encore moins. Député? Avocat? Maman m'a toujours défendu de mentir.

— Pas mal! acquiesça doucement le Professeur.

Un ange passa. Puis, comme une bombe, je lançai cette phrase :

— Je ferai marcher mon cerveau.

— Ton cerveau? Quel cerveau?

— Celui que tu m'as donné, ma chère mère, le jour de ma naissance.

— Pomme, tu es fou! bégaya mon oncle. Souviens-toi des paroles si raisonnables du docteur Rossignol : « Nos organes, enserrés dans un mas-« sif de chair épaisse, ne peuvent nous être révé-« lés que si nous les mettons à nu. » Tu as un cerveau, soit. Mais il est hermétiquement enfermé dans ton crâne. Donc tu ne l'as jamais vu. Et tu n'as pas le droit de compter sur un instrument dont tu n'as pu vérifier les rouages. Tu possèdes une main... tu peux voir ta main, constater si elle est munie de cinq doigts, si ces doigts sont de longueur convenable, pourvus des phalanges réglementaires... Par quel moyen te convaincras-tu que tu ne possèdes pas un cerveau manchot?

— Métaphore hardie! susurra le Professeur.

— Mais tellement juste! s'écria ma mère, dont le tremblement gagnait la poitrine.

— En somme, affirma le Professeur, et sans qu'il soit besoin de l'examiner à la loupe, tout porte à croire que le cerveau de votre fils a *tout ce qu'il faut pour écrire*. Vous devez caresser un désir, petit Paul? Dites : quel est-il?

Je pris mon courage à deux mains; des deux autres qui me restaient je me cramponnai au dossier de ma chaise, et, d'une voix cuivrée par l'émotion, je dis :

— Je veux être INVENTEUR.

A ce mot les dents de ma mère se mirent à claquer et ses genoux s'entre-choquèrent.

— Inventeur! Pour être mis au ban de l'opinion publique?

— Inventeur! gémit mon oncle, dont les yeux soudain injectés, de bleu qu'ils étaient, devinrent sang de bœuf. Inventeur de quoi? Hein? De quoi? Mais réponds donc!

— Je ne sais pas encore, murmurai-je.

— Tu ne sais pas? Tu ignores ce que tu inventeras et tu veux être inventeur! Je vais te dire, moi, ce que tu ne demandes qu'à être? Un fainéant, un simple fainéant, un vulgaire incapable, un être inutile, que dis-je? à charge à la société! La prison te guette, tu entends... Le bagne peut-être. Voilà ce que tu réserves à ton honorable famille que trois cents ans de labeur et d'honnêteté proverbiale, classèrent de père en fils parmi...

Il n'acheva pas, prit la carafe d'eau, la vida d'un trait, cracha deux mouches qu'il avait failli

avaler, et se calma entendant la voix du Professeur prononcer tout doucement, — (il savait que dans une discussion plus on parlait doucement, plus on obtenait le silence) :

— Pourquoi Paul ne serait-il pas un inventeur? Mettez-le à l'épreuve et laissez-le donner libre cours à son imagination. Nulle vocation ne doit être contrariée. Pourquoi refuser des capacités à cet enfant qui est en passe de devenir un jeune homme et qui ne me paraît pas plus bête qu'un autre?

— Pour ça, non!... m'écriai-je ravi de cet appui inattendu.

— Pourquoi par vos réticences injustifiées lui enlever sa confiance en lui-même? Laissez-le faire! Ne l'empêchez pas d'acquérir le plus souhaitable des bienfaits : l'expérience... Quand il verra que cette profession qu'il a cru la meilleure ne rapporte que déboires, quand il aura touché la folie de son rêve, quand il aura été cyniquement dépouillé, quand par les déceptions, par la faim, il aura souffert dans son amour-propre et dans son estomac, il reviendra de lui-même à des idées plus sages et se consolera de ses efforts méconnus, de ses luttes vaines en voyant rougir la boutonnière de ceux qui en le volant auront fait fortune. Alors il se dira : « J'ai donc été utile à quelque chose ». Permettez-lui de tenter l'aventure? Voulez-vous?

— Sans compter, ajoutai-je avec finesse, que d'ici à un an je suis sûr de me débrouiller tout seul, et de n'avoir plus recours à personne.

— Vrai? s'écria ma mère dont le tremblement indigné cessa subitement.

— Je te le promets.

— Allons! si c'est comme cela, mon bon Cyriaque, laissons-le faire ses folies!

Le dîner s'acheva plus joyeusement qu'il n'avait commencé. On servit même une vieille bouteille de Château-Margaux qu'on ne dégustait qu'aux grandes occasions. A l'heure du cigare, le Professeur me retint dans une embrasure de croisée.

— Si je vous ai soutenu, mon cher Paul, c'est que je connais votre caractère soucieux d'indépendance et votre désir de vous lancer dans la vie à l'aventure. Permettez-moi pourtant de vous prémunir contre certaines illusions. Je ne crois pas, entendez-moi bien, que ce métier d'inventeur vous mette à même, au bout d'une année, de voler de vos propres ailes.

— Moi non plus, répondis-je, je ne le crois pas. Mais désireux de ne pas éterniser une discussion qui, comme toujours, n'aurait modifié l'opinion de personne, j'ai, pour me concilier la bienveillance des miens, employé un moyen infaillible : j'ai déclaré pouvoir me passer de la bourse d'autrui. Pouvais-je trouver rien de mieux pour clôturer l'ère des observations et m'attirer du coup la sympathie de ma famille? J'ajouterai que je me suis dit « inventeur » sachant que, pour avoir la paix, il fallait que je m'intitule quelque chose. Mais, rassurez-vous : mes inventions à moi ne seront pas dangereuses. Par « inventions » il faut entendre aussi « roublardises », c'est-à-dire l'ensemble de ces ruses courantes qui aident à se débrouiller dans les sentiers de l'existence si pleins de pièges, de ronces et de ténèbres. Trouvez-vous

que j'ai profité comme il sied de vos leçons de philosophie?

Le Professeur clignait vers moi des yeux très bons où brillait une lueur d'affection sincère. Sa main machinalement me caressait la joue.

— Vous êtes un drôle de petit bonhomme, dit-il... Oui... Un drôle de petit bonhomme.

CHAPITRE XXII

OU MON HORREUR INSTINCTIVE DU MENSONGE A POUR CONSÉQUENCE D'ÉTABLIR LA SÉCHERESSE DE MON CŒUR ET DE ME FAIRE METTRE A LA PORTE.

Ma mère, comme tous les caractères hésitants qui s'étonnent soudain d'avoir pris une décision, n'eut rien de plus pressé que d'en faire contrôler la valeur par ses parents, amis et connaissances. Elle annonça donc à mille et un indifférents que ma vocation s'était enfin révélée et qu'elle m'avait autorisé à embrasser la profession d'inventeur.

— Vous êtes folle! s'exclamaient les plus familiers.

— Imprudente mère! soupiraient les relations banales.

— Aurais-je eu tort de consentir ? interrogeait-elle avec angoisse.

A quoi on lui répondait oui ou non, blanc ou noir, en des raisonnements d'une contradiction comique qui achevaient de la dérouter : en effet les donneurs de conseils semblent faire exprès de ne s'entendre jamais, sinon pour semer l'affole-

ment dans les esprits qui, livrés à eux-mêmes, conserveraient peut-être leur équilibre.

Un vieux chef de bureau, ancien camarade de collège de mon père, mit le comble à ce désarroi.

— Inventeur? fit-il dans un ricanement. Mieux eût valu cent fois, ma pauvre amie, vous résigner à nourrir durant toute sa vie votre fils sans rien faire. Vous y auriez gagné que votre jeune utopiste ne risquât pas de vous mettre sur la paille!

Lors le vieux serpent raconta à ma mère effarée l'histoire classique de Bernard de Palissy qui, pour entretenir le feu indispensable à la cuisson dernière de ses faïences, ne craignit pas d'alimenter la flamme avec son propre mobilier.

— Hé quoi! Vous croyez que mon petit Pomme ne respecterait pas les meubles de la famille Dapy?

— Dans la folie de ses tentatives tout peut se trouver incendié en une seule nuit. D'autres limitent leurs expériences aux essais pratiqués sur les pierres précieuses : perles, rubis, émeraudes jetés dans le creuset brûlant.

— De sorte que mes bijoux?...

— Peuvent disparaître en fumée! Les inventeurs se livrent tous plus ou moins à la recherche de l'absolu. Or ceux qui du charbon s'acharnent à tirer le diamant sont tentés de transformer d'abord le diamant en charbon, pour suivre ainsi les phases chimiques... et chimériques qui leur permettront de reconstituer leur idéal.

— Alors... je ne suis plus en sûreté chez moi!

— Dame! Vous l'avez voulu, chère amie. Le

plaisant de l'affaire, c'est que vous vous entourez de précautions quotidiennes contre le vol, et que vous introduisez chez vous, que vous encouragez le pire des cambrioleurs : *l'inventeur*. C'est votre fils, je le sais! Mais le cas est plus dangereux encore. Vous n'ignorez pas, en effet, que le Code reconnaît implicitement à l'enfant le droit de voler ses père et mère, puisqu'il leur refuse le droit de l'accuser et de le livrer à la justice. Or si par malheur votre inventeur a du génie, prenez garde! Vous ne vous en relèverez pas!...

Du jour de cette conversation l'existence de ma pauvre mère fut empoisonnée.

La mienne aussi. Car je devins un objet de méfiance perpétuelle.

A chaque pas, à chaque geste, l'œil inquiet de ceux qui me guettaient cherchait à pénétrer la noirceur de mes desseins. Je ne pouvais pas m'asseoir sans qu'on me crût attelé à quelque projet sinistre et, quand je me levais de dessus un fauteuil, on se précipitait derrière moi pour vérifier si je n'en avais pas dérobé un bras ou un morceau d'étoffe.

Maman ne portait plus un bijou, de peur que l'amour de la science ne m'incitât à les lui dérober sur elle pendant son sommeil. Elle mettait tout sous clefs, jusqu'aux tableaux qu'elle avait fait décrocher et enfermer dans une grande et solide armoire.

J'aperçus certain soir, à l'heure du dîner, faisant partie de mon couvert, ma fourchette et ma cuillère fixées au pied de la table par une grosse chaîne d'acier. On craignait que je ne fisse dispa-

raître l'argenterie de famille et l'on m'aidait ainsi à résister au démon tentateur de l'Invention.

La bonne avait ordre chaque matin de passer au crible les cendres du fourneau de cuisine et les débris de coke du calorifère, pour voir si je n'avais pas essayé d'y faire fondre quelque substance rare.

Il se trouva qu'un jour maman égara momentanément son alliance. Comme on finissait de déjeuner, elle se précipita sur mon oncle Cyriaque qui portait à ses lèvres un verre de kummel au fond duquel étincelaient deux ou trois paillettes d'or. Ignorant que ces paillettes fissent partie des matières qui servent à la composition de cette liqueur, elle prétendait que j'avais limé dedans la bague que lui avait donnée mon père.

On comprendra aisément que cette vie de continuels soupçons arrivât à me taper sur les nerfs. J'avais beau protester de mes bonnes intentions, affirmer que mes inventions ne seraient jamais de nature à porter préjudice à autrui, la surveillance qui m'enserrait ne se relâchait pas d'un millimètre. Rarement on me laissait seul : même on me signifia de ne pas m'enfermer aux petits cabinets plus de trois minutes (comme au téléphone), par crainte que je n'établisse là, dans un creuset de passage, le champ de mes expériences.

Jamais je ne compris mieux qu'en ces pénibles circonstances combien ceux qui sont marqués au front par le génie peuvent avoir à lutter contre la routine. J'en voulais surtout au vieil ami de mon père, à ce crétin de chef de bureau dont les paroles inconsidérées avaient jeté le désordre dans

nos relations familiales, semé le germe d'une incompatibilité qui ne demandait qu'à s'accroître; notez qu'il eût témoigné une réelle surprise s'il s'était entendu reprocher de s'être mêlé de ce qui ne le regardait pas.

C'est pourquoi, lorsqu'on m'apprit qu'il venait de subir une attaque de paralysie, je n'éprouvai pas l'émotion que comportait un événement aussi grave, et je fus jugé une fois de plus comme un cœur sec.

Malgré les efforts que je faisais pour m'accommoder de la présence de plus en plus fréquente de M. Lebarrot, cet architecte continuait à m'être antipathique. Il avait chez nous une façon de trancher, d'ordonner que je n'admettais pas chez un étranger. Il réglementait volontiers notre intérieur, changeait la disposition des meubles, commandait aux domestiques. Je sentais qu'il accaparait chaque jour davantage la confiance de ma mère, et je lui en voulais de cette indiscrétion. Aussi n'aimais-je pas à lui tenir compagnie, ayant parfois échangé avec lui des réponses un peu vives sur un ton dont il avait cru devoir se plaindre.

Je connaissais son coup de sonnette, et aussitôt je me retirais dans ma chambre où je me sentais abrité. Mes livres me plaisaient, et surtout les notes que je prenais depuis longtemps sur les faits les plus saillants de mon existence. Non que j'eusse déjà l'intention d'écrire mes mémoires, mais aux heures d'ennui j'éprouvais un réel plaisir à relire les menus incidents de ma vie si courte encore, mais déjà si longue en cocasses surprises.

Je cachais soigneusement mes petits cahiers de

notes où, jeune imprudent que j'étais, je relatais en toute sincérité ce que je pensais d'autrui, ne mâchant pas la vérité même quand il s'agissait de ceux qui m'entouraient et dont l'affection resserrait à m'étrangler ce qu'on appelle les liens de famille. Petits cahiers précieux que je logeais au fond de mon sommier auquel, par en dessous, j'avais pratiqué une fente; petits cahiers instructifs que je fourrais dans le ressort à boudin, du côté du mur, sûr que personne n'aurait l'idée d'aller les y dénicher.

Or un soir, pendant que, à plat ventre sous mon lit, je remettais un peu d'ordre dans ma « bibliothèque », maman entra et demeura stupéfaite en n'apercevant de son cher fils que les jambes nues qui dépassaient.

— Qu'est-ce que tu fais là? Es-tu fou? cria-t-elle.

Je répondis, perdant la tête :

— Je regarde s'il y a des voleurs sous mon lit.

Mais je me sentis violemment tiré par les pieds, et j'apparus en chemise, la tête ébouriffée, serrant dans mes mains crispées les fameux papiers dont la découverte me faisait pressentir une terrible catastrophe.

— Qu'est-ce que c'est que ça?

— C'est... mes devoirs.

— Tu travaillais?

— Oui, maman.

— Sous le lit? A plat ventre???...

— C'était... pour ne pas être distrait.

Brusquement je me sentis écœuré par cette série

de mensonges indignes d'un « homme » de mon âge. Je me redressai très crâne.

— Eh bien, non! m'écriai-je. Je ne travaillais pas à quatre pattes sous mon lit. Et après tout ça m'est égal... J'aime mieux dire la vérité. Je rangeais ma bibliothèque! Parfaitement! Ma bibliothèque qui est là-dessous dans un ressort à boudin.

Puis brandissant mes notes :

— Et tout ça c'est ce que j'ai écrit sur ce qui m'est arrivé depuis que je suis au monde! Et puis tu peux le lire!... Voilà une chose qui m'est égale, que tu saches ce que je pense de la vie! Pour ce qu'elle est drôle! Oh! la! la!

Ma mère anéantie laissait errer ses yeux sur les lignes que j'avais tracées. De temps en temps elle poussait un « Ciel! » ironique, ou un « Seigneur! » indigné.

— Tous! gémit-elle enfin. Ils y passent tous! Ton père, ton oncle, ta bonne, tes pions, tes braves pions qui ont contribué à faire de toi un homme!... Et tes amis de collège! Et le Professeur! Ah! celui-là a trouvé grâce devant toi... Et moi-même!!! Tu te permets d'apprécier notre conduite à tous?

— Mais je ne fais que constater ce qui se passe... Je n'ai rien imaginé, je t'assure!

— C'est bien ce que je te reproche.

— Et ce que j'ai écrit là ne m'empêche pas d'aimer bien les gens... Toi surtout, maman!

Je me jetai dans ses bras en éternuant, car j'étais toujours en chemise et je commençais à prendre froid. Elle m'embrassa émue.

— Oui, je sais... Tu n'es pas un méchant petit garçon...

Elle continuait à feuilleter et tout à coup s'interrompit. Sa voix devint dure, son regard coupant.

— Si! Tu es un méchant petit garçon! Que dis-je? Tu es un petit misérable! M. Lebarrot, que tu te permets de critiquer!... Un homme qui t'a accueilli toujours à bras ouverts... qui nous considère de plus en plus comme de sa famille! Il m'avait bien dit s'être aperçu de ton ingratitude à son égard. Mais je ne voulais pas croire à tant de perfidie, tant de volonté mauvaise, tant de... tant de...

La colère renfonçait ses paroles dans sa gorge. Elle se leva très digne, et me cingla ces dernières phrases comme un coup de fouet :

— Dans ces conditions il est inutile de continuer la vie commune. Demain, tu partiras d'ici.

— Moi!

— Je ne veux pas nourrir de reptile sous mon toit.

La porte claqua. Je demeurai dans l'ombre. Je me couchai tout frémissant de cette scène que je jugeais définitive. L'espoir ne me soutenait pas d'un pardon prochain. Non, ma mère ne reviendrait certes pas sur une décision dont elle recherchait depuis longtemps le prétexte. Une influence étrangère s'était installée entre nous contre laquelle je n'étais pas de force à lutter. Et je me rappelais le recul instinctif qui m'avait fait jalouser l'amitié de cet homme pour celle que j'aurais tant voulu garder à moi tout seul.

Pourquoi un autre ami que moi? N'étais-je pas assez grand pour m'occuper avec maman, tous les deux tout seuls, de nos intérêts? Mon dévouement filial ne lui suffisait donc pas? Des deux c'était moi, moi qu'on renvoyait! J'avais la sensation qu'on se débarrassait de moi. L'heure était venue où, comme disait le Professeur, on ne m'aimait plus que « par-dessus le marché ».

Ces réflexions me furent confirmées par une lettre que, à neuf heures du matin, la bonne m'apporta avec mon café au lait. Je reconnus l'écriture de maman.

— Madame vient de sortir, me dit Alphonsine. Elle a laissé cela pour vous en partant.

Elle m'écrivait :

« Mon pauvre petit Pomme,

« Nous ne pouvons vraiment pas nous entendre. J'ai besoin de calme, et tout ce que tu fais m'ahurit. Va donc vivre de ton côté. Tu as seize ans et je n'ai plus peur que tu te fasses écraser dans les rues. Il existe des pensions de famille à 120 francs par mois. Trouves-en une à ta guise : c'est moi qui paierai. Je veux bien sacrifier pour toi 1460 francs par an... D'autant que, si je m'y refusais, les juges seraient là pour m'y forcer. Et puis en somme tu es mon fils. Pour te prouver que je ne suis pas fâchée, j'irai même jusqu'à 1500 francs, si j'étais sûre de t'être agréable. Mange beaucoup, bois peu, dors bien, débrouille-toi. Souvent on a vu des fous réussir. Si tu as à faire des sottises, attends d'être célèbre et décoré... parce qu'alors

tout le monde trouvera que ce que tu fais est bien. A ce moment là je serai fière de te recevoir : je serai certaine, quoi que tu fasses, qu'il ne viendra à personne l'idée de me blâmer! M. Lebarrot, à qui je suis allé demander conseil hier soir en te quittant, m'a dit que, puisque nous étions décidés à ne plus nous voir, il valait mieux éviter la scène de la séparation. Tu pleurerais, j'aurais beaucoup de peine, et quand je te tiendrais serré contre mon cœur, que je t'embrasserais de toutes mes forces... je serais capable, mon enfant chéri, de ne plus vouloir te quitter.

« Au revoir, mon petit.

« Ta mère qui t'aime... Si, si... Ne dis pas non... Ne dis pas non!... Ta maman.

« Thérèse, Veuve Dapy. »

Combien de fois ai-je relu cette lettre où le nom de ce Lebarrot, de cet ami autoritaire, revenait comme une obsession, où je ne retrouvais pas une seule phrase du style qui m'était si doucement familier, mais où, dans une fin qui laissait déborder sa tendresse, Elle me faisait l'effet d'un pauvre cher esprit faible qui se cachait pour m'embrasser, après avoir *parlé par la bouche d'un autre*. Pauvre mère, pauvre *veuve* qui n'avait pas pu faire autrement!

CHAPITRE XXIII

OU, JETÉ PARMI LES HOMMES, JE NE DÉCOUVRE AUTOUR DE MOI QUE DE GRANDS ENFANTS.

Deux heures plus tard j'errais dans Paris, promenant le long des boutiques un visage moitié larmes, moitié sourire, pleurant de l'œil droit où j'avais installé pieusement l'image de ma chère mère, riant de l'œil gauche qui, pour la première fois, contemplait le chemin largement ouvert de la complète indépendance.

Le premier point qui me sauta aux yeux dans la réglementation de la circulation publique, fut, sous couleur de liberté, le nombre considérable de choses qui, par ordre supérieur, vous étaient défendues.

Interdiction : aux marchands ambulants de stationner, aux fiacres de circuler... sans la permission des gardiens de la paix porteurs de tyranniques bâtons blancs, aux voyageurs de se tenir debout sur l'impériale des omnibus, aux locataires de secouer leurs tapis par la fenêtre, aux piétons de cracher dans la rue, de s'expliquer avec les

représentants de la force publique, de crier : « Vive Machin! », de hurler : « A bas Chose! »

Je ne pouvais pas faire cent pas sans me heurter à un rassemblement causé par un gardien de la paix en train de dresser un procès-verbal, d'où je conclus que, sans ce corps d'élite, chargé par la Préfecture de police de remplacer les pions du collège, on pourrait enfin circuler sans entraves.

J'imaginai alors que, puisque dans une société bien faite on était exposé vingt fois par jour à se voir dresser des contraventions, il y aurait avantage, le temps étant de l'argent (Time is money), à en simplifier la procédure. Et l'idée me vint d'établir sur la voie publique des machines à procès-verbaux. En mettant deux sous dans une fente, on aurait la constatation du fait visé, signée d'avance par le commissaire de police du quartier, et au besoin la condamnation au civil ou en correctionnelle. Vous voyez la grande économie de temps. Sans compter que tout le monde y gagnerait : le coupable, en ce qu'il s'épargnerait des frais de procédure, le plaignant en ce qu'il serait sûr de gagner son procès.

Et pourtant je dois dire que quand, plus tard, je soumis ce projet d'amélioration à des cerveaux avides de progrès, il me fut répondu que ce serait démontrer l'inutilité des juges et que, si l'on supprimait les magistrats, on ne pourrait plus prendre l'humanité en flagrant délit de décisions bouffonnes.

Pendant que je réfléchissais, déambulant à travers ces rues de Paris dont le mouvement et le bruit finissaient par me lasser, aux choses qui

m'étaient arrivées et à celles qui étaient en route vers moi, le soir était tombé... Il était tombé lentement, moëlleusement, et certes sans se faire de mal : ce qu'on appelle une chute douce.

J'entrai dans un square et je m'assis sur un banc, contemplant les étoiles qui, elles, me regardaient avec curiosité, d'un œil clignotant, à la fois affectueux et ironique. Elles semblaient me dire :

— Nous sommes le refuge des poètes, et si nous fixons notre attention sur toi, c'est que, sans avoir jamais fait de vers, par tes illusions, ton instinctif élan de justice et d'idéal tu te trouves être aussi un poète. Prends garde, petit ami! N'entreprends la route de la logique et de la raison qu'avec discrétion, avec prudence. Souviens-toi de don Quichotte et sache que les moulins à vent n'ont pas diminué de nombre : ils tournent même avec plus de brutalité, poussés par un vent redoutable qui se nomme l'arrivisme. Le jour où tu voudrais fondre sur eux, leurs ailes t'accrocheraient par la basque de ton veston et te lanceraient violemment au ciel, pas assez haut cependant pour que nous puissions te recueillir, de sorte que tu retomberais écrasé sur terre. Cesse donc de t'étonner de par le monde, et occupe-toi seulement de te tirer d'affaire.

— Merci, bonnes étoiles! m'écriai-je. Avec vous je sens que je ne suis plus seul. Quand je ne verrai plus clair en plein jour autour de moi, j'attendrai patiemment la nuit pour me consoler à votre clarté.

A ce moment une main lourde s'abattit sur

mon épaule. Un gardien de la paix se dressait menaçant devant moi.

— Qu'est-ce que vous faites là?

— Je me repose.

— Vous n'avez pas le droit de vous reposer la nuit en plein air. Allez vous coucher!

— Où ça?

— Comment! Où ça? Vous n'avez donc pas de domicile?

— Non.

— Vous n'avez pas le droit de ne pas avoir de domicile! Suivez-moi!...

— Où ça?

— Vous n'avez pas le droit de m'interroger!

— Alors de quoi ai-je le droit?

— De coucher au Dépôt, pour vagabondage et insubordination. Allons! Ouste! Et pas de rouspétance.

Ce disant il m'avait violemment entraîné par un bras et fait signe à un de ses collègues qui m'empoigna brutalement par une épaule. Tout à coup j'entendis prononcer mon nom :

— Pomme Dapy!

— Jules Havenne de Plers!

J'avais reconnu mon camarade de collège bien que sa physionomie m'apparût légèrement modifiée. Il fit un signe aux deux gardiens qui me lâchèrent en le saluant avec respect. Puis il s'approcha de moi, m'enveloppa d'un bon sourire :

— Ah! ça, que t'arrive-t-il?

— Ma mère m'a renvoyé parce que j'ai l'habitude de dire aux gens ce que je pense : je n'ai donc plus de domicile. Mais toi? ajoutai-je en désignant

mes deux gardes du corps qui s'étaient définitivement évanouis dans les ténèbres. Comment se fait-il?...

— Depuis deux mois mon père est directeur général des recherches à la Préfecture de police, ce qui t'explique pourquoi tous ces braves gens me tiennent en haute estime, et ce qui m'a permis de te tirer d'un mauvais pas. Je sais bien que ton aventure ne se serait guère prolongée. Une fois au poste tu n'aurais eu qu'à donner l'adresse de ta famille...

— Tu ne me vois pas, m'écriai-je, après la façon dont on m'a « remercié », frapper de nouveau à l'huis inhospitalier de la maison paternelle. Je préférerais affronter toutes les prisons de France!

— Que s'est-il donc passé, mon pauvre vieux?

Alors, sous le clair regard de la lune, je contai à Jules les principaux événements de mon existence depuis que je l'avais quitté. Oh! ils n'étaient pas très nombreux ni très graves, mais j'avais eu la joie de connaître le Professeur et le chagrin de sentir l'affection de ma mère se détacher de moi sous l'influence d'un étranger. Havenne de Plers m'écoutait avec intérêt, et peu à peu je le considérais avec surprise. Il riait aux bons moments; son émotion se traduisait juste à point. Ce n'était plus l'être bizarre de jadis qui pleurait quand il fallait rire et riait quand il fallait pleurer. Je l'interrogeai donc sur cette particularité.

— Oui, me répondit-il, guéri de mes tics par une opération qui remit tout en place, je ne passe plus pour un phénomène. Je me suis décidé par

coquetterie, voyant que, si je m'entêtais dans ma singularité, je ne pourrais pas plaire aux femmes. Ce fut ma première concession envers un sexe qui, paraît-il, en exigera de moi par la suite beaucoup d'autres. Mais cette concession était utile, sans quoi, prétendait mon père, les femmes, déroutées par l'aspect inusité de ma physionomie, n'auraient pas su comment me faire souffrir.

Nous hâtâmes le pas, car d'un nuage pressé de crever la pluie commençait à tomber.

— Ecoute, dit Jules, puisque tu es sans domicile et que je ne puis te laisser exposé aux mille dangers créés par les protecteurs de la sécurité publique, je te présenterai tout à l'heure au *Rat qui mord.*

— *Le Rat qui mord?* Qu'est cela?

— Une petite pension de famille pas chère où se trouve précisément une chambre libre, à côté de la mienne. Mais auparavant, entrons dans un café : je meurs de soif.

La première fois qu'un adolescent pénètre dans un café, il éprouve un sentiment de fierté. Pourquoi? Parce qu'il se sent davantage un homme. Le même phénomène se produit en lui quand on lui permet de sortir seul, de fumer ou de se répandre en libres propos. Jules, qui avait reçu de sa famille, n'étant pas orphelin de père, une éducation plus large, commanda deux bocks d'un ton assuré.

Je regardai autour de moi les gens qui buvaient. Les uns jouaient aux cartes, d'autres au billard; certains feuilletaient les périodiques illustrés avec une lenteur exagérée, sachant que

divers clients avaient formulé auprès du garçon le désir de les consulter « dès qu'ils ne seraient plus en mains ». Tous buvaient des choses fortes et fumaient de grosses pipes ou des cigarettes rapides. De sorte qu'on les distinguait à peine, faisant des gestes vagues au sein d'une brume empuantie.

J'avais en face de moi un homme maigre aux joues creuses, dont les pommettes formaient d'inquiétantes saillies. Il racontait à un jeune homme sobre que la jeunesse moderne ne savait plus boire ; que lui n'avait atteint ses quarante-six ans qu'en absorbant chaque jour ses deux absinthes en guise d'apéritif, et, le soir, après le café-cognac, ses douze ou quinze bocks de bière. Malheureusement il souffrait d'une maladie d'estomac qu'aucun médecin n'était encore parvenu à soulager.

— Ils n'y connaissent rien ! hurlait-il... C'est tous des ânes ! Ils m'ont fait avaler trente-six mille remèdes...

— Vous ont-ils défendu de boire? hasardai-je avec timidité.

— De boire? Me prenez-vous pour un ivrogne?

— Non... Mais vos absinthes et vos bocks vous sont peut-être malsains?

Soudain le patron de l'établissement surgit.

— Malsains? Prétendez-vous que je vends des produits falsifiés?

— Je n'ai pas dit...

— Et allez-vous empêcher mes clients de consommer chez moi?

— Ce n'est pas mon intention ! balbutiai-je. Je

faisais simplement remarquer que l'abus des consommations...

— Tais-toi, me soufflait Jules. Mais tais-toi donc! Un café est un endroit public ...Tu vas t'attirer un procès en diffamation!

— Rassurez-vous, patron! dit l'homme aux pommettes saillantes. En m'empêchant de boire ce gamin veut me rendre malade... Il n'y réussira pas. Garçon, une menthe verte!

Il vida son verre d'un trait et se tint la poitrine à deux mains, le visage contracté par une horrible grimace.

— Bon Dieu! que j'ai mal! Et penser que pas un médecin n'a pu me guérir; quand je vous dis... C'est tous des ânes.

Un homme à tête de savant prit la parole.

— Qu'on ne s'attaque pas à l'apéritif, soit. Mais quant au tabac, c'est autre chose.

De sa poche il sortit une dizaine de petites brochures qu'il distribua.

— Lisez cela, Messieurs... Et demain vous n'emploierez plus que le fruit de mes récentes veilles : *le tabac sans goût*, *le tabac sans odeur*, *le tabac sans fumée*.

Aussitôt un client furieux dont les yeux pleuraient et dont chaque parole était suivie d'une quinte de toux, se précipita sur la tête de savant et hurla :

— Ah! ça, avez-vous la prétention de changer mes habitudes auxquelles je suis fidèle depuis plus de trente ans? Quel intérêt trouverais-je à fumer, le jour où je ne pourrais plus faire avec la bouche des ronds et des spirales? Ou avaler de la nico-

tine dont le poison abrège mon existence? Ou m'entourer d'un nuage épais qui crée les conjonctivites? Ou empester mes vêtements? Ou sentir mauvais de la bouche?

Le patron vint à la rescousse.

— Qu'apprends-je, Monsieur? Que vous voulez empêcher mes clients de fumer?

— Qu'est-ce que cela peut vous faire?

— Ce que cela peut me faire? Mais si personne ne fume plus, quel prétexte aura-t-on pour avoir soif?

— Garçon, un kummel! cria l'homme aux pommettes saillantes.

Je regardai autour de moi. Celui-ci se bourrait l'estomac de coups de poing; celui-là épongeait ses yeux rouges de lapin blanc: les autres se mouchaient, toussaient, crachaient...

Et je sortis de ce lieu de délices étonné que tous les soirs nombre de ces relations de café se retrouvassent toujours les mêmes, aux mêmes tables, préoccupées de se livrer aux mêmes distractions, d'échanger les mêmes propos, limitant ainsi leur champ d'expérience et risquant de diminuer la somme des jours qu'elles auraient pu vivre.

CHAPITRE XXIV

OU LES QUELQUES APERÇUS QUI ME SONT ENTR'OUVERTS SUR L'ART ET LE PROGRÈS M'INSPIRENT DES SENTIMENTS BOURGEOIS ET RÉACTIONNAIRES.

Le *Rat qui mord* était bien la pension de famille rêvée de ceux que la nécessité rend économes. Mais la famille n'y était que mollement représentée, les habitués étant presque tous orphelins. Quand ils apprirent que j'avais une mère ils me regardèrent avec curiosité, et quand ils surent qu'elle avait pris mes dépenses à son compte jusqu'à concurrence de 120 francs par mois, ils me saluèrent avec considération.

Jules Havenne de Plers me présenta à un jeune homme blond, au sourire doux, à la parole calme, dont la popularité s'étendait dans tout Montmartre : il était président de la Société contre l'abus des faux cols pour les bocks de bière. Grâce à lui, les patrons de brasserie étaient obligés d'en donner aux clients pour leur argent; ce dont ils se plaignaient amèrement, sous prétexte que, si on les forçait à être honnêtes, ils ne pouvaient plus faire leurs affaires.

Théophile, — c'était le nom de cet audacieux révolutionnaire — avait pour voisin de table d'hôte un musicien aux cheveux genre Jésus-Christ qui répondait au nom de Gédéon. On le disait supérieur à tous les compositeurs modernes, car il affirmait avoir trouvé la huitième note, ce qui l'aidait à fabriquer des accords inentendus, atroces et stupéfiants.

En face de moi trônait un peintre dont les tableaux, refusés par tous les jurys officiels, avaient fait grand tapage aux Indépendants. Il signait : Aristide le Jeune, pour se distinguer de son frère aîné, employé au Métro, qui contrôlait les billets en les perçant d'un petit trou. Aristide le Jeune avait fondé l'école des « Devinistes », autrement dit des peintres qui laissent à l'amateur le soin de deviner ce que représente le tableau. Sa devise était : « La forme est l'ennemie de l'Art ». Il proclamait parfois : « L'avenir est à la peinture sans couleur ».

A droite, près du poêle, un petit bonhomme imberbe qui avait été apprenti menuisier, garçon coiffeur, employé aux pompes funèbres. N'ayant réussi dans aucune de ces professions, il s'était fait comédien. Comme il ne savait pas comment se tenir sur les planches, il avait plu énormément aux gens du monde, qui trouvaient qu'il n'avait pas l'air d'un « acteur », — si bien qu'on parlait de lui pour créer aux Français le rôle principal de la comédie nouvelle du futur académicien M. Max Dearly.

Un cinquième personnage se faisait remarquer par la forêt de poils épais et drus dont était cou-

vert son visage. A peine lui voyait-on les yeux qui se signalaient par des lueurs intermittentes à travers la broussaille surplombante de ses sourcils. Sa bouche entièrement cachée ne se devinait que par la parole. Malgré cela, ou à cause de cela car j'ai toujours aimé les bêtes, il me fut tout de suite sympathique. Quand il levait vers moi sa grosse tête poilue, il me faisait l'effet d'un chien, et je me surprenais à lui passer la main sur les cheveux et sur la barbe en caresses familières. Ce procédé le toucha et lui inspira confiance; aussi me confessa-t-il la raison qui l'avait décidé à laisser se développer son système pileux jusqu'à l'exagération.

— Il s'agissait, me dit-il, de masquer mes traits aux yeux de tous, car je suis poursuivi par la police. Grâce à cette barbe profonde nul ne saurait me reconnaître, ni deviner que, sous une telle fourrure, se cache un visage jeune et beau.

— Qu'avez-vous donc fait pour en être réduit à pareille extrémité?

— J'ai essayé de faire du bien à mon semblable. Je vous entendais dire que vous vouliez être inventeur? Moi, je le fus : et je vous jure qu'il m'en a cuit. Ah! je sais bien que c'est ma faute, et que je n'aurais pas subi tant de mistoufles si, par mes inventions, j'avais flatté et encouragé les passions humaines. Malheureusement pour moi je visais un but plus noble et, désireux de servir la cause des opprimés, je recherchai des trucs ingénieux pour la destruction des abus.

L'homme-chien passa sa main gauche sous sa moustache, la releva, but, la laissa retomber sur

deux lèvres rouges à peine apparues sitôt évanouies, et continua :

— Vous savez que la France meurt de l'Administration. Cette plaie qui ronge notre infortuné pays n'est pas guérissable : inutile d'essayer de réduire le nombre des employés salariés par l'Etat. Encore faudrait-il qu'ils servent à quelque chose, et pour cela qu'ils travaillent effectivement pendant le temps qu'on réclame leur présence au bureau. J'imaginai donc un appareil-compteur qui, non seulement enregistrait le travail de chaque employé, mais encore...

Ici l'homme poilu dessina ce que je crus être un gracieux sourire.

— ...Mais encore qui sonnait lorsque l'employé se laissait aller au sommeil. C'est ce que j'appelais le « réveil-travail ». Un formidable coup de cloche prévenait le chef de bureau ; et il n'y avait ainsi plus de fraude possible. Quand je soumis mes plans au ministre, il me considéra d'un air effaré, et me dit : « — De quoi vous mêlez-vous? Auriez-vous la prétention de faire travailler les gens malgré eux? Avez-vous juré également de mécontenter tous ces braves gens que l'Etat nourrit à rien faire et qui, le jour où on les privera de leur inaction, se tourneront tous par rancune contre le gouvernement de la République? »

Il me congédia. Pas assez vite cependant pour que je ne le visse pas me désigner à un homme glabre, d'aspect sinistre, à l'oreille duquel il murmura ce simple mot :

« — Dangereux! »

La même aventure m'advint six mois plus tard,

lorsque j'eus la témérité de proposer au préfet de police un moyen sûr de découvrir et d'arrêter les voleurs et les assassins. Il me regarda d'un air froid et me dit :

« — Monsieur, nous arrêtons qui nous voulons. Ceux que nous laissons échapper, c'est qu'il nous plaît de les voir libres... et ce pour des raisons qui ne sont pas de votre compétence. Le jour où, grâce à votre système, évidemment fort ingénieux, nous serons obligés de mettre la main sur tous les criminels sans exception, nous serons à chaque instant encombrés des personnalités les plus honorables, ou passant pour telles, et dont il serait déplorable d'étaler la canaillerie au grand jour. Voyez-vous les scandales dont vous seriez cause? Supposez que vous nous forciez à arrêter un... ministre par exemple? Ou seulement un gros financier? La Société, sapée ainsi dans sa base, en serait bientôt ébranlée, et le peuple, qui a besoin d'une croyance, ne tarderait pas à perdre toute confiance en l'honnêteté de ceux qui sont au-dessus de lui. Allons, cher Monsieur, renoncez à ces belles utopies! Vous prêchez là une sorte d'anarchie mille fois plus dangereuse que l'autre, — celle qui crée les Ravachol ou les Caserio. »

Je quittai le Préfet tout penaud. A peine devant la grille du Palais de Justice, je m'aperçus que j'étais filé. Pris de peur je m'enfermai dans une cave avec des boîtes de conserves. Là j'attendis trois mois, le temps de laisser pousser ma barbe.

C'est pourquoi je veux vivre à présent la vie de tout le monde, sans quoi, accusé de répandre

des idées révolutionnaires, destructives de la Société, je pourrirais sur le parquet soigneusement ciré des magnifiques prisons de l'Etat.

— Je vous sais gré, lui dis-je, de m'avoir averti. Désormais je ne me risquerai pas à faire le malin, et je me contenterai, comme on m'en a donné plusieurs fois le charitable conseil, d'organiser, pour le seul et égoïste confort de mon existence, un système raisonné de défense. Ma manie d'inventions m'a déjà brouillé avec ma famille : je ne tiens pas à me mettre à dos l'autorité, le gouvernement, la France entière. Je ne suis pas de force à soutenir une lutte tellement inégale : je sens que je n'y résisterais pas!

La vie que je menai au *Rat qui mord* parmi mes compagnons de bohème s'écoula sans déplaisir. Ils s'occupaient tous à quelque chose : moi seul ne faisais rien. J'avais assez de plier ma compréhension aux œuvres de mes camarades. Ce n'était pas chose commode.

Dans leur désir de faire un adepte, Gédéon s'efforçait de m'initier aux mystérieuses vibrations de sa huitième note, Aristide le Jeune aux vagues tendances qui présidaient à la destinée du « Devinisme ». Le musicien me tenait des heures entières penché sur le clavier du piano qu'il faisait résonner en des suites d'accords épouvantables. Il me criait :

— La voilà! Entends-tu la huitième note qui passe?

Je cherchais à la saisir à travers la cacophonie grondante, mais elle m'échappait toujours, et je

quittais ces séances la tête suante et congestionnée, murmurant avec désespoir :

— Non... Je ne l'entends pas!

Le peintre m'expliquait abondamment l'absence de tracé de ses lignes fugitives. Il s'obstinait à m'envelopper d'une brume d'art derrière laquelle il affirmait qu'il se passait quelque chose. Le sujet devait se dégager de lui-même, *par la force de la pensée*. Une innovation : la peinture hypnotique! Il m'éloignait de son tableau tant qu'il pouvait, et m'ordonnait de fixer sur lui mon regard.

— Ne bouge plus! criait-il. Ne t'occupe pas des lignes : elles se révéleront à toi toutes seules, au moment où tu t'y attendras le moins... Ne réfléchis pas aux couleurs : elles se grouperont d'elles-mêmes, sans que tu t'en doutes... Emplis-toi le regard de l'ensemble, — et puis ferme les yeux : l'œuvre t'apparaîtra lumineuse, indiscutable. La vois-tu, enfin ?

— Non!

Et je remontais dans ma chambre presser sur mon front une éponge fraîche.

Un jour vint cependant où je crus « entendre » la huitième note de Gédéon, où je crus « deviner » la peinture d'Aristide le Jeune. Etait-ce une illusion? Qu'importe! Je fus récompensé de ma croyance par la joie que les deux artistes manifestèrent. Mais je me demandai longtemps si je n'avais pas été dupe de mon désir violent de voir la fin de mon supplice, auquel se mélangeait inconsciemment la crainte de passer pour ridicule, si je m'obstinais dans mon ignorance. Et

puisque j'avais *entendu*, puisque j'avais *deviné*, je me fis sans remords le propagateur de leurs idées nouvelles, me réservant de la sorte, si par la suite ils devaient conquérir la gloire, de me faire bien considérer de ceux qui, comme moi, n'y auraient jamais rien compris.

En somme cette époque de flânerie, de paresse, de rêve, ces heures d'emballement passées à la poursuite de chimères, ces minutes d'assurance admirable ou de doute délicieux de soi-même, pendant lesquelles devant un dîner à 32 sous on se croyait parfois les maîtres du monde, furent peut-être les plus savoureuses de ma vie. On s'asseyait à la terrasse des brasseries, on buvait des bocks et du soleil, on se grisait de l'odeur des femmes qui passent. Et je ne sais pourquoi je me mis à les trouver toutes jolies.

Jamais je n'avais remarqué comme alors la grâce de leur silhouette, la minceur de leur taille, la douce attirance de leur profil. Leur visage frais me fut comme une révélation de la chair dans la lumière, et, les jugeant toutes à mon gré, je ne leur faisais pas l'injure de les distinguer l'une de l'autre.

Il en fut ainsi, dans le ravissement qu'éprouvait mon jeune cœur de ce spectacle incomparable, jusqu'à ce que l'occasion me procurât l'intense bonheur de voir se réaliser, un soir de printemps, la vision définitive. Vision charmante et passagère, qui disparut, hélas! — pendant huit jours follement adorée — et me laissa, avec une gros chagrin du rêve évanoui, l'âpre regret que les autres amoureux fantômes ne sauraient égaler jamais la satisfaction de mon premier désir.

CHAPITRE XXV

OU IL EST PROUVÉ QUE LE « TU » ET LE « VOUS » TIENNENT UNE PLACE IMPORTANTE DANS LA CONVERSATION.

Une année s'écoula. Je recevais régulièrement de ma mère les mensualités promises, avec un complément de 30 francs pour mes menus-plaisirs (ce complément avait surgi tout à coup comme un remords) et un mot très court où elle manifestait le désir de me revoir *bientôt*, mais l'impossibilité où elle se trouvait de me recevoir à sa guise : et dans ces lettres gênées je remarquais au vol les mêmes expressions qu'elle employait pour m'écrire au collège, lorsqu'elle s'excusait de ne pouvoir me faire sortir le dimanche.

Deux mois auparavant elle m'avait prévenu en quelques lignes concises qu'elle partait en voyage en des pays lointains non précisés par elle. Depuis je n'en avais pas eu d'autres nouvelles que par de rares envois de cartes postales illustrées portant, d'une écriture galopante : « Souvenirs pressés », ou bien « Tendresses rapides », ou encore « En hâte affectueusement ».

Enhardi par cette absence prolongée, je voulus satisfaire ma curiosité et allai sonner à sa porte, espérant quelques renseignements d'un domestique. A peine entendis-je le timbre retentir que l'idée me vint brusquement qu'elle était peut-être de retour. Que lui dirais-je alors? Comment justifier cette démarche creuse après tant de mois de silence? Je me précipitai pour redescendre l'escalier, quand la porte s'ouvrit. Une bonne parut qui lança d'un ton brutal.

— Qu'est-ce que vous demandez?

— Madame Dapy?

— Madame n'est pas là. Elle doit revenir à Paris jeudi prochain avec Monsieur.

La porte se referma. Je demeurai seul abasourdi, et fus surpris de me retrouver dans la rue. Avec Monsieur! On avait donc emmené M. Lebarrot en voyage? « Monsieur », ce ne pouvait être que lui... Je sentis mon cœur se gonfler et marchais droit devant moi sans prendre garde. Ma rancune s'éveillait de nouveau contre l'autre qui continuait à prendre ma place, qui s'était insinué chez nous, avait encouragé mon départ, dominant la faiblesse d'une femme, pour se sentir mieux le maître...

Tout à coup je pâlis et mes yeux s'emplirent de ténèbres. Une pensée venait de me traverser qui m'obligea à m'appuyer contre un mur pour ne pas tomber, une pensée trouble, qui m'envahissait, prenait forme malgré mes efforts pour la chasser, une pensée effrayante, odieuse que comprenait subitement mon adolescence avertie. Et je buvais mes larmes qui glissaient lentement jusqu'à mes

lèvres, pendant que je bégayais dans un murmure :

— Maman!... Ce n'est pas possible!... Ce n'est pas possible!...

Ce n'était pas possible en effet. Je reçus trois jours après une lettre de celle que, malgré notre séparation, j'aimais encore assez pour tenir d'elle mon tourment.

Cette lettre disait :

« Mon petit Pomme chéri,

« J'ai un peu tardé avant de t'annoncer une grande nouvelle. Bien que la chose soit toute naturelle, je craignais qu'elle ne te causât quelque surprise, et c'est pourquoi je ne t'en ai pas parlé. Mais tu es assez grand pour comprendre que chacun a droit à sa part de bonheur, et que nulle douleur n'est éternelle. Bref depuis deux mois je suis la femme de M. Lebarrot. Le seul point noir de cette union, parfaite par plus d'un côté, c'est que tu as toujours marqué pour cet homme délicat, affectueux, dévoué, une aversion inexplicable. Je sais bien que tu ignorais l'étendue de sa fortune qui est plus importante que je ne le supposais. Mais avoue qu'il n'a jamais rien fait pour justifier ton antipathie. Si tu m'aimes un peu, tu dois être ravi d'apprendre que je suis heureuse, et tu dois me savoir gré, veuve de si bonne heure, de m'être sacrifiée à ton éducation pendant si longtemps avant de te donner un second père. Marthe, pas plus que toi, n'a assisté au mariage qui fut

célébré dans la plus stricte intimité. Prouve-moi, mon cher enfant, que ton affection est toujours la même en venant demain dîner chez nous. Nous serons tous heureux de te revoir.

« Ta mère qui t'embrasse de tout son cœur,

« Thérèse Lebarrot. »

O lettre, messagère de joie, combien tu fus la bienvenue! Ce mariage remettait tout en place, détruisait la pensée mauvaise qui m'avait assailli. Et, bien que ce nom de Lebarrot ajouté à « Thérèse » vînt s'installer en maître dans la signature de maman qui m'apparaissait ainsi plus loin de moi, je me sentais capable de moins d'intransigeance. J'en voulais moins à l'étranger depuis qu'il était entré régulièrement dans ma famille. Je sentais que j'aurais mauvaise grâce à me révolter contre des lois supérieures, et songeant à celui que tout à l'heure encore je considérais comme l'ennemi, je me préparai à lui tendre la main, en camarades.

A sept heures exactement le lendemain je me fis annoncer. Je perçus un bruit de voix, puis un silence : on m'introduisit au salon.

Maman était seule. Elle m'ouvrit ses bras : je m'y jetai avec émotion. Mais j'aperçus au mur, dans un cadre doré, une photographie agrandie de M. Lebarrot, à la place où j'avais coutume de voir le portrait de papa. A partir de ce moment je considérai ma mère avec moins de tendresse que de curiosité.

Elle était plus jolie, et m'apparut plus jeune,

car le pli que les préoccupations avaient creusé entre les deux sourcils s'était considérablement atténué. Mais j'aimais moins ses yeux qui ne se fixaient plus sur moi avec le même abandon. D'ailleurs nous éprouvions l'un pour l'autre une sorte d'étonnement réciproque, car elle me fit asseoir près d'elle et me dit :

— C'est curieux... Tu es devenu tout à fait un jeune homme. Tu es très gentil, tu sais! On a dû te le dire?

Je me sentis rougir et répliquai :

— On dit tant de choses!

— Quand tu es entré, tu m'as rappelé ton père.

Au même instant j'entendis la voix autoritaire, un peu martelée de M. Lebarrot qui disait :

— Tu as la manie, ma chère, de trouver des ressemblances partout. Si Paul ressemble à quelqu'un, c'est certainement à toi. Bonjour, mon cher enfant.

Je balbutiai quelques mots inintelligibles pendant que nous échangions notre poignée de main. Ce tutoiement vis-à-vis de ma mère me faisait l'effet d'une prise de possession choquante, d'un vol accompli effrontément sur quelque chose m'appartenant. C'était comme si l'on eût cambriolé le temple de mes souvenirs. Le « tu » est un élan délicieux vers l'être qu'on préfère : j'avais toujours jalousé le droit à cette intimité. Aussi répondis-je sans enthousiasme aux questions que me posait mon beau-père, lequel s'efforçait à marquer, par l'attention qu'il portait à ma conduite, l'importance de la place qu'il tenait désormais dans la maison.

Sans enthousiasme, et aussi avec indifférence. Car tout ce qui m'entourait, les meubles familiers, mes objets d'art de prédilection, qui par l'harmonie de leurs lignes ou la délicate fusion de leurs couleurs ajoutaient à l'impression de confort, toutes ces choses qui, à force d'être frôlées du doigt et du regard, font vraiment partie de vous-même, me semblaient déjà ne plus être à moi. La présence de cet homme bruyant, dont ma mère suivait chaque geste avec une crainte quasi servile, me faisait penser que j'étais en visite. Pour un peu j'aurais consulté ma montre afin de constater s'il n'était pas temps de partir à l'anglaise.

La porte s'ouvrit brusquement. Un nuage de mousseline rose passa et, sans voir personne, salua de cris admiratifs un superbe azalée blanc, sur la console entre les deux fenêtres.

— Comment! On ne m'a rien dit? Quand donc a-t-il envoyé cela?

— Voyons, Marthe... fais attention. Paul est là.

Elle se retourna et me tendant la main dans un shake-hand impeccable :

— Ah! pardon, je ne *vous* avais pas vu.

Ce « vous » imprévu me mit aux lèvres les mêmes mots inintelligibles que le « tu » de l'architecte m'avait fait bredouiller tout à l'heure. Durant tant de mois que nous avions été séparés, Marthe, par l'évocation de ma simple pensée, avait été plus près de moi qu'aujourd'hui où j'entendais sa voix, où je respirais son haleine. Son « vous » s'était posé sur moi, entre les deux yeux, comme une brûlure, creusant entre nous une sépa-

ration. Elle s'assit près de moi gaiement insouciante.

— C'est vrai. Vous ne savez pas... Il s'est passé ici un tas de choses! Quand j'ai su que papa avait épousé votre mère, j'ai voulu me marier aussi. Précisément notre vieille amie, Mme Bouchi-Bouchard, avait dans son salon un jeune homme à caser... un garçon très comme il faut, très riche, — et, ce qui ne gâte rien, vicomte : mais son père a près de soixante et onze ans... Alors vous comprenez, je ne tarderai guère à être comtesse. Ah! ce mariage a été assez dur à accrocher! Songez que je n'apporte que 150.000 francs et encore à cause de la mort de maman qui n'était pas très riche, tandis que mon fiancé a deux automobiles, un hôtel avenue Henri-Martin et 80.000 livres de rente... pour commencer! Car après la mort du comte nous en aurons 200.000. C'est ce qui m'a décidé, parce que mon futur époux n'est pas joli, joli... Il a une tache de vin sur la figure, pas très grande, grosse comme un timbre, — mais une tache de vin assez chic : on dirait une couronne de marquis. Sa mère aura eu une envie. Alors pour ne pas rater l'affaire, je lui ai laissé entendre que je ne trouvais pas ça vilain du tout, que c'était au contraire signe de race, que ce devait être très amusant pour une femme d'embrasser son mari à cet endroit là... Si bien qu'il a été touché : car les autres femmes le plaisantaient là-dessus, au lieu de prendre comme moi la chose au sérieux. Il a même été si content qu'il m'a donné pour bague de fiançailles un diamant de 15.000 francs, au lieu d'un de 10.000, comme il avait été con-

venu. Sept heures et demie! Comment se fait-il qu'il ne soit pas encore arrivé? Car il dîne avec nous ce soir. Vous verrez, il est très correct. Tout à l'heure, je vous ai dit : un jeune homme... C'est : un monsieur, qu'il faut dire. Pas musicien pour un sou, mais il adore l'Opéra. Il a sa loge... Vous y viendrez? Pour jouer au bridge. Vous savez jouer au bridge?

— Non... mais j'apprendrai... pour aller à l'Opéra.

— Vous paraissez m'en vouloir, mon pauvre Paul? Vous ne pensez plus, j'espère, au temps où nous jouions au petit mari et à la petite femme? Etions-nous assez enfants! Nous ne songions pas alors à avoir de l'argent. Et il faut de l'argent dans la vie... beaucoup d'argent, pour que les femmes soient jolies... et heureuses. La vie se modifie avec l'âge... comprenez-vous?

— Oui, ça ne devient plus drôle.

Alors, d'une voix légèrement tremblante, comme si elle avait eu pitié :

— Pomme... embrasse-moi.

— Tu me tutoies encore!

— Vite! On sonne.

Et je vis entrer un petit snob, coiffé, gourmé, verni, le monocle vissé, le cheveu rare, avec sur la joue droite, près de l'oreille, la petite tache de vin, grosse comme un timbre, en forme de couronne de marquis, — la tache de vin que le retard et l'émotion rendaient encore plus rouge, mais à laquelle la future comtesse souriait de tout l'éclat de ses dents blanches prêtes à croquer deux cent mille livres de rente.

CHAPITRE XXVI

OU LE RIRE DES ÉTABLISSEMENTS MONTMARTROIS PEUT AUSSI BIEN CACHER DES LARMES.

De cette soirée passée parmi les miens j'avais emporté le désir de m'évader de plus en plus d'une famille qui, à force d'admettre des étrangers dans son sein, me faisait l'effet d'une gare de chemin de fer. Je retrouvai avec plaisir le *Rat qui mord*, pension de famille où précisément, parce que je n'y rencontrais pas de famille, je me trouvais plus en famille que dans ma famille. J'admirai mes compagnons qui en flirt quotidien avec la pauvreté, ne permettaient pas à l'argent d'absorber leur pensée, et ne lui faisaient prendre dans leurs préoccupations que juste l'importance d'un incident de passage.

Gédéon, tout à la recherche de sa huitième note, avait bien oublié depuis trois semaines de régler son dû, mais Aristide le Jeune avait immédiatement brossé une toile incompréhensible quoique géniale qui, mise en loterie, avait produit sur la somme espérée un excédent de 4 fr. 25, lesquels

4 fr. 25 avaient été sans retard dépensés en champagne. J'avais même poussé la générosité jusqu'à m'inscrire pour deux billets... Hélas, la Providence aveugle ne récompensa pas mon dévouement : je gagnai le tableau d'Aristide.

Grâce à notre camarade le comédien, ex-menuisier qui n'avait fait que changer de « planches », nous avions nos entrées dans les « boîtes » de Montmartre. Ainsi je commençai à goûter la douceur des chansons rosses et des revues, jadis de fin d'année, aujourd'hui de toutes saisons. Et je me mis à numéroter les couplets sur M. Armand Fallières, la belle Otero, le tragédien de Max et Mme la duchesse de Noailles. Je guettais les mots d'esprit qui se succédaient impitoyablement, les sous-entendus indiscrets, les allusions inévitables, et je mettais tous mes efforts à faire coïncider mon rire avec celui du public. Au bout de quinze jours je fus suffisamment entraîné et capable tout comme un autre de découvrir à ces produits d'une spontanéité laborieuse un agrément particulier.

L'établissement que nous fréquentions le plus volontiers était le concert de la *Pleine lune*. Nous étions sûrs d'y retrouver dans le défilé des actualités les événements que nous connaissions par cœur, ce qui évitait à notre esprit un travail de recherches fatigant. Nous nous laissions bercer au rythme des couplets prévus sur des rimes éternelles, et souriions par habitude.

Mon étonnement fut profond le soir où je vis s'avancer sur l'estrade de la *Pleine lune* M. Crépard, le père d'Emmeline, que je n'avais pas revu depuis qu'il avait été notre voisin à Montmo-

rency. Il s'intitulait « poète bout-rimiste », et se fit fort de composer en deux minutes, montre en main, un couplet d'actualité sur le sujet et les rimes que les spectateurs voudraient bien lui indiquer. Il avait en se présentant un air malheureux qui amusait le public; j'entendis dans une loge deux jolies femmes s'esclaffer et un monsieur en habit s'écrier : « C'est un rigolo ».

Mais moi, je le savais timide et sentais bien qu'il était drôle malgré lui. La nécessité où il se trouvait de s'exhiber en public logeait une grande tristesse au fond de son cœur : seulement il avait la chance, quand il voulait s'empêcher de pleurer, d'avoir des yeux qui se rapetissaient et le faisaient ressembler au comique Dranem.

On lui imposa comme sujet le « Massacre des Arméniens ». Il devait là-dessus faire une chanson gaie. Et il obtint une à une les rimes suivantes : neige, arpège, bock, coq, vitrine, margarine, gabelou, cantaloup. Aussitôt il s'appuya sur le haut du piano et se mit à écrire. Je le voyais avec les doigts de la main gauche compter : un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit... C'était des vers de huit pieds : il avait renoncé aux alexandrins. Dans la salle des gens surveillaient l'aiguille de leur montre pour constater s'il ne dépasserait pas les deux minutes réglementaires. Au bout de 118 secondes il s'avança vers la rampe et annonça :

LE MASSACRE DES ARMÉNIENS

(*Couplet bout-rimiste*)

« Les coups de fusils en arpége
Pleuvent aussi dru que la neige ;
On tue avec des cris de coq,
Le temps à pein' de boire un bock.
Dans leur ventr' comm' dans un' vitrine
On fouille ainsi qu'un gabelou :
Puis on cogn' sur leur cantaloup
Jusqu'à fair' de la margarine. »

Un tonnerre d'applaudissements accueillit cet impromptu dont, sans y parvenir, je cherchai longuement à démêler le sens. Mais le public ravi fit revenir par deux fois le poète. Soudain derrière moi j'entendis une voix humble.

— Je vous remercie, Monsieur Paul... C'est gentil à vous d'applaudir papa.

Emmeline me souriait, encore plus simplement vêtue, d'aspect plus résigné, plus las encore. Elle ajouta :

— J'espérais, la dernière fois que j'ai causé avec vous, — vous vous rappelez, chez votre mère? — que vous viendriez nous voir.

La vérité est que ce jour-là elle avait un air si effacé que son image s'était insensiblement estompée en la brume de mon souvenir. Dans la vie on est tellement tenté de ne fréquenter que des gens heureux!

— Et qu'est-ce que vous faites maintenant, petite Emmeline?

— J'ai heureusement pu me placer comme dac-

tylographe. Mais on travaille beaucoup et l'on n'est guère rétribué. Je quitte seulement ma machine, et il est onze heures... Alors je suis venue chercher papa, pour l'empêcher autant que possible de dépenser son argent... oh! pas grand'-chose : dix francs tous les soirs.

— A quoi les dépenserait-il? A boire? A jouer?

— Oh! non, il n'a jamais touché une carte et il ne boit jamais. Mais quand il reste au café un peu tard, tous ses camarades lui repassent leurs consommations. Il est comme moi : il dit toujours « oui ». C'est un caractère très bon, mais très faible. Et puis il pense toujours à autre chose, — à ses poèmes. Malheureusement il ne gagne de l'argent qu'avec ses bout-rimés. Ses autres vers, qui sont bien, n'ont pas de succès. Quelle chance que j'aie appris la dactylographie! Car il y a des jours où il revient à la maison les poches vides. Ses dix francs ont filé en route... Il ne se rappelle jamais comment.

— Quelle existence, ma pauvre petite!

— Que voulez-vous! C'est *mon* existence. Je ne me plains pas, puisque mon travail me rapporte juste l'argent nécessaire pour vivre. Pourtant il y a des heures où je suis tentée de regretter notre fortune disparue, volée... qui nous aurait permis, à lui d'écrire de belles poésies méconnues, à moi de me marier...

— Précisément! Vous trouverez un mari...

— Non... Je resterai toujours seule... Quelqu'un se proposerait que je répondrais : Non! Et puis qui voulez-vous qui se propose? A notre époque il faut de l'argent pour qu'un homme fasse

de vous sa femme. Et moi, en fait de dot, j'ai papa à élever.

Tout en parlant, du même geste que son père, elle faisait marcher ses doigts l'un après l'autre, comme si elle s'exerçait à des gammes. Seulement elle n'était pas préoccupée de rythmes et de mesures poétiques : elle se croyait devant sa machine à écrire.

Décidément, à mesure que j'avançais dans la vie, le champ de mes observations s'éclairait d'un horizon plus sombre. Mille détails qui me frappaient maintenant ne permettaient plus à mon esprit de revêtir cette forme d'insouciance si naturelle à l'enfant, délicieux, presque touchant par son ignorance même. Les événements de ce temps-là, de mon « jeune temps », étaient sans conséquence pour un petit être neuf qui se contentait alors d'emmagasiner la matière d'une expérience future et que ne guettait pas encore la Responsabilité : donc ils me paraissaient plus facilement plaisants. Au fond ils n'avaient que juste la valeur d'un lever de rideau précédant la grande pièce : ils ne faisaient pas recette dans l'existence. Les épisodes que je considérais jadis comme des géants, vers lesquels je levais des yeux éplorés et effarés, s'étaient rabaissés misérablement et étaient devenus petits, tout petits, par rapport aux obstacles que je voyais surgir peu à peu, autour de moi, autour des autres. Les coups de poings pour rire prenaient, à mesure que j'avançais en âge, la proportion de coups de massue.

Et de toutes les questions préoccupantes la plus haute, la plus imposante, la plus énergique était

la question d'argent. Marthe qui, malgré son égoïsme inconscient, demeurait le véritable objet de ma sensibilité, me sacrifiait aux hasards d'une union mal assortie, pour de l'argent. Emmeline qui m'attirait par sa bonté, avec qui, à défaut de l'autre, j'eusse volontiers essayer de bâtir un avenir de bonheur, se résignait. en son renoncement des joies de famille et de la femme, aux tristesses d'un avenir sans argent.

Un nouvel état d'âme venait de naître en moi. Je subissais la tyrannie de cette idée fixe qui nous gouverne tous : l'espoir d'être riche. Elle s'installait dans mon esprit, prompte à déformer mes sentiments, à unifier le cours de mes pensées. Je compris que c'est cela qu'on appelait « devenir un homme ».

CHAPITRE XXVII

OU LE PROFESSEUR S'APERÇOIT QU'IL NE SAVAIT RIEN

Le Professeur, que je voyais de temps à autre, fut le premier à s'apercevoir de ce changement. Il me fixa de ses grands yeux purs et me dit avec tristesse :

— Paul, vous n'êtes plus le même. Votre voix ne sonne pas claire, comme jadis; vos gestes se méfient; votre regard recèle une inquiétude. Je connais cet avatar qui pose entre l'enfance et la jeunesse une barrière décisive. Et votre tourment, je le sais : c'est l'argent qui commence à accomplir son œuvre. Vous voudriez être riche.

— Je le serai.

— La volonté est le plus sûr garant du succès. Pour gagner la fortune il y a un moyen lent, le travail...

— Je préfère les moyens rapides.

— Ils sont trois : le jeu, le commerce et le vol. Chacun choisit parmi ses capacités. Le mieux est de tirer à la courte-paille, la différence entre les trois n'étant pas appréciable.

— Que me conseillez-vous?

— De rester pauvre.

Pour la première fois j'éprouvai pour le Professeur un sentiment de pitié. Il parut me deviner, car il ajouta en souriant :

— Pour ma part je m'en suis toujours bien trouvé. Etant pauvre, j'ai conservé mon indépendance; étant pauvre, j'ai libéré mon esprit; étant pauvre, je me suis senti mieux séparé des hommes... Déjà vous ne m'écoutez plus!

En effet, les paroles de mon ami sonnaient faux à mes oreilles. Je ne comprenais qu'une chose, c'est que tout se payait et que ceux qui ne pouvaient pas payer étaient considérés comme inférieurs. Entendons-nous : ce qui s'emparait de moi ce n'était pas l'amour du lucre: je n'avais pas de tendance à l'avarice et la vue de l'or ne me procurait pas de vertige. Un sixième sens se développait en moi : la nécessité du confort. Le peu de temps que j'avais passé près de Marthe qui, je l'avais senti, aurait tout sacrifié aux joies de la fortune, ainsi que les courtes minutes pendant lesquelles j'avais touché le fond de la résignation d'Emmeline, avait confirmé ma haine des pénibles labeurs, précipité ma hâte vers les jouissances rapides. En un mot, *j'en avais déjà assez de me priver*. Je dis tout cela au Professeur qui m'écouta sans m'interrompre. Il se leva, choisit parmi ses livres les *Essais de Mantaigne* et lut :

« Ainsin en cette science *De se cognoistre soy-*
« *mesme*, ce que chascun se veoid si résolu et
« satisfaict, ce que chacun y pense estre suffisam-
« ment entendu, signifie que chascun n'y entend

« rien du tout. Moy, qui ne fois aultre profession,
« y treuve une profondeur et variété si infinie,
« que mon apprentissage n'a aultre fruict que de
« me faire sentir combien il me reste à appren-
« dre. »

— Ce qui me prouve, continua-t-il, que, pas plus qu'à l'enseignement des lettres et de l'histoire, je ne devais m'appliquer à l'enseignement de l'âme, puisque, ayant cru vous connaître, je ne me connaissais pas moi-même. Votre nature m'avait séduit, car je la jugeais différente des autres. Je me suis trompé ! J'aurais dû prévoir que vous seriez astreint aux mêmes désirs, aux mêmes compromissions, aux mêmes faiblesses. Vos qualités d'observateur, qui me faisaient présager un sage, n'étaient que des manifestations platoniques justifiant vos instincts de paresse. Montaigne dit aussi :

« Notre appetit mesprise et oultrepasse ce qui
« luy est en main, pour courir aprez ce qu'il n'a
« pas. »

Prenez votre course, mon cher enfant, vers tout ce que vous croyez pouvoir atteindre. Je ne vous accompagnerai plus : j'éprouve un besoin de repos, de vivre seul, avec mes livres. Le Professeur a besoin d'**apprendre.**

Embrassez-moi, Paul... Dites adieu à l'Elève.

CHAPITRE XXVIII

OU JE M'APERÇOIS QUE, TOURMENTÉS PAR LA SOIF DE L'OR PEU D'HOMMES ONT LA PÉPIE

Cette conversation du Professeur, suivie d'une séparation à laquelle je fus fort sensible, me revint souvent à la mémoire. Il s'en dégageait une leçon que je n'avais point prévue. Le découragement qui avait envahi ce novateur de sentiments, ce sage constatant que, malgré mes apparences révolutionnaires, je retombais au premier combat sérieux dans la banalité inéluctable pour laquelle nous sommes créés, me faisait douter de la valeur de mes raisonnements. J'avais jusqu'à présent joué au philosophe : en vérité, à supposer que je possédasse un grain de bon sens, je n'étais pas plus malin que les camarades.

Les gens qui m'avaient paru blâmables ou ridicules étaient peut-être venus au monde comme moi avec des instincts de droiture et de logique, puis, dès qu'ils avaient pris contact avec la vie, avaient dû abandonner leur rêve de lumière pour des réalités troubles. J'avais montré trop d'aplomb dès ma naissance. J'avais parlé trop tôt. Je res-

pirais depuis deux minutes à peine que je m'érigeais déjà en juge de la société. Brutalement les événements avaient mis les choses au point.

Aujourd'hui je me retrouvais tout seul. Mon père était mort. Ma mère, son nouveau mari, Marthe, Emmeline, le Professeur, autant de fantômes décevants qui, par la force des choses, s'étaient éloignés de moi. Je compris pourquoi l'enfance passe pour être l'époque la plus joyeuse de la vie, et pourquoi mes remarques d'alors étaient teintées de rose. Maintenant il s'agissait de lutter.

Alors devant l'universel besoin de cet argent que je commençais seulement à croire indispensable, et la difficulté de s'en procurer, je sentis en moi-même comme une série de petits chocs légers, successifs, précipités : c'étaient mes sentiments qui rebondissaient sur ma conscience devenue élastique.

Quelques jours après, comme au cours d'une promenade je bayais aux corneilles à me décrocher la mâchoire, je me heurtai rue Vivienne contre mon ami A. Braham. Vous vous souvenez que, durant mon court passage au lycée où je m'étais montré si rétif à l'enseignement officiel, A. Braham était celui de mes camarades que j'avais le plus remarqué pour ses tendances essentiellement financières.

Le coup de la *Société des mines problématiques* l'avait rendu célèbre, et j'en avais conclu qu'une fois en affaire avec des gogos « qui en vaudraient la peine », il se plairait à les rouler derechef, mais avec plus de maîtrise et un profit plus sé-

rieux. C'était sa vocation, ainsi qu'à d'autres il est naturel d'être marchand de marrons, frotteur ou président du Conseil. Cette rencontre de hasard me parut d'un excellent augure.

Aussitôt qu'il m'aperçut, A. Braham vint à moi la main tendue, comme s'il se préparait à recevoir une pièce de monnaie. Il existait pourtant une différence entre son geste et celui d'un mendiant. La main du mendiant hésite, semble troublée : on dirait qu'elle a honte, et les doigts en sont mous et veules. La sienne était hardie, avec des doigts volontaires et crochus. Un air de dire : « Si tu as de l'argent, toi, tu ne m'échapperas pas! »

Nous ne nous étions pas vus depuis un temps infini. J'attendais donc qu'il s'informât de ma santé, de même que je me préparais à m'inquiéter de la sienne. Mais sa première question fut :

— Tiens! C'est toi! Es-tu riche?

— Riche? Ah! mon pauvre vieux! Il s'en faut!

Le regard de A. Braham se voila soudain d'un nuage de mépris.

— Mon cher, reprit-il d'une voix métallique, si tu n'es pas riche, il faut le devenir. Sinon tout le monde te tournera le dos, tes fournisseurs te désigneront du doigt avec méfiance et tes amis, quand ils te recevront, feront serrer l'argenterie.

Ces paroles réveillaient l'écho de mes pensées.

— Mais toi, répliquai-je, tu tires donc ta coupe dans les flots du Pactole?

— Pas encore. Oh! ça ne tardera pas! Je ne vois autour de moi que des gens sans le sou qui se réveillent millionnaires.

— Pour cela il faut être débrouillard.

— D'abord... Et surtout inspirer confiance à ceux dont on guette les capitaux. Ça, c'est affaire de tact, de bagout et d'imagination. Le tout est d'avoir en main une entreprise vraisemblable.

— Quand on n'en trouve pas?

— On en invente! Et le jour où elle est cotée en Bourse, on est sauvé.

A. Braham marchait fiévreux, tripotant dans sa poche des pièces de monnaie dont il écoutait la musique avec ravissement.

— Ce qui m'enrage, continua-t-il, c'est de voir des gens réussir sans rien dans la main, avec simplement tu toupet. Je connais une société qui se fonde sur rien de rien, je te dis, du vent, du vide, du néant!...

— Alors?

— Alors ça marche! Ils ont lancé des prospectus, raconté un tas de blagues, dans un style pompeux et incompréhensible... Leurs actions s'émettent à la fin de ce mois. On s'écrasera!

— Des gogos!

— Des gogos évidemment... Mais c'est avec l'argent des gogos qu'on lance des choses utiles! A condition de ne pas être trop voleur...

— Autant dire presque honnête.

— Voilà. Ah! mon vieux l'homme, si nous avions seulement le tiers du capital que vont encaisser ces fripouilles, crois-tu qu'on pourrait exploiter tes inventions!...

Je me rengorgeai. A. Braham avait touché juste. Le malin me prenait par l'amour-propre.

— C'est vrai! m'écriai-je. Je pourrai devenir célèbre.

— Et riche!

— Oui, mais nous ne sommes pas encore d'âge à fonder une société financière...

— Anonyme? Pourquoi pas? Une société est anonyme parce qu'elle se compose de gens qu'on ne connaît pas! Il suffit de nous entendre avec quelques hommes de paille (rien de plus facile à trouver) sur le dos desquels se feront les formalités légales, et d'avoir un président chic. Or j'en connais un épatant!

— Qui ça?

A. Braham s'était arrêté devant la boutique d'un mastroquet où, près du comptoir en zinc, devant une table graisseuse, un homme mal habillé, mal chaussé, mal débarbouillé, mal peigné, était assis devant une absinthe. Nous entrâmes et mon ami me le présenta :

— M. le baron de la Canardière, décoré de l'ordre du Christ de Portugal et de plusieurs autres insignes ressemblant à la Légion d'honneur.

Le baron se leva, fignola un salut Louis XV, et passant sa manche de veste sous son nez humide :

— Si mes vêtements sont sales, j'ai un nom propre qui sonne comme une fanfare. Avec un habit neuf et un plastron blanc, on peut me présenter partout. Mon titre et mes décorations suffiraient à lancer l'entreprise la plus véreuse...

— Nous n'en sommes pas encore là, dit A. Braham. Nous restons sur l'expectative.

J'ajoutai avec finesse :

— Mais il est bon de savoir d'avance à qui on peut avoir affaire.

D'un geste fier le baron releva ses cheveux : une nuée d'insectes s'abattit sur la table.

— Garçon! cria-t-il sans se démonter. Un coup de foulard sur ce marbre.

Et se tournant vers moi avec une expression de dégoût :

— Quel établissement mal tenu! Ah! quand aurai-je un million de rente?

— Bientôt peut-être, m'écriai-je. J'ai une idée. Quand disais-tu que s'émettaient les actions de la fameuse Société... tu sais?

— « Pour l'emploi des tomates comme rosettes de la Légion d'honneur? » De vendredi en quinze.

— Parfait! J'ai le temps nécessaire. A. Braham, mon vieux, prépare-toi à exploiter ma première invention. Envoie M. le baron chez le tailleur... Et surtout chez le coiffeur.

— Ensuite?

— Tu attendras mes nouvelles instructions.

Puis je partis, laissant mon ami en tête-à-tête avec la Canardière, tous deux fortement intrigués.

Le fameux vendredi au matin, grâce à un gros pourboire donné au concierge, j'installai dans le coin le plus obscur de la salle de la Société des *Tomates patriotiques* une demi-douzaine de perroquets que depuis quinze jours j'avais habilement stylés. A dix heures la porte s'ouvrit, livrant passage à une foule anxieuse et avide de gain. Tous apportaient leurs petites économies dans l'espoir d'en tirer des bénéfices exagérés. Derrière les gui-

chets s'installèrent des employés pourvus de porte-plume et registres menaçants, tandis que dans la coulisse un bruit de pièces d'or remuées mettaient l'eau à la bouche des futurs actionnaires. Un garçon de bureau appela :

— Le numéro 1.

Le numéro 1 joua des coudes et s'approcha, portefeuille en main, du guichet de versement.

Alors du coin obscur où j'avais caché mes perroquets, une voix s'éleva, terrifiante.

— Paix! paix! V'là la police!

En un clin d'œil les guichets se fermèrent, les registres disparurent, les employés s'évaporèrent. Les membres du conseil d'administration étaient devenus verdâtres, d'autant que les voix se multipliaient.

— Arrêtez-les! Filous! Coquins! Canailles!

— Oui, oui, arrêtez-les! hurlait la foule, voyant les membres du bureau prendre leurs jambes à leur cou. Ils se sauvent... Ils voulaient nous voler!

Or devant cet écroulement d'une combinaison qui faisait luire aux yeux de tous l'espoir de tant de richesses, une stupeur s'empara des gogos. Une voix dit:

— Maintenant qu'il n'y a plus personne pour nous le prendre... Qu'est-ce que nous allons faire de notre argent?

— Oui, oui... C'est vrai!

Soudain apparut le baron de la Canardière, la barbe en éventail, les cheveux frisés au petit fer, les mains gantées de frais, en redingote dernier cri, la poitrine constellée de décorations.

— Ce que vous allez faire de votre argent? Mais ne suis-je pas là, moi, représentant une autre société anonyme, une société honnête, la Société du *Pavage en caoutchouc?*

— Bravo! Bravo!

— Grâce à cette invention admirable, le pavé de bois, le pavé de grès sont supprimés, et surtout il ne sera plus besoin de caoutchouter les roues de voitures. Total : 500 francs d'économie par coupé ou victoria! Que dis-je? 500 francs! Les voitures n'auront même plus besoin de ressorts, car on rebondira doucement sur notre nouveau pavage. C'est proclamer que nous intéressons ainsi tous ceux qui ne vont pas-t-à-pied...

— Z-à pied! soufflai-je au baron qui décidément manquait d'instruction primaire.

Décrire l'effet produit par ce discours est inimaginable. Tout le monde pleurait de joie. On se battait pour remettre entre les mains de ce nouveau président d'entreprise financière l'or et les billets que nul ne se résignait à remporter chez lui.

Et voici les bribes de dialogue que pour mon enseignement, durant cette heure de folie, il me fut donné d'entendre.

— Songez donc! Il me fallait un bon placement! Moi qui, depuis dix ans chez des patrons naïfs, fais valser l'anse du panier!

— Et moi qui ai su capter une succession!

— Et moi qui ai trouvé dans un fiacre dix mille francs que je n'ai pas rapportés à leur propriétaire!

— Et moi qui ai fraudé pour cent mille francs d'alcool!

Et moi qui!... Et moi qui!... La source de ces soi-disant économies s'étalait impure. Et j'eus la vision que souvent nombre d'actionnaires, qui se plaignaient amèrement d'avoir été volés, ne faisaient en réalité, en confiant leur argent mal acquis à des escrocs, qu'une simple et juste restitution.

CHAPITRE XXIX

OU IL EST PROUVÉ QUE, DANS LE HALL D'UNE SOCIÉTÉ FINANCIÈRE, IL N'EST PAS BESOIN DE PLANTER DES ARBRES POUR LE FAIRE RESSEMBLER A UNE FORÊT DE BONDY.

Je relis mes notes biographiques que pendant trois ou quatre ans j'ai jetées sur mon carnet, au hasard. Exclusivement absorbé par les affaires, je les ai beaucoup négligées. J'en transcris ici les principales.

15 Décembre 1904.

Je constate de plus en plus que tout ce qui m'avait intéressé durant le premier quart de mon existence, causes minuscules auxquelles j'attribuais naïvement des effets considérables, n'a plus la même importance, disparaît dans l'effort que comporte le besoin de vivre. L'observation des ridicules, la constatation des abus sociaux qui fait l'âme des jeunes gens indignée, ne tiennent plus debout en face de préoccupations plus graves.

8 Février 1905.

Les nom et titres de noblesse du baron de la Canardière, nommé président de la *Société de caoutchoutage des rues de Paris*, ronflent en tuyaux d'orgue et nous attirent la confiance de milliers d'actionnaires. Les pièces d'or affluent comme l'eau coule d'un robinet, et mon ami A. Braham se frotte joyeusement les mains.

— Quand je pense, dit-il, que des poètes célèbrent encore le murmure des sources et la musique de l'Océan! Quoi de plus doux à l'oreille que le son mélodieux des flots d'or qui ruisselle.

Puis il me tapait fiévreusement sur l'épaule.

— A quoi réfléchis-tu? Tu ne me parais pas bien emballé?

— Je me demande avec anxiété si le but de notre Société est suffisamment pratique : en un mot si ce pavage en caoutchouc ne présentera pas certaines difficultés insurmontables...

— Ça, c'est l'affaire des ingénieurs auxquels la Canardière a confié l'étude du projet. Dame, je ne te promets pas que la question sera résolue demain matin!...

— Je le soupçonne même fort d'en retarder la solution le plus possible. N'ai-je pas entendu parler de plusieurs années?

— En effet. Tout doit chez nous se passer administrativement, et tu sais comme moi que dans toute administration, un projet entré tout enfant dans les bureaux n'en sort qu'avec des cheveux blancs.

— Quel avantage trouvons-nous à retarder

notre fortune? Ou l'affaire est bonne, ou elle n'est pas bonne...

— Enfant! murmura A. Braham avec un doux sourire. C'est que précisément l'affaire n'est pas bonne. Mais en attendant l'assemblée qui démontrera l'impossibilité de la mise en exploitation, pendant plusieurs années nous vivrons...

— Avec l'argent des actionnaires?

— Bien entendu. Ne faut-il pas qu'ils paient les appointements de ceux qui consacrent leur temps et leur peine à trouver un moyen de placer avantageusement leurs capitaux.

15 Mars 1905.

Mes appointements sont fixés à mille francs par mois. Je trouve à la Société de caoutchoutage un but vraiment intéressant et d'utilité première.

6 Mai 1905.

Marthe est mariée. Elle a épousé le monsieur avec tache. Elle était rayonnante dans sa robe de soie blanche recouverte de dentelles « qui coûtaient horriblement cher ». Elle me dit quand je passai près d'elle une phrase banale de bienvenue, exactement la même qu'aux autres : elle n'avait pas eu le temps d'en changer.

22 Septembre 1905.

Ma mère apprend que je gagne de l'argent. J'ai voulu lui expliquer dans quelles conditions, mais elle m'a fermé la bouche, disant :

— Cela te regarde! Seulement tu ne seras pas surpris si je te supprime tes 150 francs mensuels.

4 Janvier 1906.

La Fouine est retrouvé. Nous l'avons mis des nôtres. Il a beaucoup voyagé et étudié l'Usure à travers les âges. Sa parole s'orne à présent d'un merveilleux accent tudesque. Il a tout à fait l'air d'un juif allemand.

17 Juin 1906.

J'apprends à ne plus rire. Les jeunes gens qui rient ne sont pas jugés sérieux. Chaque matin je passe une heure devant une glace à étudier ma physionomie. Le plus difficile est de baisser les coins de la bouche en arc de cercle. Je prends modèle sur un portrait de Frédérick-Lemaître.

Je fais également attention à mes propos. A notre époque la blague ne porte plus. Ma fantaisie était prise de travers. Ce qui avait paru drôle émanant d'un enfant ou d'un garçonnet, voire d'un adolescent, faisait hausser les épaules venant d'un jeune homme dont la lèvre supérieure s'ornait déjà de poils follets.

8 Août 1906.

C'est fait : je ne ris plus. Je me rappelle un épisode de ma prime jeunesse.

Un matin, mis de belle humeur par un rayon de soleil et des oiseaux gazouilleurs, il avait suffi d'un calembour idiot proféré par ma bonne pour que j'éclatasse de rire. Ma mère avait voulu me faire taire : mais plus elle s'efforçait de m'imposer silence, plus mes rires s'échappaient en gargouillades sonores.

— Si tu continues, Pomme, je te flanque une gifle.

Alors mon rire devint du fou rire. La gifle donnée, je me tordis en spirale. Ma mère exaspérée employa les grands moyens, me gratifia du plus joli fouet qu'ait enregistré l'Histoire de France. Je gloussais! Je suffoquais! Je n'en pouvais plus de joie. C'était devenu nerveux.

Lasse de frapper, maman me plongea la tête dans un baquet d'eau froide. Je hurlai de douleur, car l'eau se trouva bouillante. Ma mère, aux cent coups de sa maladresse, fit monter le pharmacien du coin. Après qu'il m'eut pansé, elle l'interrogea sur ma maladie de nerfs.

— N'est-ce pas? Ce n'est pas naturel? On ne rit pas comme ça!

— Madame, répondit le pharmacien, votre fils est la proie d'un microbe spécial : le microbe de la gaieté. Mes remèdes n'y feront rien. Pour que ce monstre meure, il faut que votre enfant soit devenu un homme. Alors la vie, avec ses complications, ses misères, ses déceptions, se chargera d'occire l'animalcule qui lui chatouille aujourd'hui si joyeusement la rate. Quatre ou cinq injustices, deux ou trois deuils, une demi-douzaine d'enfants, quelques procès et recrudescence d'impôts... ce sera plus qu'il n'en faut pour que votre fils ait fini de rire.

Seulement ce que le bon potard ne disait pas, c'est que d'abord le microbe de la gaieté était tué par le microbe de l'argent.

7 Octobre 1906.

Le baron de la Canardière qui s'était contenté jusqu'ici d'un crédit illimité à la brasserie et au rayon de confection du Louvre, de deux pièces et une cuisine rue Caulaincourt et de son tabac à discrétion, déclare que désormais il mangera au café Riche et se fera habiller rue de la Paix. Il réclame en outre 100 francs par mois pour satisfaire aux exigences modeste d'une nature qui, bien que jeune encore, se tourne vers son déclin.

14 Mars 1907.

A. Braham vient de réaliser un coup de fortune. Il a placé les capitaux de la Société en la construction d'un superbe immeuble de 1.200.000 francs sur lesquels, sous forme de pots de vin habilement soutirés aux entrepreneurs, il toucha 200.000 francs, et moi 50.000.

9 Avril 1907.

L'Assemblée générale vient d'avoir lieu dans des conditions particulièrement mauvaises. Un rapport fut lu déclarant qu'après de nombreuses, difficultueuses et très chères études (voyages coûteux au sein de l'Afrique centrale, expéditions dispendieuses en les forêts vierges d'Amérique), on n'avait pu trouver que le quart de caoutchouc nécessaire au pavage d'une ville aussi vaste que Paris, que par conséquent la Société n'avait plus de raison d'être et qu'on était prêt à rembourser loyalement le capital confié, défalcation faite de tous les frais nécessités par quatre années d'exploitation.

Ce mot « d'exploitation » fut malheureusement relevé par un groupe d'actionnaires furieux de ne toucher — y compris la valeur de l'immeuble — que 13 % de leur argent chéri.

14 Novembre 1907.

Rebondissement de la Société de caoutchouc en police correctionnelle. Le baron de la Canardière, uniquement compromis, est condamné, en sa qualité de président, à cinq ans de prison.

De cette bonne aubaine il remercia A. Braham avec effusion.

— Mon cher ami, dit-il, je vous dois de n'avoir pas, pendant cinq fois 365 jours, à m'occuper de mon logement, de ma nourriture, de mon chauffage, etc... Si, à l'expiration de ma peine, vous avez besoin d'un président pour une société nouvelle, je suis votre homme! J'ai des noms et des titres de rechange.

Les deux hommes s'embrassèrent très émus, et le baron de la Canardière prit le chemin de sa cellule, respectueusement salué par le directeur de la prison.

— Ah! ça, dis-je à la Fouine (car nous avions tous fait conduite à cette victime des tribunaux), on a l'air de le traiter comme un grand personnage?

— Songe qu'il a sur lui le reflet de l'or des autres : on ne le suppose pas assez bête pour n'en avoir pas gardé, et on s'attend à le retrouver plus tard dans une haute situation.

— Officielle?

— Il y a des chances.

Sans date.

Combien de fois devant l'acharnement du gain, la déviation du sens moral causée par l'espoir d'une richesse soudaine, ai-je regretté le temps du collège où, pour mes menus plaisirs, ma mère m'octroyait dix sous par semaine!

Chaque jour, à la récréation de quatre heures, armé de l'énorme pain long que je brandissais comme le bâton de sergent de ville des affamés, je me précipitais au fond de la cour, vers le coin des friandises. Là s'ouvrait un petit guichet semblable à ceux des gares où l'on distribue les tickets.

Derrière cet orifice, trou noir ouvert sur un horizon de luxe, les gâteaux s'étageaient en des bavures de crème et des larmes de caramel, et les nougats emmaillottés de papier d'argent (l'Argent, déjà!), et les bonbons anglais dont personne ne voulait par patriotisme, et le chocolat en tablettes ou roulé en boules pralinées...

Je me haussais sur la pointe du pied, et criais d'une voix où l'émotion se noyait dans l'eau qui me venait à la bouche :

— Garçon, un sou de crottes!

J'avais droit à deux crottes pour un sou : par faveur spéciale on me les distribuait assorties, l'une pralinée, l'autre à la crème. Cela me faisait deux plats. Et Dieu sait avec quelle parcimonie je mordais à chaque crotte... une toute petite, toute petite parcelle pour un gros, gros morceau de pain.

Mais quand la vie commence à se dérouler à l'infini sur des champs de truffes et des vignes de

Champagne, allez donc vous contenter d'un sou de crottes par jour! Alors on éprouve le besoin d'être riche, moins encore pour satisfaire ses propres désirs que pour épater le voisin. Et comme ce n'est pas facile de gagner de l'argent sans faire de victimes, on bouscule devant soi ceux qui vous gênent, on passe à coups d'épaules, à coups de poings, à coups de pieds... C'est ça qui fait que tout le monde se regarde avec méfiance, avec des airs de croque-au-sel.

15 Mars 1908.

Certains passages de mes Mémoires que je portai à la connaissance du peintre Aristide le Jeune lui inspira l'idée d'une composition symbolique pour le Salon des artistes français. Cela s'intitulait : les *Yeux*, et devait être le triomphe du Devinisme. Voici quel était le sujet :

A gauche, un Œil — l'œil de la Société, le mien, le vôtre — obstinément fixé sur un porte-monnaie gonflé d'or.

A droite, un second Œil — l'œil de la police — en train de guetter le Crime.

En haut, un troisième et dernier Œil — l'œil de la conscience, sans éclat, sans regard — un œil d'aveugle.

Quand son tableau passa devant le jury, on le refusa sans comprendre. Habitués à encourager la banalité, les maîtres peintres, médaillés et décorés, se révélèrent incapables de pénétrer la haute portée de ce sujet. M. Bonnat se fâcha. Il prit la peine d'écrire :

« Monsieur,

« Je trouve parfaitement inconvenant que vous « vous permettiez de soumettre à notre jugement « une peinture digne tout au plus d'orner le fond « d'un vase. »

2 Avril 1908.

Le garçon d'hôtel me remet ce carton :

Madame Bouchi-Bouchard

Recevra Mercredi 7 avril, de 5 à 8. *Une tasse de thé.*

Je ne me doutais pas que de ce bout de papier banal allait découler mon destin.

CHAPITRE XXX

OU L'ON VOIT QUE LE MOT « BUSINESS » N'EST PAS, COMME ON POURRAIT LE CROIRE, UN MOT EXCLUSIVEMENT ANGLAIS.

Mme Bouchi-Bouchard, veuve mûre et inconsolable, entretenait depuis toujours avec ma famille des relations d'affectueuse amitié. Nous n'avions que très peu l'occasion de la voir, car elle avait coutume de délaisser ses amis pour les étrangers. Elle ressemblait en cela aux Parisiens qui savent par cœur le dôme de Sienne, le temple de Philée ou les ruines d'Ankor, mais qui ne connaissent pas le musée de Cluny et la Sainte-Chapelle, sous prétexte « qu'on a bien le temps de voir ça ».

Parfois elle se mettait en tête de rendre un grand service à quelqu'un : alors ce quelqu'un ne pouvait plus s'en débarrasser.

Quand ses invités furent partis, elle vint me trouver dans le coin du salon où elle m'avait fait signe de l'attendre, et me dit brusquement :

— Comment la trouvez-vous?

— Qui cela? demandai-je ahuri.

— La jeune personne qui vous a apporté le sucrier, ensuite le lait, enfin une petite cuillère?

— La bonne! Je n'ai pas remarqué.

— Non, pas la bonne... Une jeune fille du monde, rousse, avec une robe chaudron et une pivoine à cheval sur chaque oreille? Je ne vous ai fait venir que pour elle!

— A présent, je me souviens vaguement...

— Enfin n'importe! Elle a dix-sept ans, 300.000 francs de dot, un père au Crédit Lyonnais, une mère au Père-Lachaise, et ne demande pas mieux que de vous épouser.

— Pourquoi?

— Parce que je lui ai parlé de vous comme d'un jeune homme charmant, pas bête, et plein d'indulgence pour les fautes du prochain. Je connais votre esprit de philosophie : quand vous serez marié vous serez moins malheureux que les autres, parce que vous vous attendez à tout. C'est pourquoi je n'ai aucun remords de faire votre bonheur. Grâce à moi déjà Marthe Lebarrot est devenue vicomtesse, et je puis dire que j'ai été pour beaucoup dans l'union de son architecte de père avec votre chère maman. Si le ciel voulait que vous vous attachiez par des nœuds éternels Mlle Amélie Riquarac, j'en serais à mon 118e mariage. Allons, est-ce dit?

— Mais je ne la connais pas!

— Vous aurez bien le temps de la connaître plus tard. En tout cas vous la reverrez après-demain : nous avons pris rendez-vous au Pré-Catelan. Vous vous raconterez tout ce que vous voudrez en buvant une tasse de lait. A quatre heures devant la ferme... Au revoir. Sérieusement, faites cela. Vous ne pouvez pas rester seul toute la vie! Et ne dites pas que vous êtes trop

jeune... Si tous les jeunes gens se mariaient à vingt ans, nous aurions une génération plus solide et plus saine.

Marié! J'allais être marié! Je n'avais en effet aucune raison pour ne pas suivre les conseils de Mme Bouchi-Bouchard, bien que j'éprouvasse quelque surprise à me voir arrivé à l'âge où la loi vous autorise à vous créer un foyer. Je ne connaissais pas Mlle Amélie Riquarac, ne me rappelant d'elle qu'une silhouette vague et imprécise, mais on me l'annonçait comme un riche parti; de plus ma nature sérieuse m'inspirait la crainte aussi bien des liaisons durables que des amours fugitives, et l'isolement me pesait.

Seulement cette perspective d'avoir une femme qui porterait mon nom, et que l'on considérerait comme la *moitié* de moi-même, me diminuait d'autant. J'avais le sentiment que j'allais être partagé en deux, de sorte que désormais, quand je me trouverais seul loin de ma moitié, je ne serais jamais complètement moi.

Je sais bien que, d'autre part, si ma femme devenait ma moitié, je serais, moi, la moitié de ma femme. Conclusion : nous ne ferions qu'échanger nos moitiés, pour rester quand même un tout composé de moitiés différentes.

Marié! Ah! combien les années avaient filé sans crier gare! J'entrevoyais l'avenir prochain où, après avoir préoccupé mes parents, la Providence serait bien capable de bénir mon union en m'envoyant des petits Dapy qui me préoccuperaient à leur tour. Décidément le pharmacien avait raison : c'en était fini de rire. Il allait fal-

loir se résigner à être un homme responsable, que dis-je? un citoyen qui vote... Et, pour la première fois depuis ma naissance, une grande mélancolie descendit en moi.

Mais je fus soudain consolé en pensant que ma femme, étant ma moitié, hériterait forcément la moitié de mes ennuis, ce qui m'en rendrait le poids moins lourd.

— Supposons, ajoutai-je, que je reçoive une tuile... Cette tuile, par le seul fait de notre association conjugale, tombera moitié sur ma tête, moitié sur celle de mon Amélie. J'aurai un bleu, mais elle en aura un aussi, et le seul fait de savoir ma souffrance partagée, me rendra moins sensible à mon propre mal.

Par là je compris l'utilité du mariage, et la gaieté, qui m'avait abandonné pendant dix minutes, réapparut comme par enchantement. C'est dans le sens de ces réflexions que je me promis de faire l'éducation de ma future femme, au cours de cette entrevue du Pré-Catelan qu'on nous avait ménagée pour que nous puissions nous renseigner l'un sur l'autre.

Un violent orage qui avait détrempé le sol nous obligea à délaisser le goûter en plein air. La présentation se fit dans l'étable. Nous nous assîmes non loin du ruisseau d'écoulement latéral, avec devant nous la rangée des vaches aux pis gonflés qu'une main souple trayait à tour de rôle.

Mon beau-père était un homme pressé. Il portait la figure glabre pour avoir l'air d'un Américain, et prononçait souvent le mot « business », ce qui lui procurait l'estime des gens pratiques.

Il m'avertit qu'il avait sacrifié pour moi son après-midi, et me pria d'enlever l'affaire du mariage rapidement, car il n'aimait pas perdre son temps à des bagatelles. Je me hâtai donc d'entreprendre ma fiancée et me dépêchai de lui servir quelques politesses d'usage.

— Inutile, m'interrompit-elle en un gracieux sourire, de vous attarder à des phrases conventionnelles. Nous voulons nous marier, vous parce que j'apporte une grosse dot, moi parce que je désire être libre.

— Ah! c'est pour être libre que vous voulez...

— Bien entendu. Je représente assez d'argent pour que vous ne m'empêchiez pas de faire ce qu'il me plaît. N'est-ce pas, c'est à prendre ou à laisser? Je vous demande pardon si je vais droit au but, mais mon père s'impatiente. Et puis, il est préférable de prononcer tout de suite les paroles nécessaires; on aurait beau tourner, on y arriverait toujours.

— Parfaitement... La franchise d'abord.

— Au fond tout cela n'est pas bien grave; si nous ne nous convenons pas, il y a le divorce.

— En effet... qu'est-ce que nous risquons?

Une buée chaude nous enveloppait. De temps en temps nos propos d'amour étaient coupés par un mugissement. On entendait le sifflement du lait tombant en jet dans les seaux de métal.

— En somme, reprit Amélie, la situation est bien simple. Ma famille m'a imposé jusqu'ici une existence peu folâtre; je suis décidée à me rattraper. Quand nous serons mariés, je veux m'amuser comme une petite folle.

— Oui... Pendant les premiers temps nous mènerons la vie joyeuse.

— Pendant les premiers temps?

— Jusqu'au moment où nous serons repris par les réalités de la vie.

— Mais pas du tout! Je veux m'amuser toujours. Je m'en moque, moi, des réalités de la vie! Quand nous aurons des ennuis, des tourments, des peines, vous serez là pour les supporter.

— Ah!

— Sans quoi je me demande dans quel but je me marierais.

— Je croyais, chère Mademoiselle, que l'intérêt de notre union était précisément de partager ces peines...

— Ces tourments? Ces ennuis?

— Oui.

— Permettez-moi, cher Monsieur, de ne point partager... même votre manière de voir, et de vous dire que vous raisonnez en enfant.

— Comment cela?

— Voyons... Réfléchissez un peu! Je suppose que du jour au lendemain il vous tombe de gros ennuis. Moi, de mon côté, je n'ai rien qui me tourmente. Est-il logique que vous veniez troubler mon calme par le récit de vos déceptions? Ne vaut-il pas mieux au contraire que vous gardiez tout pour vous? Je conserverai ainsi ma sérénité, et vous n'aurez pas le remords de faire deux malheureux au lieu d'un!

— Et quand ce sera à vous que surviendra un événement désagréable, fâcheux, inquiétant?

— Je vous le repasserai immédiatement, parce

que, vous, vous aurez l'habitude de prendre tous les désagréments à votre charge, et que, moi, il faudra que je m'amuse.

— De sorte qu'en devenant votre mari, je risque d'être deux fois plus malheureux qu'avant?

— Comptez-vous pour rien la joie d'avoir une moitié qui vous aime?

— C'est juste!... J'aurai une moitié.

Je pressentis que si je continuais à discuter sur ce terrain, la conversation allait tourner au vinaigre. Je rompis donc les chiens, et exprimai à Amélie la joie que j'éprouvais à la pensée de marcher près d'elle sur le trottoir de la vie, la main dans la main. Cependant je réfléchissais.

— Quelle drôle de moitié tout de même que ce système qui consiste à ne rien partager, et à obliger l'un à endosser tout ce que l'autre ne veut pas supporter!

Mon beau-père, qui ne tenait pas en place et consultait sa montre dix fois par minute, s'approcha de nous.

— *Business?*

— Terminé.

— Vous êtes d'accord? Bravo! Demain matin, jeune homme, je vous attendrai chez moi à 9 heures 25, *exactly*. Nous causerons chiffres.

Alors nous quittâmes l'étable où les vaches tourmentées par les mouches se fouettaient les flancs de leur queue, et montâmes en auto, accompagnés de Mme Bouchi-Bouchard qui exultait et répétait joyeusement.

— Oui, mes enfants... Vous serez mon cent dix-huitième!

CHAPITRE XXXI

OU, DANS LE DOMAINE DU MARIAGE, IL NE FAUT PAS CONFONDRE « ESPOIR » AVEC « ESPÉRANCES ».

Mon premier soin fut de courir chez mon ami A. Braham à qui je redemandai les cent mille francs — exactement 98.534 francs — que j'avais gagnés au cours de notre association. Il me regarda d'un œil stupéfait.

— Quoi? dit-il. Tu veux ton argent? T'es-tu seulement demandé si en le réclamant tu ne portes pas préjudice aux affaires dans lesquelles il se trouve engagé? Je t'ai promis de faire valoir tes capitaux : je ne t'ai rien promis d'autre. Quelle sécurité puis-je avoir, quels projets m'est-il permis de bâtir si chaque jour je suis l'objet de réclamations de ce genre?

— C'est que... je me marie! risquai-je d'une voix timide.

— J'eusse été bien surpris si la Femme, une fois de plus, n'avait pas apporté d'entraves aux affaires!

— Il me répugnerait pourtant d'invoquer la loi...

— La loi? Imagine-toi la tête de la loi en face d'un engagement signé par un mineur! Reste calme et ne t'occupe de rien. Touche tes intérêts quand ils viennent : s'ils ne viennent pas, contente-toi de les espérer.

Plus de doute, j'avais été roulé : j'avais pendant quatre ans trempé dans des combinaisons plus ou mons propres pour me retrouver Gros-Jean comme devant. Rien de vexant comme de manquer inutilement de scrupules et de consentir à une capitulation de conscience pour n'en obtenir aucun résultat.

Qu'allais-je le lendemain répondre au père d'Amélie? Je sautai dans un auto-taxi et me fit conduire « ventre à terre » chez mon oncle Cyriaque. Il était de plus en plus bègue et mit longtemps à prononcer sa phrase de bienvenue. Puis m'indiquant un siège :

— Qu'est-ce qui me procure, mon cher Paul, le plaisir de te voir?

— Mon oncle, je songe à me marier. La famille où je dois entrer est des plus honorables, mais je crains qu'elle me refuse la main de la jeune fille lorsqu'elle apprendra que je ne possède pas un sou. J'ai souvent entendu dire que vous vous intéressiez à mon avenir. Votre intention est-elle de me donner une dot?

Mon oncle se moucha bruyamment, marcha, le sourcil froncé, de long en large, rectifia un tableau de travers, écarta le rideau de la croisée pour consulter l'état du ciel, et brusquement :

— Non, mon garçon, je ne te donnerai rien du tout.

— Aurais-je démérité de votre bienveillance?

— En aucune façon. Ta mère et toi vous vous êtes toujours conduit vis-à-vis de moi très convenablement. Je sais que vous avez toujours compté sur ma fortune. Or le moment est venu de vous apprendre... que j'ai tout placé en viager.

Il s'arrêta net devant moi, me fixa d'un air menaçant, prêt à la riposte. Je répliquai avec douceur.

— Votre argent était à vous, mon oncle... Vous en avez fait ce que vous avez voulu.

— Ainsi, voilà tout ce que tu trouves à me dire?

— Je n'irai pas jusqu'à prétendre que votre communication me transporte de joie, mais vous êtes libre de vos actes, et surtout de disposer à votre guise de ce qui vous appartient.

— Alors, c'est sérieux... Tu ne m'en veux pas?

— En vous en voulant je ferais acte d'égoïsme et de cupidité. Seulement vous auriez dû nous avertir plus tôt.

— Je ne vous en ai pas parlé dans la crainte que, n'attendant rien de moi, vous m'entouriez de moins d'affection, que, si je tombais malade, vous me consacriez des soins plus timides...

— Eh bien, vous êtes rassuré, mon oncle? Vous voyez qu'entre nous deux il n'y aura rien de changé.

— Oui... C'est embêtant. Je t'assure que c'est très embêtant. Je m'attendais à une scène... Je m'étais préparé à une discussion violente... Et voilà que tu acceptes la chose tranquillement. Je me trouve en face d'un fait imprévu, invraisem-

blable... Tu conçois que je sois gêné... excessivement gêné. J'ai l'air d'un renard pris en faute. Car enfin, je vous ai joué un vilain tour... Si, si, je sais bien que vous nourrissiez vis-à-vis de moi des « espérances ». C'est même un peu pour cela que tu avais projeté de te marier... Et tu ne te mets pas en colère ! Tu me parles tout doucement... C'est invraisemblable.

Il s'interrompit tout à coup.

— Mais ta mère? Elle ne va pas prendre la chose aussi tranquillement, j'espère? Quand elle va savoir la vérité, elle ne sera pas contente !

— Je le crains.

— A la bonne heure ! J'aime mieux cela. J'aurai quelqu'un sur qui faire passer ma mauvaise humeur !

— Au revoir, mon oncle.

— Au revoir, mon garçon... Au revoir, mon petit Pomme... Dis donc ? Alors, quand tu seras marié, maintenant que tu n'attends plus rien de moi, tu me recevras tout de même ?

— Comme d'habitude, mon oncle.

— Epatant ! Ça, c'est épatant !

Lorsque le lendemain je me rendis chez mon beau-père, j'étais perplexe. Mes réflexions portaient sur le peu de sécurité que vous offraient les gens et les choses. Je croyais être sûr de mon ami A. Braham et de mon oncle Cyriaque : tous deux se dérobaient. Au fond il valait mieux ne jamais compter sur rien ni sur personne, et se fier quelquefois plus au hasard qu'aux calculs les mieux prémédités.

Mon entrevue avec le père d'Amélie, M. Anto-

nio Riquarac, ne fut pas longue. J'eus pitié de cet homme pressé, et mon premier soin fut de ne pas lui faire perdre de temps.

— Monsieur, lui dis-je, vous m'avez fait l'honneur de me demander ce que j'apportais en mariage. Je comptais sur 100.000 francs que j'avais placés dans une entreprise véreuse ; ils n'existent plus. Je comptais sur la générosité de mon oncle maternel et sur des « espérances » fondées sur sa grosse fortune : il a tout placé en viager.

— Alors, rien de fait, répondit sans hésiter le père d'Amélie.

— Je m'en doutais ! répliquai-je en beau joueur.

Et, le sourire aux lèvres, après un salut des plus corrects, je me dirigeais vers la porte, quand Antonio m'arrêta d'un geste.

— Cependant, dit-il, comme vous ne déplaisez pas en principe à ma fille, et qu'elle est par vous compromise...

— Compromise ! Que voulez-vous dire?

— Evidemment... J'ai déjà annoncé partout votre mariage ! Bref je veux bien vous tendre une perche de salut. Arrangez-vous de façon à décrocher une situation rémunératrice d'ici vingt-quatre heures, et ma fille est à vous.

— D'ici vingt-quatre heures?

— J'ai dit. *Business!*

Ce « business » était une façon à lui de clore une discussion. Il disait : Business ! comme d'autres disent : Bonsoir !

CHAPITRE XXXII

OU PARFOIS IL PEUT ÊTRE PLUS LUCRATIF QU'HONNÊTE DE RAPPORTER UN PORTEFEUILLE.

Vingt-quatre heures pour me créer une situation! Cela me semblait diablement court. C'était pourtant la seule façon de me tirer de la passe lamentable qu'un sort fatal me faisait traverser. Et puis de notre idylle en l'étable du Pré-Catelan j'avais gardé un fidèle souvenir : la peau blanche de rousse qui faisait la gloire de Mlle Riquarac, et son regard noir, un peu flambant, qui par deux fois m'avait chauffé la gorge.

En rentrant chez moi je trouvai sur ma table-bureau une immense enveloppe à côté d'une toute petite contenant ce simple mot d'A. Braham :

« Mon vieux,

« Ne pouvant te rembouser tes titres de rente permets-moi de les remplacer par des titres de noblesse ».

L'immense enveloppe contenait de larges parchemins scellés de cires jaunes, vertes et rouges qui me conféraient des titres de comte, de marquis, de prince, en veux-tu en voilà! Mon ami avait même poussé l'attention jusqu'à y joindre un cent de cartes à la minute portant une couronne et ces deux mots qui avaient, ma foi, bonne allure :

Prince d'Apy.

Mis d'abord en gaieté par cette noblesse de contrebande, qui me semblait la chose la plus comique du monde, je réfléchis que ces cartes étaient de nature à éblouir quiconque en subirait la pompeuse exhibition. Pour si peu je n'étais tout de même pas tiré d'embarras.

Je n'avais pas fait deux pas dans la rue à la recherche d'une position sociale que je me heurtai à mon autre ancien camarade de lycée, le futur ministre aux oreilles de lièvre. En quelques mots je le mis au courant; il me répondit :

— Une situation du jour au lendemain? Fichtre! Cela ne se trouve pas comme un tas de cailloux. C'est ce qu'on appelle jouer la difficulté. D'abord, réponds-moi franchement : est-ce bien indispensable?

— Si je ne réussis pas, mon mariage est flambé.

— Bon. Mais aimes-tu ta fiancée au point de te donner tout ce mal?

— Je ne sais pas bien si je l'aime. Ce que je sais, c'est que mon amour-propre est engagé. J'ai pour principe qu'on doit venir à bout de tout dans la vie.

— Alors c'est un pari?

— Moral : un pari avec moi-même. Au fond ça m'amuse.

— Ta fiancée ? Jolie ?

— Une peau blanche de rousse admirable et des yeux noirs qui vous chauffent la gorge.

— Oui... ce sont plutôt les yeux noirs et la peau blanche qui t'amusent. Eh bien, écoute. Tu peux évidemment et sans difficulté te faire en cinq minutes ramasseur de mégots ou ouvreur de portières.

— Je vise plus haut.

— Soit... Mais ce sont presque les seules professions libres et ouvertes à tous. Les autres : cochers, balayeurs, distributeurs de prospectus, etc... exigent toutes de hautes protections.

— Alors? Tu ne vois rien!

— Attends donc! Je connais un vieux rond de cuir, attaché au cabinet du Ministre des Affaires étrangères, section des colonies... Je vais te donner pour lui une lettre de recommandation.

— C'est que... pour entrer dans un ministère, il faut plus de vingt-quatre heures.

— Ah! zut! Tu m'embêtes à la fin. Voilà assez longtemps en somme que je m'occupe de toi!

Cette sortie intempestive, venant d'un camarade du dévouement duquel je ne croyais pas pouvoir douter, m'apprit qu'il ne fallait jamais abuser de la bonne volonté des gens, fussent-ils nos meilleurs amis. Je pris donc la lettre qu'il consentit à m'écrire et, après l'avoir remercié plus que ça ne valait, comme il convient de le faire chaque fois qu'on reçoit l'ombre d'un service, je

me précipitai quai d'Orsay, chez le vieux rond-de-cuir.

Le découvrir ne fut pas chose facile. J'errai de couloir en couloir, renvoyé d'ici là, de là ici, en long, en large, en zigzag, en rond, jusqu'à l'antichambre définitive.

— Monsieur X...? (1) demandai-je à un huissier occupé à mettre en ordre des numéros du *Journal Officiel*.

— Monsieur X... ne reçoit pas aujourd'hui.

— J'ai une lettre de recommandation.

Le brave fonctionnaire sursauta indigné.

— Pensez-vous donc qu'une lettre puisse vous faire obtenir un tour de faveur? Il suffit qu'un solliciteur se fasse pistonner pour qu'il soit immédiatement flanqué à la porte. Nous ne sommes pas un gouvernement de favoritisme!

— Ah! j'ignorais... Je vous salue.

Sans insister autrement je fis mine de me retirer, et négligemment je laissai tomber une de mes cartes.

— Monsieur... Vous perdez quelque chose.

L'huissier venait de ramasser mon petit carton. Soudain il se redressa.

— Prince d'Apy! Mais il fallait donc le dire... Je vais annoncer Son Excellence aux représentants de la République française.

Il sortit impétueusement. Presque aussitôt une nouvelle porte s'ouvrit. Un important personnage parut, tenant sous le bras un large portefeuille.

---

(1) Je l'appelle : Monsieur X..., jugeant utile de lui conserver l'incognito, étant donné ce qui va suivre.

— Le Ministre! pensai-je.

J'avais vu en effet son portrait dans les journaux. Celui-ci traversa l'antichambre, puis brusquement s'arrêta, pâlit, fit une grimace angoissée et disparut au galop. A ce moment mon regard fut attiré par des papiers qui sortaient à demi du portefeuille. Je m'approchai et lus :

« Dossier secret. »

En une seconde un plan génial surgit en moi comme chez les grands capitaines. Au même instant l'huissier reparaissait disant :

— Son Excellence le prince d'Apy veut-elle se donner la peine d'entrer?

Je m'emparai délibérément du portefeuille et pénétrai dans une vaste pièce au centre de laquelle un homme chauve se tenait debout dans l'attitude du respect.

— Prince! fit-il. Qui me vaut l'honneur...

— Monsieur, répondis-je, permettez-moi de déposer entre vos mains ces papiers importants oubliés dans votre antichambre. J'ai craint qu'un indiscret regard ne se promenât sur ce... dossier secret!

M. X... fut pris d'un tremblement.

— Le portefeuille du Ministre! Où se trouve Son Excellence?

La porte s'ouvrit avec violence. Le Ministre parut plus pâle encore que tout à l'heure, bien que les raisons qui avaient provoqué sa grimace douloureuse semblassent avoir disparu.

— Mon portefeuille! Où est mon portefeuille?

— Le voici, Excellence. Monsieur vient de me le remettre.

— Monsieur! Quoi? Vous avez eu entre vos mains...

— Le *dossier secret*... oui.

Le Ministre me considéra avec méfiance.

— Etes-vous un homme discret?

— Comme la tombe.

— Formulez un désir... il sera exaucé. Parlez. Que souhaitez-vous?

— Une place dans votre ministère.

— Elle est à vous.

Puis se tournant vers M. X...

— Vous vous entendrez avec Monsieur. Les appointements qu'il voudra! Le poste qui lui plaira! Il n'a qu'à demander... A condition toutefois qu'il ne fasse jamais allusion à ce que contient ce portefeuille!

— Je vous le promets, Excellence. Puis-je sur mes appointements réclamer une petite avance?

— Combien?

— Cent mille.

— C'est un peu raide... mais vous me tenez. Tout ce qu'il voudra, entendez-vous, Monsieur X..., tout ce qu'il voudra.

Voilà comment en moins d'une heure je récupérai les cent mille francs que ce financier d'A. Braham m'avait indignement filoutés. Je rapportai en outre ma nomination de rédacteur « privilégié » aux appointements de 4.000 francs par an. Quand je pense qu'il y a des gens qui ne savent pas se retourner dans la vie!

Je me souviendrai toujours du ton aimable avec lequel M. Antonio Riquarac me dit :

— Cher Monsieur, je ne vous cacherai pas qu'en vous incitant à vous faire une situation dans les vingt-quatre heures, je pensais avoir trouvé un moyen poli de me débarrasser de vous. Mais je vous jure bien que maintenant personne autre que vous ne sera mon gendre.

Puis, me broyant les mains à l'américaine :

— « Business », mon cher ami!

CHAPITRE XXXIII

Madame et Monsieur Lebarrot ont l'honneur de vous faire part du mariage de Monsieur Paul Dapy, leur fils et leur beau-fils, avec mademoiselle Amélie Riquarac.

Et vous prient d'assister à la cérémonie civile qui aura lieu le lundi 22 juin 1908, à 10 1/2 du matin, à la Mairie du 16e arrondissement.

Et à la bénédiction nuptiale qui leur sera donnée le même jour à midi, en l'église Saint-Honoré d'Eylau.

CHAPITRE XXXIV

OU LE BESOIN SE FAIT SENTIR D'UN ÉPILOGUE.

Ceci est le dernier chapitre de la partie la plus mouvementée, la plus pittoresque de ma vie. Le reste, ce qui me surviendra plus tard, ne méritera pas que je le raconte : je sens que je rentre dans l'effroyable banalité qui guette tous les hommes forcés de régulariser leur imagination, du moment qu'ils sont époux et pères de famille.

Ma femme n'a pas été pour moi, comme je le redoutais tout d'abord, une source de déceptions. Elle n'est pas la petite folle que je craignais. Après quelques semaines passées dans l'enivrement des fêtes et des dîners, elle s'est aperçue qu'elle était attirée vers moi par un élan du cœur irrésistible. Il lui était arrivé ce qui arrive à toutes les jeunes filles qui, initiées au charme d'un sentiment jusqu'alors inexploré, en subissent volontiers le doux servage. Elle sacrifia donc le désir de ses amusements mondains aux satisfactions plus profondes du tête-à-tête conjugal.

Hélas! Les mêmes gestes uniformément répétés

engendrent la monotonie. Déjà, depuis un an que dure cette plate tranquillité, l'habitude s'est installée entre nous, atténuant l'enthousiasme et ce petit frisson qui donne l'envie de faire des bêtises. Nous n'avons plus la même gaieté de jadis, au temps de notre « jeunesse » (la vraie jeunesse ne finit-elle pas là ou les vrais devoirs commencent?).

Des discussions naissent au sujet d'un potage qui sent le brûlé, d'un œuf trop cuit, d'une salade mal épluchée. Et je pense, moi, qu'il me faut payer mon terme, acquitter les factures de la couturière de ma femme, songer à la dot de mon fils...

Car nous avons un fils. Un petit Dapy de six semaines, que je n'ai pas appelé Paul, mais Emmanuel, sûr que ce prénom ne prêterait pas à l'un de ces jeux de mots lamentables dont j'avais souffert toute ma vie.

Tout en écrivant ces lignes que je considère comme la fin de mes *Mémoires,* installé auprès du berceau de mon rejeton en proie à un admirable sommeil, je considère de tous mes yeux, de tout mon cerveau ce petit être qui m'appartient, dont j'ai la paternelle responsabilité.

C'est tout petiot, tout frêle, tout mignon, tout rose... tout rempli d'inconnu. Il dort dans la béatitude : je contemple son petit corps satisfait, ses yeux clos qui ne s'ouvriront tout à l'heure que pour s'étonnner de la vie.

Que sera-t-il? Quel avenir le guette? Quelque espoir que sur lui je fonde, de quelque tendresse, de quels soins que je l'enveloppe, son cerveau encore indécis répondra-t-il à mon désir?

Dans l'atmosphère qui m'entoure flottent des idées graves. Il me semble que dans ce morceau d'homme immense et minuscule se fonde le peu qui me restait d'observation légère, fantaisiste, que remplace un sentiment d'amour et d'inquiétude.

L'amour se réfugie dans ces menottes fortement crispées, dans ce front qui abrite un mystère, dans l'imprévu pressenti de ses gestes futurs, dans la volonté que l'on devine prête à grandir, à s'affirmer.

L'inquiétude, c'est l'idée que ce bébé dont la chair paraît en ce moment si faible, si malléable, ne porte peut-être pas en lui la matière essentielle au personnage dont la silhouette vous hante et dont on souhaite la ressemblance avec soi-même.

Ressemblance physique, soit : morale, je n'y tiens guère. Mon rêve eût été que mon enfant à moi possédât, encastrée dans sa matière grise, la cellule de la gaieté. Je n'avais jamais ri que du bout des lèvres : j'aurais voulu que le rire de mon fils fût sincère, instinctif et sonore.

Cette pensée m'obsède. Je continue à regarder le cher mignon : il n'y a pas à dire, il n'a pas — ce qu'on remarque dans la graine de bons vivants — il n'a pas le sommeil rigolo.

Au contraire, il fronce légèrement le sourcil ; il contracte sa bouchette en un pli d'amertume... J'ai une envie folle de le réveiller. Je n'ose pas! L'enfant qui dort commande près de lui le silence.

Pourquoi hésite-t-on davantage à réveiller un enfant qu'un homme? Il y a pourtant bien des chances pour que le réveil de l'un soit une source

de joies et celui de l'autre une source de peines. De sorte que la pitié qu'on ressent pour le bébé dont on trouble le repos n'a pas de raison d'être.

Mais il se dégage de ce calme vivant une telle tranquillité qu'elle vous envahit, influence bienfaisante, produisant en vous une heureuse détente... et que c'est vous, plutôt que l'enfantelet, que vous n'osez pas réveiller.

Un chien aboie furieusement dans la rue; le piano du dessus résonne sous les accents martelés de la marche de Crimée... Mon petit Emmanuel s'agite, grogne, ouvre l'œil.

Il m'aperçoit, me tend les bras, — mais ne sourit pas. Je fais marcher près de lui la boîte à musique dont son grand-oncle Cyriaque lui a fait cadeau le jour de sa naissance — mais il ne sourit pas. La mère s'installe pour lui donner son repas quotidien : — devant le couvert mis Emmanuel ne sourit pas.

Mon fils a un nez, une bouche, des yeux, des pieds, des mains, tout enfin comme les autres : mais il n'a pas le sourire!...

J'appelle à mon aide les phrases les plus cocasses, je lui débite les calembours les plus désopilants... Cet enfant de six semaines ne comprend rien à la vieille gaieté française.

Me voilà obligé de renoncer à de doux projets d'avenir. J'espérais le guider dans la voie du rire, collaborer avec lui à des vaudevilles pour le Palais-Royal, le pousser à écrire des vers amorphes, en un mot le créer « auteur gai »... Non! Il n'avait certes pas l'étoffe d'un humouriste. Hélas! Après avoir pensé en faire un Georges

Courteline, j'en arrivais à craindre qu'il ne fût qu'un Henri Brisson.

En vérité il tenait de moi; en outre il s'aggravait de mon expérience. L'atavisme avait fait son œuvre. Ma manie d'observation m'avait vieilli avant l'âge. J'avais vingt ans : mon fils était un enfant de vieux. Je lui avais transmis des microbes tristes!

Dans une dernière tentative, au gosse qui tétait en agitant ses jambes roses je pris le pied en manière de plaisanterie et lui en chatouillai la plante.

Emmanuel s'interrompit de boire, me regarda d'un air furieux, d'un air de dire : « Tu sais, je n'aime pas ces plaisanteries-là! » et, se retournant avec brusquerie, me lança un grand coup de genou dans les gencives.

— Allons! pensai-je mélancoliquement, j'ai bien fait de prendre un peu de bon temps quand j'étais jeune. Maintenant je m'enfermerai pour me raconter des bêtises.

Or tout cela n'était rien auprès de ce que je vis le soir. Profitant du sommeil de l'enfant, Amélie et moi, avec deux voisins, faisions une partie de cartes, quand un bruit attira mon attention. Emmanuel s'était réveillé. Négligeant son hochet et son lapin qui bat du tambour, il ne quittait pas l'atout du regard...

Mon fils apprenait à jouer au bridge!

FIN

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE Ier. — Où je trouve bon de dissiper le vague qui planait jusqu'ici sur ma personnalité, et à révéler sur mon enfance des détails entièrement inédits 7

CHAPITRE II. — Où je continue à rassembler mes souvenirs d'enfance, et découvre sur la prononciation certains aperçus qui ne laissent pas de m'étonner. 16

CHAPITRE III. — Où je constate à plusieurs reprises l'inefficacité de la médecine et le danger de certaines métaphores 24

CHAPITRE IV. — Où je reconnais les inconvénients qu'il peut y avoir à s'astreindre à la tyrannie de la toilette. 32

CHAPITRE V. — Où je m'aperçois que c'est fini de faire joujou et que l'heure a sonné des efforts désagréables et continus. 39

CHAPITRE VI. — Où mon oncle Cyriaque m'encourage à un travail contraire à toute idée reçue. 48

CHAPITRE VII. — Où je constate que, pour croire à l'existence des fées, il ne suffit pas d'un jaune d'œuf et d'un bonnet de coton. 54

CHAPITRE VIII. — Où l'étude que je fais du caractère féminin aiguille mes idées sur ce qu'il peut enfermer de complication 63

CHAPITRE IX. — Où j'éprouve à quitter ma mère une joie évidemment contraire aux bienséances. 76

CHAPITRE X. — Comment, de ma première journée de collège, j'eus une impression moins pédagogique que culinaire. 85

CHAPITRE XI. — Où il suffit d'un simple muscle zygomatique pour déchaîner dans mon âme d'enfant une philosophie d'homme mûr 93

CHAPITRE XII. — Où je découvre qu'entre l'homme et l'enfant il n'y a que l'épaisseur d'un gendarme. 99

CHAPITRE XIII. — Où, sous prétexte d'une pseudo-mine d'or, je pénètre le mystère de l'âme des gogos. 106

CHAPITRE XIV. — Où un hasard, qui me classa tout à coup parmi les bons élèves, fut cause de mon renvoi immédiat du lycée. 115

CHAPITRE XV. — Où le premier essai que je fais de l'existence libre me donne un avant-goût amer de l'esclavage. 124

CHAPITRE XVI. — Où, après avoir vu se succéder beaucoup de nouvelles bonnes, j'apprends une mauvaise nouvelle. 134

Chapitre XVII. — Où il m'apparaît que les dates les plus réputées fécondes en surprises agréables sont au contraire la source de gros désagrements. 145

Chapitre XVIII. — Où l'influence d'un nouvel ami lutte victorieusement contre le charme désuet des souvenirs d'antan. 154

Chapitre XIX. — Où j'apprends qu'il n'est pas besoin de parler en vers pour dévoiler une âme de poète. 164

Chapitre XX. — Où, même dans les circonstances les plus pénibles, la nature humaine a une tendance à modérer sa tristesse 175

Chapitre XXI. — Où ceux qui m'aiment semblent s'intéresser au choix de ma carrière, en raison directe du désir qu'ils éprouvent de ne plus avoir à s'occuper de moi. 185

Chapitre XXII. — Où mon horreur instinctive du mensonge a pour conséquence de me faire passer pour un cœur sec et de me faire mettre à la porte. 196

Chapitre XXIII. — Où, jeté parmi les hommes, je ne découvre autour de moi que de grands enfants 206

Chapitre XXIV. — Où les quelques aperçus qui me sont entr'ouverts sur l'art et le progrès m'inspirent des sentiments bourgeois et réactionnaires. 215

Chapitre XXV. — Où il est prouvé que le « tu » et le « vous » tiennent une place importante dans la conversation. . 223

Chapitre XXVI. — Où le rire des établissements montmartrois peut aussi bien cacher des larmes. 231

Chapitre XXVII. — Où le Professeur s'aperçoit qu'il ne savait rien 238

Chapitre XXVIII. — Où je remarque que, tourmentés par la soif de l'or, peu d'hommes ont la pépie 241

Chapitre XXIX. — Où l'on peut conclure que, dans le hall d'une société financière, il n'est pas besoin de planter des arbres pour le faire ressembler à une forêt de Bondy. . 250

Chapitre XXX. — Où l'on voit que le mot « business » n'est pas, comme on pourrait le croire, un mot exclusivement anglais 260

Chapitre XXXI. — Où, dans le domaine du mariage, il ne faut pas confondre « espoir » avec « espérances ». . . . 267

Chapitre XXXII. — Où parfois il peut être plus lucratif qu'honnête de rapporter un portefeuille 272

Chapitre XXXIII. — 279

Chapitre XXXIV. — Où le besoin se fait sentir d'un épilogue. 280

PARIS. — IMPRIMERIE E. DESFOSSÉS, 13, QUAI VOLTAIRE.

PQ 2218 D6M4
Depré, Ernest
Mémoires d'un jeune observateur

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY